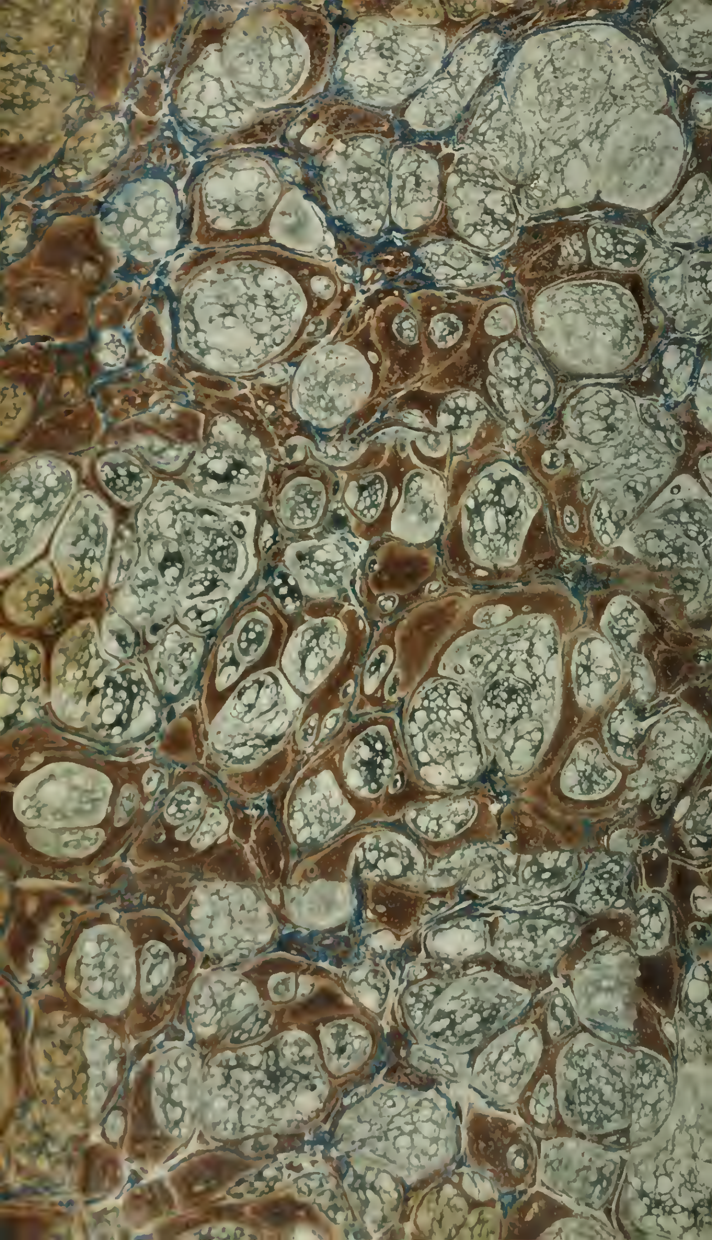
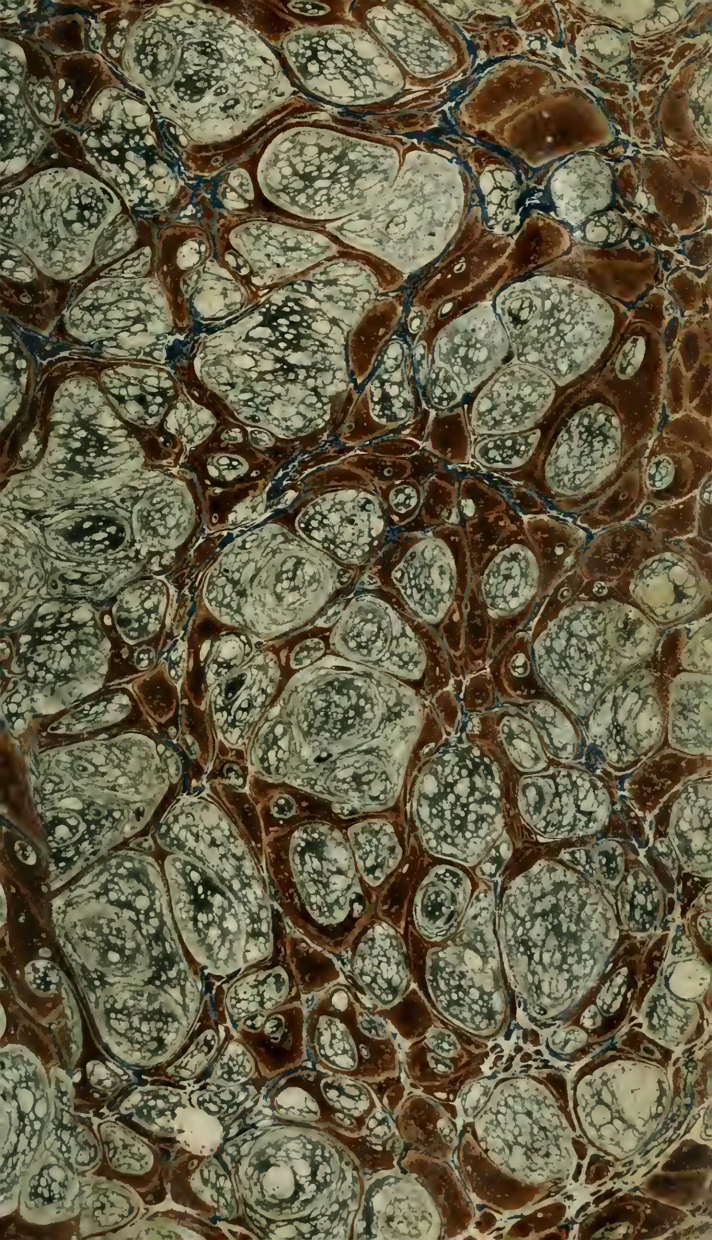






GYMNASE MORAL

D'ÉDUCATION.







Tours,

R. Pornin & Cie Imp.-Libraires

LUIS

ET

RODRIGO

OU

L'AMITIÉ AUX PRISES AVEC L'AMBITION.

ÉPISODE DES DERNIÈRES GUERRES DE GRENADE.

PAR A.-C. LECLERC.



TOURS,

R. PORNIN ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS.

1843.

CHAPITRE I.

—

Commencement et fin de la domination des Maures en Espagne. — Grenade et ses environs. — Siège et capitulation de cette ville.

Rodrigue, le dernier roi des Goths, avait blessé le comte Julien dans ses plus douces affections de père; et celui-ci, pour se venger de cet affront, avait appelé dans sa patrie les Sarrasins d'Afrique. Conduits par Tarik-ben-Zeïad, ces barbares débarquèrent sur les côtes d'Algéziras au mois d'avril 711, et s'emparèrent de la montagne *Calpe*, aujourd'hui Gibraltar.

Rodrigue marcha contre eux avec toutes ses forces, et les attaqua près de Xerès de la Frontera. La

bataille dura deux jours entiers sans avantage marqué pour aucun des partis ; mais le troisième jour, Tarik, ayant reconnu le roi goth à son manteau royal, fondit sur lui, le perça de sa lance et lui trancha la tête.

La mort de ce prince décida de la victoire. Les Goths, après avoir éprouvé un affreux carnage, furent mis en déroute, et le général maure s'empara successivement de Malaga, de Jaën, de Cordoue et de Tolède, où il entra presque sans résistance. Maître de cette dernière ville, qui était alors la capitale de l'empire, il parcourut les provinces centrales de la presqu'île et détruisit presque entièrement les restes épars des armées chrétiennes.

Cependant Pélage, roi des Asturies, forcé d'abandonner sa principauté après la désastreuse défaite de Xerès, s'était retiré en Biscaye. Là il se tint caché pendant trois ans dans les montagnes, n'ayant pour asile qu'une grotte profonde, appelée depuis le sanctuaire de Notre-Dame-de-Govagonda. Les chrétiens fugitifs, non moins jaloux que lui de secouer le joug des Mahométans, se réunirent autour de ce prince et le proclamèrent leur chef. Quelque petit que fût leur nombre, Pélage les conduisit courageusement à l'ennemi. Le ciel bénit ses efforts : les Maures furent complétement battus au pied du Mont-

Ansena; et l'année suivante ils furent obligés d'évacuer Oviedo.

Les successeurs de Pélage continuèrent la lutte qu'il avait commencée avec un succès si inespéré, et reprirent les provinces espagnoles les unes après les autres ; mais le territoire de Grenade resta entre les mains des Infidèles.

Situé dans la partie méridionale de l'Espagne, ce royaume célèbre, comptait à l'époque de l'avénement de Ferdinand le *Catholique*, quatorze villes et près de cent forteresses que liaient entre elles un nombre considérable de bourgs et de villages défendus par des châteaux formidables. D'un côté il était borné par la Méditerranée, de l'autre par des monts escarpés, mais coupés par des vallées profondes d'un aspect aussi riant que le sol en était fertile.

Au centre du royaume s'élevait Grenade, ville bâtie sur les flancs de deux montagnes entre lesquelles coulait le Darro. Sur l'une de ces hauteurs on voyait la forteresse de l'Alcazaba, sur l'autre le royal palais de l'Alhambra. Fondé par un des rois maures, depuis que le siége de l'empire avait été transféré de Cordoue à Grenade, ce palais devint la résidence favorite d'une longue suite de princes qui l'enrichirent des dépouilles des vaincus avec un luxe tout-à-fait oriental. Encore aujourd'hui, on ne peut

errer au milieu de ces cours désertes et silencieuses, de ces salles en ruines, où se promenaient, il y a quatre siècles, les souverains de Grenade, sans être frappé d'étonnement à la vue des somptueux ornemens qu'on y avait prodigués à l'infini, et qui ont conservé leur fraîcheur et leur beauté en dépit des ravages du temps.

Ainsi que l'Alhambra, les maisons des particuliers offraient dans leur intérieur des cours rafraîchies par des fontaines et des jets d'eau, et plantées de bosquets qui remplissaient l'air du plus doux parfum. Placées en amphithéâtre les unes au-dessus des autres, ces maisons donnaient à la ville l'air et la forme d'une *grenade* entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. L'ensemble était entouré de hauts remparts de trois lieues de circuit, avec douze portes et plus de mille tours fortifiées.

Autour de Grenade s'étendait la magnifique *Véga*, plaine immense que l'on pouvait comparer à un jardin de délices. Aussi loin que le regard pouvait atteindre, on apercevait tout ce que la nature a de plus pittoresque, de plus enchanteur. Les collines étaient revêtues de vignobles, et les champs couverts d'épis ondoyans. Là croissaient en profusion, les orangers, les citronniers, les grenadiers, les figuiers et surtout les mûriers qui servaient à la nourriture

des vers-à-soie. Là, dans de gras pâturages paissaient et bondissaient de nombreux troupeaux. Des courans d'une eau limpide qui se réunissaient aux flots argentés du Xenil, arrosaient la campagne et contribuaient avec la verdure à dissiper la langueur qui dans ce climat brûlant s'empare si facilement des sens de l'homme et des animaux. En général, le pays était si beau et l'atmosphère si pure que les Arabes s'étaient figuré que le paradis de leur prophète se trouvait situé dans la partie du ciel qui éclairait le royaume de Grenade.

Après avoir contemplé avec ravissement cette contrée si riche et si variée dans ses productions, le regard s'arrêtait avec étonnement devant l'aspect imposant de la *Sierra-Nevada*. Les neiges perpétuelles, l'éternelle désolation de ces gigantesques montagnes, contrastaient singulièrement avec les teintes douces de la plaine qui s'étendait à leur pied. Mais ces mêmes neiges tempéraient les chaleurs étouffantes de l'été, et, tandis que d'autres villes haletaient sous les ardeurs de la canicule, une brise salutaire venait rafraîchir les sombres appartemens des voluptueux Grenadins.

Mais l'heure avait sonné où le Croissant devait disparaître de la terre d'Espagne, et la Croix reprendre son primitif éclat. Au printemps de l'année 1491,

Ferdinand le *Catholique* et Isabelle, qui avaient réuni en une seule les couronnes de Léon, de Castille et d'Aragon, vinrent mettre le siège devant Grenade; et la Véga, cette plaine naguère si belle, n'offrit plus qu'un vaste théâtre de carnage et de désolation.

Les astrologues avaient depuis longtemps annoncé que la chute de l'empire arriverait sous le règne de Boabdil. Ce prince occupait le trône, et les chrétiens s'étaient avancés jusqu'aux portes mêmes de Grenade. La prédiction allait s'accomplir : Boabdil, faible et indécis, n'était pas à la hauteur des circonstances. Effrayé des malheurs qui menaçaient ses sujets, il aurait immédiatement capitulé sans les vives remontrances de Mouza, l'un de ses généraux, qui réussit à ranimer chez les Maures un reste de courage. Mouza se met à la tête de la cavalerie, harcelle les chrétiens sans relâche, mais aussi sans résultat utile à la cause qu'il défendait.

Cependant un incendie, causé par un accident fortuit, venait de détruire le camp des chrétiens. Ferdinand et Isabelle, jaloux d'anéantir les espérances que ce sinistre avait inspirées aux Grenadins, voulurent qu'une ville fût édifiée à la place du camp ; et, comme par enchantement, au lieu même où peu de jours auparavant on n'apercevait que des

tentes et de légers pavillons, on vit s'élever une cité * munie d'édifices solides et ceinte d'épaisses murailles. Que fallait-il de plus pour convaincre les Maures que le siège qu'on avait entrepris ne cesserait qu'après la reddition de Grenade!

Tandis que les vivres et les denrées de toute espèce abondaient chez les chrétiens, les assiégés commençaient à éprouver toutes les horreurs de la famine. Boabdil convoqua de nouveau son conseil.

— C'est en vain, dit-il, que nous luttons contre la volonté du ciel. Il a été écrit au livre des destinées que roi malheureux, je verrais la fin du royaume de Grenade.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! repondirent les conseillers découragés ; et malgré la protestation de Mouza, la capitulation fut signée aux conditions qui avaient été proposées par les assiégeans.

Quand le détachement envoyé par Ferdinand pour occuper l'Alhambra, arriva au sommet de la montagne, le roi maure vint à sa rencontre avec un petit nombre de chevaliers, et s'adressant à l'officier espagnol :

— Allez prendre possession de cette forteresse

* Cette ville existe aujourd'hui sous le nom de *Santa-Fe.*

que le ciel a livrée à votre puissant maître en punition de nos péchés.

Boabdil n'en dit pas davantage et s'avança tristement vers le roi et la reine. Il voulut descendre de cheval en signe d'hommage, mais Ferdinand s'y opposa. Le prince maure présenta alors à son vainqueur les clés de Grenade, derniers restes de l'empire arabe en Espagne.

Bientôt la croix d'argent, grand étendard de cette croisade, fut arborée par l'évêque d'Avila sur la tour la plus élevée de l'Alhambra, et saluée par les cris de l'armée chrétienne qui s'était arrêtée à quelque distance de la ville. Ferdinand et Isabelle se prosternèrent pour remercier Dieu d'un si mémorable et si important succès, et les soldats entonnèrent l'hymne solennelle du *Te Deum*.

Ce ne fut que quelques jours après que l'armée chrétienne fit son entrée triomphante dans la ville.

Quand les rues retentirent du pas des chevaux et des chants de victoire des chrétiens, les Maures se cachèrent dans les réduits les plus obscurs de leurs maisons. Ils déploraient la gloire éteinte de leur nation; mais ils étouffaient leurs gémissemens de peur d'être entendus de leurs ennemis.

Le cortége royal s'avança vers la principale mosquée qui déjà avait été convertie en église. Après de

nouvelles actions de grâces rendues au ciel, Ferdinand et Isabelle montèrent à l'Alhambra, et là, ils reçurent l'hommage des principaux habitans de Grenade, ainsi que des députés de toutes les places fortes qui n'avaient pas encore fait leur soumission. Boabdil se retira vers les monts Alpuxarras, dans le territoire de Porcheva, qui lui avait été assigné pour retraite.

Ainsi finit la domination des Maures en Espagne, le jour des Rois de l'année 1492, sept cent soixante-huit ans après la défaite et la mort de Rodrigue sur les bords de la Guadalette.

CHAPITRE II.

—

Révolte des Maures. — Isabelle convoque son conseil. — Elle remet la bannière royale à Don Alonzo d'Aguilar, qu'elle charge de châtier les rebelles.

Malgré la capitulation de Grenade, le pays demeura longtemps encore inquiet et agité. Isabelle, dans son zèle pour la religion, avait résolu dès le commencement de la guerre d'user de tout son pouvoir pour arracher ses nouveaux sujets aux absurdes croyances de l'Islamisme ; et dès qu'elle se vit en possession de Grenade, elle envoya de religieux missionnaires dans toutes les contrées du royaume. Ses pieuses tentatives ne firent qu'exaspérer les Maures des montagnes qui étaient plus ignorans

et plus opiniâtres que ceux des villes. Plusieurs missionnaires furent maltraités, et dans la ville de Dayrin, deux d'entre eux que l'on voulait forcer à abjurer leur foi, furent impitoyablement tués à coups de pierres par les femmes et les enfans.

D'un autre côté, des symptômes de rébellion se manifestèrent parmi les habitans mêmes de Grenade, et le mécontentement devint presque général. Un officier fut envoyé dans le quartier de l'Albaycin, où les mutins faisaient mine de vouloir se retrancher ; on l'accabla d'abord d'imprécations, puis de menaces, et enfin une pierre lancée par une fenêtre le renversa mort sur la place.

Persuadés que ce crime ne resterait pas impuni, les Maures se soulevèrent alors ouvertement dans plusieurs quartiers et se préparèrent à la résistance avec toute la rage du désespoir. On vit un grand nombre de ces forcenés parcourir les rues et appeler leurs compatriotes aux armes.

Quoique le comte de Tendilla, que la reine Isabelle avait investi du gouvernement de Grenade, fût doué d'un courage et d'un sang-froid à l'épreuve des plus grands dangers, il ne laissa pas de témoigner quelque inquiétude sur les suites que pourrait avoir ce soulèvement. Pour ne pas irriter davantage les esprits, il crut devoir employer les voies de la

douceur avant de recourir à des moyens violens qui pouvaient compromettre la sûreté de la ville.

Il se borna donc à représenter aux mécontens la folie de leur entreprise et le peu d'espoir qu'ils avaient de la voir réussir au gré de leurs désirs. Ses efforts pour ramener l'ordre furent longtemps infructueux. Il fallut promettre aux coupables de la part de la reine une entière amnistie, ainsi que le redressement des griefs dont ils avaient à se plaindre; et comme gage de sa bonne volonté, le gouverneur leur envoya en ôtages sa femme et son fils.

Un si généreux dévouement frappa les rebelles d'admiration : ils posèrent les armes et acceptèrent le pardon qui leur était offert.

Cependant les chefs qu'ils s'étaient d'abord choisis réprouvèrent cette soumission qu'ils traitaient de lâche et de honteuse. Eblouis par les rêves de l'ambition et entraînés par le désir d'assurer leur indépendance, ils abandonnèrent Grenade pendant la nuit, et se retirèrent dans les montagnes, où ils comptaient se défendre sans trop de désavantage si on venait les y attaquer.

Ils communiquèrent leurs ressentimens et leurs projets aux Maures qui habitaient ces lieux sauvages Les villes de Guejar, de Lanjaron, d'Andurax se soulevèrent ; les montagnards des Alpuxarras sui-

virent leur exemple, et bientôt les chrétiens se virent menacés de perdre tout le fruit de leurs victoires et de leurs conquêtes.

Isabelle n'eut pas plus tôt été instruite de la tournure fâcheuse que prenaient les événemens, qu'elle songea à employer les mesures les plus promptes et les plus efficaces pour en arrêter les progrès. Elle appela autour de sa personne les conseillers à l'avis desquelles elle avait coutume de se soumettre dans les circonstances critiques ; elle réunit aussi les chevaliers dont elle avait si souvent éprouvé la bravoure à l'heure du danger : don Alonzo de Cordoue, seigneur d'Aguilar et frère du célèbre Gonzalve; Don Mendoza ; le marquis de Cadix ; l'alcade de Los Donceles; le comte Urena, et d'autres chefs distingués qui, dans la dernière guerre, avaient acquis de nombreux titres à la reconnaissance de l'Espagne.

Toutefois on aurait vainement cherché au milieu de ces hommes illustres un jeune chevalier qui, quoiqu'il n'eût encore debuté que depuis peu dans la carrière des armes, n'en méritait pas moins d'être déjà considéré comme un vieux soldat. Luis de Los Prados, ainsi s'appelait le jeune guerrier, s'était distingué d'une manière brillante dans plusieurs rencontres avec les Maures, et sa bravoure lui avait

donné le droit de partager avec les plus anciens généraux la confiance de son auguste reine.

Isabelle fut la première à remarquer son absence, et elle en demanda la cause à don Alonzo. Celui-ci répondit que depuis plusieurs jours son jeune ami était parti pour Murcie, où demeurait alors son oncle, le comte de Montecalvo.

— Cela m'étonne, reprit Isabelle. Je ne pensais pas qu'il pùt quitter Grenade à la veille d'un tournoi. Vous lui écrirez de ma part, et dites-lui que je l'attends pour lui donner un commandement dans l'expédition que nous allons entreprendre contre les Maures.

Don Alonzo, ayant obtenu la permission de la reine, exposa et soumit au conseil le plan de campagne qu'il avait préparé dans le but de châtier et soumettre les rebelles. L'assemblée applaudit à ce projet et manifesta son adhésion aux sentimens de l'illustre capitaine, appelé à si juste titre *la terreur de l'Infidèle*.

— Nous voyons avec plaisir, dit Isabelle, l'accord qui règne entre nos conseillers sur le mérite d'un des plus vaillans chevaliers dont se soit jamais honoré l'Espagne. C'est à nous maintenant à lui rendre la justice qui lui est due.

— Seigneur Alonzo d'Aguilar, continua-t-elle

en se tournant vers le héros, à vous appartient le commandement en chef de l'expédition. C'est entre vos mains que nous remettons cette bannière, afin que vous la fixiez sur le sommet des Alpuxarras.

En disant ces mots, Isabelle présenta à don Alonzo une riche bannière aux armes de Castille et d'Aragon. Alonzo la prit, et son regard s'anima tout-à-coup comme s'il se fût déjà trouvé en présence des rebelles. Il s'agenouilla, baisa la main d'Isabelle; puis, se relevant, il s'écria avec un chaleureux enthousiasme:

— Braves guerriers, c'est avec joie et reconnaissance que je reçois ce gage précieux de la faveur de notre auguste souveraine; et il ne me quittera que pour flotter triomphant sur les murs de nos ennemis. Si cependant Dieu me refusait la victoire, si cette bannière disparaissait à vos yeux, ne la cherchez pas ailleurs que là où les cadavres des Maures entassés les uns sur les autres annonceront le plus grand carnage. Vous pourrez la retrouver rougie du sang d'Alonzo; mais jamais sa main défaillante ne s'en dessaisira.

Le conseil fut levé, et les chefs se retirèrent peu à peu dans le plus profond silence, encore émus des magnanimes paroles qu'ils venaient d'entendre.

Le reste de la journée fut employé aux préparatifs

des jeux du lendemain. Les chevaliers s'occupèrent à polir leurs armes et à ajuster leurs équipemens, tandis que des mains plus délicates ornaient les devises et disposaient les couleurs qui devaient distinguer les combattans. Les rues et les places étaient remplies de curieux que la nouveauté du spectacle avait attirés des contrées voisines: car c'était le premier tournoi que les Espagnols donnaient à Grenade. La ville ne pouvait contenir toute la foule qui s'était portée dans ses murs, et des tentes avaient été dressées pour elle sur les plaines riantes de la Véga.

—

CHAPITRE III.

—

Un tournoi, auquel prennent part plusieurs des grands capitaines de l'Epoque. — Bravoure de Don Pedro d'Aguilar.

Enfin arriva le jour de la fête, si impatiemment désiré. Le peuple se précipita en foule hors des portes de Grenade et se dirigea vers l'emplacement que l'on avait choisi dans la plaine pour le théâtre des joutes.

Une galerie s'étendait de chaque côté de la lice. A l'une des extrémités on voyait une espèce de château-fort en bois peint imitant la pierre et capable de contenir un grand nombre d'hommes armés. Sur la tour qui dominait le milieu de ce château flottait une riche bannière ornée d'une croix rouge : c'étaient

les armes de l'ordre de Calatrava, dont le Grand-Maître devait ouvrir le tournoi. Elle était entourée d'autres bannières plus petites appartenant aux quatre chevaliers choisis pour répondre aux défis portés par le tenant.*

A l'autre extrémité on avait dressé un magnifique pavillon, pavoisé des plus brillantes couleurs et chargé de devises brodées en or et en argent. Ce pavillon était destiné aux chevaliers qui se présenteraient pour combattre le tenant et ses partisans.

Vers le milieu de la galerie s'élevait une plate-forme qu'on avait construite pour la reine et pour sa suite. Une tenture de drap écarlate, enrichie de broderies, l'entourait de tous côtés, et les coins étaient garnis de colonnes torses qui soutenaient un dais de velours cramoisi surmonté des armes d'Espagne.

En face de cette plate-forme on en voyait deux autres réservées l'une aux arbitres du tournoi dont le devoir était de décider du mérite des champions et d'adjuger le prix; l'autre à la noblesse et à la haute bourgeoisie de Grenade; tandis que les galeries à droite et à gauche devaient recevoir le peuple

* On appelait *tenant* le chevalier qui ouvrait le tournoi et qui faisait les premiers défis que publiaient les hérauts.

pour lequel il n'existe d'autre droit à la préséance que celui d'être arrivé le premier.

Déjà toutes les places étaient occupées quand les cloches pesantes de la cathédrale s'ébranlèrent dans les airs et annoncèrent l'arrivée de la reine.

Isabelle parut entourée d'une suite aussi brillante que nombreuse ; elle fut saluée par les cris du peuple mille fois plus heureux de voir sa bien-aimée souveraine que des plaisirs mêmes dont il allait jouir.

Elle était revêtue d'une magnifique robe de velours bleu, parsemée de brillans ; un voile d'un tissu du plus grand prix et orné de tours, de lions et d'autres figures emblématiques était attaché au sommet de sa tête, comme les mantilles des femmes espagnoles d'aujourd'hui, et retombait en plis gracieux sur son cou et sur ses épaules ; et sur sa poitrine on voyait étinceler les insignes des ordres de San-Jago et de Calatrava, qu'avaient déjà illustrés tant de héros.

Tandis que la plate-forme où siégeait la reine offrait toute la magnificence d'une cour somptueuse, les galeries ne présentaient pas une scène moins intéressante. On ne pouvait assez admirer la variété et la simplicité des costumes des Maures et des chrétiens qui n'avaient pas encore semblé fraterniser avec une si franche cordialité. Leurs visages joyeux,

leurs contenances animées qu'éclairaient les premiers rayons du soleil, tout concourait à rehausser l'éclat et la majesté de cet imposant spectacle.

Le son des trompettes et des clairons annonça le commencement des jeux. En un instant le champ clos fut désert ; il n'y resta que les hérauts. Ceux-ci s'avancèrent aux quatre coins de la lice pour proclamer le défi. Ce défi, énoncé dans les termes de la chevalerie, disait que le tenant du tournoi et ses partisans, don Manuel Ponce de Léon, l'alcade de Los Donceles, le comte Cifuentes et Don Antonio de Leyva, invitaient tous les chevaliers qui désiraient donner des preuves de leur prouesse, à rompre une lance avec eux, s'ils étaient assez hardis pour leur disputer le prix du combat.

Aussitôt que le défi fut proclamé, les hérauts se retirèrent, les trompettes sonnèrent de nouveau, les portes du château s'ouvrirent et l'on en vit sortir les cinq chevaliers au nom desquels le cartel avait été proposé.

Leur costume répondait par sa richesse à l'éclat de leurs armes, qu'ils portaient avec une aisance pleine de noblesse et de dignité. Un court manteau de velours blanc couvrait le corselet argenté du Grand-Maître; et son écu se distinguait de loin par la croix rouge de Calatrava qui y était peinte au

milieu d'un champ d'argent avec cette devise : *Pour Elle et pour mo n Roi.*

L'équipement des autres chevaliers ressemblait à celui du tenant ; il n'en différait que par la couleur du manteau et la devise qui décorait le bouclier de chacun. Tous les cinq montraient des chevaux entièrement blancs, non moins remarquables par la belle proportion de leurs formes, que par les riches ornemens qui éclataient sur leurs housses et sur leurs harnais. Ces fiers animaux frappaient la terre avec impatience, comme s'ils fussent indignés du retard qu'on imposait à leur bouillante ardeur ; et par leurs hennissemens ils semblaient appeler le combat.

Les cinq champions avancèrent d'un pas lent, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant la reine ; ils la saluèrent avec leurs lances ; puis, prenant leur course, ils firent plusieurs évolutions, animés par les sons d'une musique guerrière et par les cris de la foule qui les contemplait. Ils s'arrêtèrent enfin au milieu de la lice, jetèrent leurs gantelets à terre, et rentrèrent au château dans le même ordre qu'ils en étaient sortis.

Un instant après, d'autres chevaliers descendirent dans l'arène pour relever les gages du défi. Les cinq qui parvinrent à s'en emparer restèrent seuls dans la lice. Ils portaient des cottes de maille, et leurs

agiles coursiers noirs comme du jais, semblaient n'avoir été choisis de cette couleur que pour faire contraste avec ceux de leurs adversaires.

Mais leur chef refusa de se nommer, ajoutant que ses quatre compagnons le connaissaient et étaient prêts à répondre pour lui. On crut généralement que c'était Gonzalve de Cordoue, qui dans un moment d'humeur s'était éloigné de la cour.

De ses quatre compagnons que l'on reconnaissait facilement à leurs couleurs et à leurs devises, car leurs visières étaient baissées ainsi que celles des chevaliers du château, le plus remarquable était don Pedro, fils de don Alonzo d'Aguilar. Doué d'une intrépidité au dessus de son âge, ce jeune homme partageait aussi l'intérêt général qu'on portait à son illustre famille. Sur son écu on voyait briller un aigle d'or, emblème de son nom. Cet aigle montait vers les nues, emportant dans ses serres le corps d'un Maure, et au dessous étaient écrits ces mots : — *Je l'élèverai jusqu'au ciel pour le faire tomber de plus haut.* — C'était aussi là, la devise de don Alonzo qui fut charmé de voir dans son fils cette haine implacable, que lui-même avait reçue en héritage de ses ancêtres, contre le nom mahométan.

A côté de don Pedro se montrait Garcilasso de la

Véga. Aux armoiries de sa famille avait été ajoutée depuis peu la tête d'un infidèle pendant à la queue d'un cheval, et la devise consistait en ces deux mots gravés sur le bord de l'écu : — *Ave Maria.* — Il avait choisi cette devise en mémoire d'un fameux combat singulier qu'il avait livré sous les murs de Grenade à un Maure, qui avait eu l'insolence d'attacher la salutation angélique à la queue de son cheval.

Les deux autres champions étaient le comte Urena et le jeune Sayavedra, célèbres par leur bravoure et leur loyauté.

Ils marchèrent tous les cinq vers le château, et après avoir frappé chacun deux coups sur un disque de métal, suspendu à cet effet à côté de l'entrée, ils s'éloignèrent. Alors les chevaliers qui avaient offert le cartel parurent de nouveau, et les deux partis se trouvèrent en présence l'un de l'autre.

A un signal donné, les dix champions s'avancèrent avec la rapidité du vent ; cependant ils savaient manier leurs coursiers avec tant de dextérité qu'ils arrivèrent tous au même instant au milieu de la lice, et que le bruit de leur rencontre parut l'effet d'un seul, mais terrible choc. Les lames furent brisées jusqu'à la poignée ; mais les cavaliers gardèrent tous leur immobilité.

Après avoir pris de nouvelles lances, ils s'attaquèrent une seconde fois avec la même impétuosité, la même précision, mais non pas tous avec le même succès qu'auparavant. La victoire se déclara pour les chevaliers du château.

Le jeune don Pedro ne put résister à la force supérieure de Ponce de Léon. Garcilasso fut renversé de son cheval par don Antonio de Leyva ; et les deux autres compagnons du chevalier inconnu furent plus maltraités encore par l'alcade de Los Donceles et le comte de Cifuentes. Quant aux chefs de l'un et de l'autre parti, ils demeurèrent tous les deux fermes sur leurs étriers, et ne parurent pas même s'être touchés.

Les cris des spectateurs et le son des trompettes proclamèrent la victoire du Grand-Maître et de ses partisans, et ceux-ci rentrèrent dans le château, prêts à renouveler le combat contre tous ceux qui voudraient se mesurer avec eux.

Don Pedro, dont la fierté ne pouvait supporter l'idée d'une défaite, monta sur un nouveau coursier, et galopant vers le château, il défia le tenant lui-même. Don Alonzo vit le noble courage de son fils avec autant d'anxiété que de plaisir : tant d'audace dans une âme si jeune le comblait de joie ; mais il

tremblait en même temps en songeant aux suites que pouvait avoir une telle témérité.

Le disque retentit deux fois, et le Grand-Maître sortit, tout étonné de la présomption du jeune chevalier. Ils prirent place et les trompettes donnèrent le signal.

La première rencontre sembla annoncer une telle égalité de forces dans les deux adversaires que toute l'assemblée qui attendait avec inquiétude l'issue du combat, salua Don Pedro par ses acclamations. Les femmes surtout, qui dans ces jeux s'intéressaient toujours aux plus faibles, agitaient leurs écharpes et leurs mouchoirs pour animer le jeune chevalier, dont le courage n'avait pourtant aucun besoin de ce stimulant.

Au second assaut, Don Pedro ne fut pas aussi heureux. Le Grand-Maître, jaloux de maintenir sa réputation de bravoure, lors même qu'il n'eût affaire pour ainsi dire qu'à un enfant, avait redoublé d'attention et appelé à son aide toute sa force, toute son adresse.

Don Pedro ne put résister à la fureur de ses coups: la lance échappa de sa main fatiguée, et il quitta le champ clos avec honneur sans doute, mais forcé de s'avouer vaincu.

CHAPITRE IV.

—

Un nouveau chevalier inconnu paraît dans la lice. — Il remporte une victoire complète et se retire. — Jeu de la Bague. — Le prix est décerné à Rodrigo de Monte-Calvo.

Quelques instans s'étant écoulés, les hérauts du château renouvelèrent, suivant l'usage, le défi de leurs maîtres.

A la troisième et dernière proclamation, on vit un chevalier franchir la barrière et demander à être admis. Le maréchal des joutes lui demanda son nom et ses titres. Le jeune d'Aguilar dit qu'il répondait pour lui. Cette circonstance, jointe à l'apparition inattendue d'un nouveau champion, au moment où

le triomphe du tenant paraissait assuré, excita l'attention générale.

L'inconnu était revêtu d'une armure d'acier bleue par dessus laquelle était attaché un manteau de soie noire brodé d'or. Des plumes blanches et noires ombrageaient son casque, et à l'extrémité de sa lance flottait un fanion composé des menues couleurs. Il n'avait amené avec lui ni page ni écuyer, et sa devise, que personne ne se rappelait avoir vue, était conçue en ces termes : — *Vous le connaîtrez à ses faits.*

Quand il se présenta à l'entrée du château, il frappa sur le disque des coups redoublés, et brandit sa lance d'un air provocateur. Le Grand-Maître, à qui s'adressait en premier lieu le défi de l'inconnu, sortit. Les trompettes sonnèrent, et les deux champions s'élancèrent à bride abattue l'un contre l'autre.

Mais le cheval du tenant ayant fait un écart qui exposait son maître aux coups de son antagoniste, le chevalier mystérieux refusa de profiter de cet avantage, et se retira de nouveau à l'extrémité de la lice pour recommencer l'attaque. Vaincu par la courtoisie de son adversaire, le tenant refusa le combat et rentra dans le château.

Ce fut alors le tour de Ponce de Léon, marquis

de Cadiz. Les nombreux combats singuliers qu'il avait soutenus contre les Maures dans la dernière guerre lui avaient acquis une célébrité égale à celle des plus grands héros de la monarchie espagnole. Confiant dans sa force, il se présenta dans la lice comme s'il fût déjà certain du succès.

Après un premier assaut qui laissa la victoire indécise, les deux adversaires se rencontrèrent une seconde fois. Le choc de leurs lances fut terrible, mais aussi il fut fatal au marquis qui reçut un coup si violent, que, sans la solidité de son armure, la reine eût eu à gémir sur la perte d'un de ses plus braves sujets. Les sangles qui retenaient la selle de son cheval se rompirent, et l'animal, roulant par terre, jeta son cavalier au milieu de l'arène. Le marquis se releva avec peine et on l'emmena, tandis que l'alcade de Los Donceles se présentait pour venger le malheur de son frère d'armes.

L'alcade et le comte de Cifuentes qui vint après lui, furent également désarçonnés. Il ne restait donc plus qu'Antonio de Leyva, le plus jeune, et suivant l'opinion générale le moins redoutable des chevaliers du château.

Un profond silence succéda aux cris d'admiration qui avaient salué le chevalier inconnu. Mais bientôt la crainte et l'anxiété firent place à la surprise quand

on reconnut que les deux combattans, si inégaux en apparence, étaient dignes de rivaliser de force et de bravoure. En effet ils avaient déjà brisé une couple de lances, sans que le bras d'Antonio se fût lassé, sans que son courage eût rien perdu de sa première énergie.

Dans sa colère, l'inconnu saisit avec un mouvement d'impatience la troisième lance qui lui fut présentée ; puis, faisant décrire un demi-cercle à son coursier, il se précipita sur Antonio, qui de son côté se préparait à une vigoureuse résistance.

La rage qui l'animait seconda si puissamment ses efforts, qu'il renversa son jeune antagoniste ; mais il chancela lui-même sur ses étriers, frappé à la tête par la lance qu'Antonio lui présentait.

La victoire était complète. Le vainqueur s'avança au milieu des applaudissemens de la foule devant le trône où la reine était assise, baissa la pointe de sa lance et fit ployer les genoux à son coursier ; après quoi, sans attendre le prix qu'il avait si bien mérité, il piqua des deux, et sautant par-dessus la barrière, il disparut dans l'ombre d'un bosquet voisin.

Il était naturel que ce chevalier devînt le sujet de toutes les conversations et donnât lieu à bien des conjectures. Cependant sa force extraordinaire et l'intimité qui semblait régner entre lui et don

Pedro d'Aguilar ne permettaient guère de douter que ce ne fût le brave Luis de Los Prados. Mais pourquoi s'était-il condamné à rester ignoré et à refuser le prix de sa victoire, c'est ce que personne ne pouvait comprendre.

Conformément aux usages de la chevalerie, les juges du tournoi décernèrent le prix à celui qui seul avait su tenir tête au vainqueur. Don Antonio de Leyva s'approcha de la reine, et celle-ci lui remit avec une écharpe brodée de ses propres mains, un bouclier en argent massif du travail le plus précieux. Au centre on voyait une croix latine en or, entourée de rayons et de nuages, derrière lesquels se cachait le Croissant, et au-dessus était gravée en relief cette simple inscription : — *Crux salus mundi.*

Au signal donné ensuite par Isabelle, les hérauts annoncèrent que les jeux de la valeur et de la force étant terminés, ceux de l'adresse allaient commencer. Aussitôt on débarrassa l'intérieur de la lice des tronçons de lances dont il était couvert, et l'on prépara tout ce qu'il fallait pour le jeu de la bague, genre d'exercice qui plaisait particulièrement à la reine.

Pendant ce temps la cour prit les rafraîchissemens qu'on venait d'apporter de Grenade, et la foule bigarrée de la galerie le repas moins délicat, mais plus

substantiel dont chacun s'était muni avant de quitter la ville.

Un pin droit et élevé, garni de toutes ses branches et orné de banderolles et de fleurs fut enfoncé en terre au milieu du champ clos; et l'on suspendit à l'un de ses rameaux inférieurs une bague d'une dimension proportionnée, que les jeunes cavaliers devaient enlever au galop : car c'était particulièrement la jeunesse que l'on invitait à figurer dans cette lutte. La reine devait aussi offrir la récompense au vainqueur : c'était son portrait enrichi de brillans et fixé à une chaîne d'or massif artistement ouvragée.

Lorsque tous les préparatifs furent achevés, la musique commença à jouer; et un instant après on vit entrer dans la lice des hérauts à cheval, somptueusement habillés et précédés par des esclaves noirs jouant de la cimbale. Derrière eux marchaient avec ordre seize jeunes gens des plus nobles familles de l'Espagne. Montés sur d'élégans palefrois, ils étaient revêtus de justaucorps de soie bleu-de-ciel, et portaient des toques de velours cramoisi ornées de plumes blanches. Ils tenaient à la main des lances légères et déliées convenables à ces jeux inoffensifs.

Après avoir salué la reine, ils se divisèrent en quatre quadrilles qui ne se distinguaient entre eux que par la couleur des écharpes, et allèrent se ranger

en face entre les hérauts et les esclaves noirs. On tira d'une urne les noms des champions, et, suivant le rang que le sort avait indiqué, les jeunes cavaliers s'ébranlèrent.

Dès le premier tour, cinq d'entre eux enfilèrent la bague avec leurs lances, et l'emportèrent dans leur course rapide.

Une nouvelle fanfare se fit entendre et les cinq compétiteurs furent appelés à passer une seconde fois sous l'arbre auquel la victoire était pour ainsi dire suspendue. La fortune n'en favorisa que deux, Rafaël, l'un des fils de Ponce de Léon, et Rodrigo de Monte-Calvo.

Les quadrilles différens auxquels ils appartenaient, ainsi que les spectateurs qui avaient parié pour l'une ou pour l'autre couleur, c'est-à-dire pour le vert et le rose, attendaient avec impatience le résultat de la dernière épreuve qui devait décider de la victoire. Rafaël fit faire à son cheval une gracieuse courbette, et s'élança ensuite avec la rapidité d'une flèche. Un instant après on vit la bague au bout de sa lance.

Rodrigo s'avança à son tour. Il s'amusa pendant quelque temps à faire manœuvrer son petit cheval arabe avec une aisance qui annonçait un long exercice, et ce fut alors seulement qu'il prit son élan. Il se tenait si parfaitement en selle, qu'à l'exception

des plumes de sa toque qui flottaient au gré du vent, son corps ne semblait faire qu'un tout avec son cheval, dont les mouvemens étaient aussi réguliers que rapides.

Cependant la lance de Rodrigo manqua le milieu de la bague, et n'en toucha que le bord, mais tel avait été le choc que le mouvement du cavalier avait imprimé à l'anneau que celui-ci se détacha et tournoya dans les airs. Alors l'adroit champion, arrêtant subitement son cheval, fit un demi-tour, et, avant que la bague eût le temps de tomber à terre, il la traversa avec sa lance aux acclamations de tout le peuple.

Ce coup d'adresse mérita aussi les applaudissemens de la cour, et plusieurs des amis de la famille de Monte-Calvo s'écrièrent que le prix était dû à Rodrigo. Les juges de la lutte ne partagèrent pas cet avis, car Rafaël aussi avait enlevé la bague; ils exigèrent que l'épreuve fût renouvelée.

Cette fois la fortune se déclara pour Rodrigo, qui fut au même instant entouré de son quadrille et conduit vers la reine. Sautant légèrement à bas de son cheval, le jeune homme monta sur l'estrade et fléchit le genou devant sa royale maîtresse.

Isabelle, avec ce sourire de bonté qui lui était habituel toutes les fois qu'il s'agissait de récompen-

ser le mérite ou de faire une bonne œuvre, passa autour du cou de Rodrigo la chaîne qui soutenait son portrait.

— Mon jeune ami, dit-elle, portez ce médaillon, non-seulement comme prix de votre adresse, mais encore comme un souvenir de votre reine ; et sachez que par ce don, je m'engage à vous accorder telle faveur qu'il vous plaira de me demander, lorsque vous me le représenterez.

Rodrigo baisa la main d'Isabelle; son front et ses joues se couvrirent de cette vive rougeur qui trahit les plus douces émotions de la joie et de l'orgueil ; mais il ne trouva pas une seule parole capable d'exprimer ce qu'il éprouvait au fond de l'âme.

— Comment se fait-il que votre père n'ait pas eu le désir d'être témoin de votre succès ? Sa présence aurait doublé le plaisir que j'éprouve en vous donnant le prix que vous avez si bien mérité.

— Il est toujours souffrant des suites de ses blessures, balbutia Rodrigo.

— C'est un brave chevalier que votre père, reprit Isabelle. Je vois que vous avez envie de marcher sur ses traces, et que le descendant des Monte-Calvo se montrera un jour digne de porter le nom que lui ont légué ses illustres ayeux.

Après qu'elle eût congédié Rodrigo, Isabelle se leva et salua la foule des spectateurs qui lui répondirent par les cris de *Vive la Reine!* — Elle remonta ensuite sur sa haquenée, et entourée de ses dames et des chevaliers qui avaient figuré dans le tournoi, elle reprit le chemin de la ville.

Quelques instans après les galeries étaient désertes : car tous les spectateurs s'empressèrent de grossir le cortège de leur souveraine ; et les rues de Grenade redevinrent aussi animées aussi bruyantes qu'elles avaient été vides et silencieuses auparavant.

CHAPITRE V.

—

Entretien de don Luis avec son valet qui lui reproche ses exploits aventureux. — Luis reçoit la visite de Rodrigo. — Portrait des deux cousins.

Pendant que les Grenadins, réunis autour du champ clos, repaissaient leurs yeux du spectacle des joutes que nous venons de décrire, un homme enveloppé d'un manteau de couleur sombre, et la tête couverte d'un chapeau à large bords, se promenait lentement dans un des quartiers les plus retirés de la ville, prêtant l'oreille au moindre bruit, et s'arrêtant souvent pour mieux écouter.

Le hennissement d'un cheval le tira tout-à-coup

de la rêverie dans laquelle il paraissait plongé ; il regarda devant lui et vit un cavalier qui s'avançait la tête baissée. Il alla à sa rencontre et de ce ton de familiarité que les valets prennent souvent envers leurs maîtres quand ceux-ci leur ont confié quelque secret, il lui dit :

— Eh bien ! seigneur Luis, comment les choses se sont-elles passées ? Vous me semblez fatigué.

— Je le suis en effet, répondit le cavalier, en mettant pied à terre, et remettant à son interlocuteur les rênes de son cheval ; cependant le sort m'a favorisé au-delà de mes espérances. J'ai fait mordre la poussière à tous mes rivaux, quoique le dernier m'ait donné assez de peine.

— Et ce rival ?

— Etait Antoine de Leyva. Le dernier coup qu'il me porta était si violent que je craignais un instant que mon casque ne tombât.

— Mais quel mal y aurait-il donc eu à ce que votre visage fut mis à découvert. Vous n'avez, je pense, aucun sujet de vous cacher aux yeux de la reine ou du public.

— Quand on a fait un vœu, il faut l'accomplir jusqu'au bout.

— Un vœu ! Je ne vous croyais pas aussi religieux.

— Tu es un impertinent, Pedro ; tu mériterais d'être fustigé.

— Ou mieux encore d'être renvoyé de votre service.

— Que veux-tu dire?

— Que je suis las des corvées que vous m'imposez, des courses que vous me faites faire par monts et par vaux et des périls au milieu desquels vous me jetez, uniquement pour satisfaire votre goût pour les aventures.

— Comment, misérable, tu te plains de ce que je t'associe à la vie des héros ?

— Je ne suis pas un héros, et n'ai aucune envie de le devenir. D'ailleurs les prouesses que je pourrais faire n'anobliraient pas mon nom.

— Je ne serais pas noble que je mettrais tout de même ma gloire à être soldat, s'écria Don Luis ; et un généreux enthousiasme se manifesta sur son visage mâle et dans toute sa contenance. J'ai déjà terrassé bien des Infidèles ; mais j'espère qu'avant de mourir je ferai encore sentir la pesanteur de mon bras à ces rebelles maudits, qui se sont réfugiés dans les Alpuxarras.....

— Et réparer l'échec que vous avez éprouvé dernièrement, reprit Pedro avec un sourire malicieux.

— J'ai eu le dessous dans cette affaire, il est vrai ; mais aussi la force et le courage ne suffisent pas toujours contre le nombre des ennemis. Je m'étais imaginé n'avoir à combattre que ce farouche Canieri ; et quelle gloire pour moi, si j'avais délivré l'Espagne de cet insolent prétendant au trône de Grenade !

— Et c'est là ce que vous appelez les agrémens de la vie aventureuse que vous voulez me faire partager ? Merci. J'aime mieux conserver ma peau intacte, et mourir tranquillement dans mon lit, lorsque ma dernière heure aura sonné, que de me voir exposé, comme je l'ai été alors, à vous tenir compagnie dans un cachot sombre et infect.

— Tu es un poltron, mon ami.

— Mieux vaut encore être poltron que d'user sa bravoure inutilement. En effet quel fruit avez vous tiré de votre dernière expédition ? Vous êtes parti de Grenade sous prétexte d'aller voir votre oncle à Murcie, et vous m'avez forcé de vous suivre dans ces maudites montagnes, où un chrétien ne peut s'aventurer sans crainte de rencontrer à chaque pas la mort ou la captivité. Me laissant à l'arrière-garde, ce dont pourtant je dois vous savoir gré, vous avez attaqué les infidèles, comme si vous aviez toute une armée à vos ordres ; et au lieu de vaincre vous avez

vous-même été contraint de rendre les armes. Vous espériez vous emparer de Canieri, et c'est lui qui vous a pris comme on prend un oiseau dans un filet. Depuis votre retour à Grenade vous vous tenez caché, comme si vous étiez indigne de voir le jour.

Luis ne sut que répondre; il trépignait des pieds avec colère et sa poitrine laissait échapper des soupirs qui ressemblaient à des hurlemens étouffés. Ses yeux lançaient des éclairs et ses doigts crispés serraient convulsivement la poignée de son épée.

— Vous avez reçu là une leçon un peu sévère, continua Pedro, enhardi par le silence de son maître; il ne tient qu'à vous d'en profiter. Je doute fort que si vous tombiez une seconde fois entre les griffes de Canieri, il consentirait à vous relâcher comme il l'a fait la première fois, lors même que vous lui offririez pour votre rançon toute la fortune que vous a laissée votre père. Je suis sûr qu'il vous en a coûté cher pour engager le Maure à vous donner la clé des champs....

— Tais-toi: cela ne te regarde pas. Quant à ton intention de quitter mon service, je n'ai qu'une observation à te faire : c'est que tu ne sortiras pas de chez moi sans y laisser tes deux oreilles : car elles en ont appris trop long sur mon compte.... Maintenant, ajouta Luis en jetant un regard sévère à son

valet, fais rentrer mon cheval à l'écurie. Les jeux vont bientôt être terminés, et je ne veux pas que qui que ce soit découvre ma retraite. Tu ne laisseras entrer que le fils de don Alonzo et mon cousin Rodrigo.

Pedro salua profondément, et tirant le cheval après lui, il suivit son maître dans une petite maison, où ils avaient loué pour quelques jours un chétif logement, qui n'avait d'autre avantage que celui de ne pas attirer l'attention du public.

Dans le courant de la soirée, Luis reçut la visite de son cousin, qui, seul avec don Pedro d'Aguilar, était dans le secret de son retour à Grenade.

Rodrigo n'avait encore que quinze ans. Son front large et développé qu'ombrageait une belle chevelure noire, et ses grands yeux que couronnaient des sourcils bien arqués respiraient la candeur et l'innocence. Mais quoique les contours de son visage annonçassent encore la naïve expression de l'enfance, on voyait déjà dans le feu de son regard, dans son attitude, dans sa démarche, cette noble ardeur qui avait de tout temps distingué les membres de sa famille.

Luis, qui avait le double de l'âge de son cousin, ne lui cédait pas en grâce et en beauté, lors même que son teint eût déjà pris ces tons bruns qui caracté-

risent si bien les guerriers. D'une taille imposante, il offrait cette belle proportion de formes dont s'énorgueillissaient les chevaliers. Son regard plein de fierté, sa bouche souvent contractée par le dépit ou le dédain, ses mouvemens brusques et heurtés, tout en lui trahissait un caractère impétueux, violent et ennemi de tout frein. Doué d'une intelligence supérieure, et d'une force athlétique, il aurait pris place parmi les plus grands hommes de son siècle, s'il n'eût été dépourvu des qualités du cœur qui donnent le plus de prix à ces dons de la nature; mais une ambition démesurée, un orgueil qui ne pouvait supporter la moindre idée d'infériorité, étaient les seuls mobiles qui le faisaient agir, et qui souvent, comme le lui reprochait son valet, le jetaient dans des périls que la prudence lui commandait d'éviter. Ce courage téméraire l'avait rendu un objet de crainte non-seulement aux ennemis de sa patrie, mais encore à ses rivaux en gloire et en ambition. Aussi l'admirait-on plutôt qu'on ne l'aimait.

Cependant Rodrigo s'était attaché à lui de toute la force de son âme: car c'était à lui qu'il devait la conservation de son père. Un jour que le comte de Monte-Calvo avait été emporté par son cheval au milieu d'un escadron de Maures, Luis s'était préci-

pité courageusement après lui, et lui faisant un rempart de son corps l'avait ramené à ses amis.

Admirateur passionné des talens militaires de son cousin, Rodrigo ne voulait avoir d'autre maître que lui dans le métier des armes, et le comte de Monte-Calvo, qui n'envisageait dans son neveu que ses meilleures qualités, se plaisait à le proposer à son fils comme le modèle accompli des chevaliers.

Ce dévouement de Rodrigo flattait la vanité de Luis. Il admirait la naïve simplicité de cet enfant qui semblait mettre tout son bonheur à le suivre, à l'écouter ; et il s'était proposé de le former par ses leçons dans l'art pénible de la guerre, la seule connaissance qu'on exigeât alors de la noblesse, et dans laquelle lui-même était passé maître depuis longtemps.

Aussitôt que Rodrigo eut aperçu son cousin, il courut à lui pour l'embrasser, et lui montrant le médaillon qu'il avait reçu de la reine :

— Vous voyez, mon cousin, lui dit-il, que vous n'avez pas lieu de vous plaindre de votre élève. Comme vous, je suis sorti vainqueur de la lutte. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pu jouter sous vos yeux.... Mais, vous êtes triste; vous aurais-je fait du chagrin sans le vouloir ?

— Non, mon ami, répondit Luis d'une voix pleine d'embarras. Le prix que tu viens de....

Luis hésita et soupira profondément.

— Mais alors, mon cousin, dites-moi ce qui vous a si fort attristé. Je m'attendais à vous rencontrer dans une disposition d'esprit toute différente de celle où je vous vois.

— Mon petit ami, reprit le chevalier, quand tu seras arrivé à mon âge, tu sauras par expérience qu'il n'y a pas de bonheur parfait en ce monde. Nos joies les plus pures y sont toujours mêlées de quelque amertume.

— Je le crois, puisque vous le dites. Il me semble pourtant qu'à votre place, je n'aurais pas refusé le prix qui vous revenait de plein droit.

— Brisons là-dessus, Rodrigo : tu es encore trop jeune pour comprendre les motifs qui m'ont porté à en agir ainsi que je l'ai fait, et parlons d'autre chose. Veux-tu m'accompagner demain dans la Sierra?

— Je vous suivrai partout où vous voudrez. Je sais que mon père ne m'en refuserait pas la permission, si je la lui demandais.

— Je le pense aussi. Cependant je voudrais que ton père n'en sût même rien. A son âge on s'inquiète si facilement, surtout quand on n'a qu'un

enfant, qu'un héritier; et si à Murcie, où l'on se figure que les environs de Grenade sont infectés par les Maures rebelles, il apprenait que je t'ai mené avec moi, il pourrait m'en faire des reproches. Cette courte excursion dont je te parle se rattache à un vœu que j'ai fait depuis peu, et exige le plus profond secret. Puis-je compter sur ta discrétion?

— Vous le pouvez, mon cousin, comme si je vous en avais fait le serment.

— C'est bien. Tu vas passer la nuit avec moi, afin que nous puissions partir de bonne heure. Quant à ta tante, à la surveillance de laquelle tu as été confié, je vais faire prier don Pedro de lui dire qu'elle ne t'attende pas ce soir.

CHAPITRE VI.

—

Don Luis et son cousin sortent de Grenade et entrent dans les défilés de la Sierra-Nevada. — Souvenirs du roi Boabdil. — Un mauvais présage.

Les Grenadins, fatigués des fêtes qui avaient suivi le tournoi, étaient encore plongés dans le sommeil, quand Luis éveilla son cousin. Pedro qui devait les accompagner avait déjà sellé les chevaux. Un quart-d'heure après ils se mirent en route. Ils sortirent de la ville sans être pour ainsi dire remarqués par les gardes, et prirent le même chemin qu'avait suivi Boabdil après la reddition de Grenade.

Au moment où le soleil parut sur l'horizon, nos voyageurs gravissaient une éminence d'où l'on pou-

vait apercevoir la ville. Jusque-là Luis n'avait pas desserré les dents, et son jeune parent, respectant son silence, n'avait eu garde d'interrompre les sombres pensées qui paraissaient l'occuper.

Quand ils furent arrivés au sommet, le chevalier se tourna vers Rodrigo et lui dit :

— Arrêtons-nous ici un instant, Rodrigo: car c'est en cet endroit que le dernier roi des Maures a fait sa première halte, après qu'il eût ouvert les portes de sa capitale aux chrétiens. Il voulait voir une dernière fois cette cité où il avait coulé des jours si heureux, alors que la fortune semblait lui sourire, et où son âme a été abreuvée de tant d'amertume, quand il vit tomber de ses mains débiles le sceptre d'un des plus beaux royaumes de l'Europe. A son exemple, les Maures qui l'accompagnaient s'arrêtèrent pour adresser un éternel adieu à ce séjour délicieux qu'ils ne devaient plus revoir. Ils le contemplaient en silence et avec un mélange de tristesse et de chagrin, quand un nuage de fumée s'élevant au dessus des forts, et le bruit du canon qui n'arriva que faiblement jusqu'à leurs oreilles, leur apprit que les Espagnols étaient maîtres de la ville, et que le trône de Grenade était renversé pour toujours. A cette vue, le cœur de Boabdil se brisa: — Allah achbar! (Dieu est grand), s'écria l'infortuné mo-

narque; mais ces paroles, qui exprimaient toute la résignation au destin que le Coran exige de ses sectateurs, furent les seules qui purent sortir de sa bouche; il versa un torrent de larmes.— Tu as raison, lui dit sa mère indignée, de pleurer comme une femme ce que tu n'a pas su défendre comme un homme.— Son vizir essaya de le consoler. — Allah achbar! reprit le prince: quelles infortunes ont jamais égalé les miennes! Et après avoir jeté un dernier coup-d'œil sur Grenade, il poursuivit son chemin sans plus oser tourner la tête. C'est pour cette raison que le lieu où nous nous trouvons actuellement a été appelé *El ultimo suspiro del Moro.*

Et comme si Luis eût voulu imiter en tout point le roi de Grenade, et sans proférer désormais une seule parole, il pénétra dans les défilés de la Sierra-Nevada.

Le soleil commençait déjà à baisser, quand les voyageurs virent devant eux les hautes montagnes des Alpuxarras. Ces montagnes, que l'on peut considérer comme les contreforts de la Sierra-Nevada, s'étendent jusqu'aux rivages de la Méditerranée, et renferment dans leurs vallées les sites les plus pittoresques et les plus beaux pâturages de la partie méridionale de l'Espagne.

Aucun bruit ne troublait la douce tranquillité qui

régnait dans ces lieux, excepté lorsqu'un aigle, planant au-dessus des rochers, faisait entendre son cri perçant, ou que les mugissements éloignés d'un troupeau se répétaient d'échos en échos jusque dans les antres les plus profonds. Le ciel était serein, et le soleil, qui dardait ses rayons presque perpendiculairement dans ces paisibles vallons, produisait une chaleur qui aurait été insupportable, sans un vent frais qui descendait des pics couverts de neige de la Sierra. Les teintes variées de ces solitudes, les torrents de lumière qui les inondaient, le doux murmure des ruisseaux qui roulaient leurs eaux limpides le long des coteaux, l'aspect imposant des masses de rochers qui dominaient les plaines et les forêts, tout portait à la contemplation et à la rêverie.

Frappé de la beauté de ce spectacle, Rodrigo était resté en arrière. Son teint délicat, animé par la chaleur et par l'exercice, brillait des plus vives couleurs, et ses yeux rayonnaient de joie. Mais plus il éprouvait de plaisir à admirer le magnifique paysage qui se déroulait devant lui, moins il pouvait comprendre l'air sombre de son cousin, qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vu aussi préoccupé, aussi taciturne.

Pedro alors s'approcha de son maître et demanda

à voix basse s'il lui était permis de rompre le silence.

— Parle, répondit le chevalier, pourvu que Rodrigo ne t'entende pas. Tu sais que je t'ai interdit toute sotte réflexion qui pourrait jeter le trouble dans son âme.

— C'est précisément à cause de cette défense que je vous demande la permission de parler. Eh bien! il me semble, mon maître, que nous avons poussé notre promenade assez loin, et qu'il est temps de retourner sur nos pas. Nous voilà au milieu de ces odieuses montagnes que les Maures ont choisies pour demeure...

— Paix! imbécile, paix! Ces montagnes ne sont pas les Alpuxarras. Et d'ailleurs que crains-tu?

— Rien, sinon une nouvelle frasque de votre part. Je parierais ma tête contre deux maravédis, que nous montons maintenant les Alpuxarras, et qu'au lieu d'accomplir un vœu, ce qui me paraît assez difficile, puisqu'il n'y a aucun sanctuaire dans ces montagnes, vous éprouvez encore cette démangeaison d'aventures qui vous a déjà été si funeste.

— Et tu crois que pour satisfaire cette envie, je consentirais à exposer les jours de l'enfant qui nous accompagne?

— Je ne dis pas; mais enfin vous ne pouvez nier

que depuis que les rebelles se sont cachés dans ces passages, ils sont continuellement en embuscade pour saisir les chrétiens égarés et les pendre au premier arbre.

— Tu n'es qu'un sot, te dis-je, et je te prie de te taire. Voilà Rodrigo qui se rapproche de nous.

Cependant nos voyageurs avaient gagné une hauteur, bornée d'un côté par un rocher à pic, de l'autre par un ravin tapissé d'épaisses broussailles. Au-dessus de leurs têtes s'élevaient, dans toute leur majesté, les cimes escarpées des Alpuxarras; et sous leurs pieds, aussi loin que leurs regards pouvaient se porter, ils découvraient des campagnes ravissantes, parsemées de bosquets et de hameaux dont les toits couverts de chaume se détachaient avec grâce sur le sombre feuillage des arbres qui les abritaient.

Les voyageurs s'arrêtèrent en ce lieu, et Luis dit à son cousin :

— Tu dois être un peu fatigué, Rodrigo, toi qui n'es pas encore habitué à ces longues courses; mais nous voilà arrivés au terme, et quand nous nous serons reposés quelques heures, nous retournerons par un autre chemin à Grenade.

— Mais dans quelques heures la nuit sera venue, dit Rodrigo.

— Je le sais, et c'est pour cela que nous attendrons ici que le jour ait fait place aux ténèbres. Rien ne peut égaler la magnificence de la scène que présentent ces montagnes, dans le calme de la nuit, lorsqu'elles sont éclairées par la lumière pâle et indécise de la lune.

En disant ces mots, Luis mit pied à terre et attacha son cheval à un arbre, dont le pied, entouré d'une herbe épaisse, offrait à l'animal une nourriture aussi agréable qu'abondante. Rodrigo suivit l'exemple de son cousin; et Pedro tirant d'un sac de peau attaché à la selle de sa monture les provisions qu'il avait apportées avec lui, les plaça sur le gazon.

Mais tandis que Rodrigo faisait honneur à ce repas champêtre avec un appétit aiguisé par la longue marche qu'il venait de faire, Luis et son valet ne semblaient manger qu'à contre-cœur. Le chevalier avait repris son air morne et pensif; il tenait les yeux baissés, comme s'il eût craint de rencontrer le regard de son jeune parent. Pedro au contraire ne cessait de tourner la tête de côté et d'autre; tous ses traits annonçaient la frayeur et l'inquiétude; et au moindre bruit que faisaient les arbres quand la brise agitait leurs branches, on voyait ses membres agités d'un tremblement convulsif qu'il s'efforçait en vain de dissimuler.

Une demi-heure s'était écoulée depuis que les voyageurs étaient dans ce lieu, quand le disque du soleil disparut derrière un pic élevé qui bornait l'horizon déjà si étroit qui les entourait. Luis tressaillit; puis secouant la tète et passant la main sur son front, comme pour en chasser une idée importune, il dit à Rodrigo d'une voix mal assurée :

— Mon petit ami, tu es encore trop jeune pour combattre le sommeil ; tu as besoin de dormir.

— Oh! non, répondit le jeune homme, j'attendrai bien jusqu'à ce que je sois de retour à Grenade.

— Le chemin que nous avons encore à faire est long; et je doute que chez ta tante tu aies un lit aussi doux, aussi moelleux que le gazon sur lequel tu es assis, un dais aussi riche que la voûte du firmament qui étincelle au-dessus de nos tètes.

— Mais les Maures! s'écria tout-à-coup Pedro avec un gémissement qu'il avait depuis longtemps retenu sur ses lèvres pàles et tremblantes.

— Silence! coquin, interrompit Luis en fixant sur son valet un œil menaçant.

— On dirait que tu as peur, Pedro, ajouta Rodrigo en souriant.

— C'est un lâche! reprit le chevalier; son ombre suffit pour l'effrayer.

Au même instant, des cris rauques et discordants

troublèrent le repos de la solitude, et des corbeaux s'échappèrent en croassant des trous des rochers voisins, et vinrent tournoyer autour des voyageurs, comme pour leur disputer la possession de leur vieille demeure.

De quelque courage que fût doué Rodrigo, il pâlit et ses regards s'arrêtèrent avec effroi sur les oiseaux de mauvais augure qui continuaient de remplir l'air de leurs cris.

— Eh bien! Rodrigo, dit le chevalier, te laisserais-tu effrayer par de misérables corbeaux?

Le jeune homme eut honte de sa faiblesse; cependant, tout en s'efforçant de rire, il laissait facilement deviner qu'il n'en avait pas la plus légère envie; tandis que Pedro, dont l'effroi était à son comble, se signait avec ferveur et promenait autour de lui des regards effarés.

— Dieu nous soit en aide! dit ce dernier d'une voix étouffée; j'ai compté treize corbeaux, tous d'aussi mauvais présage par leur croassement et le bruit de leurs ailes que ceux qui m'avaient annoncé la mort de ma pauvre mère. Il va nous arriver quelque malheur. Que la bienheureuse Vierge nous accorde son secours et sa protection!

— Que murmures-tu là entre tes dents, drôle que tu es? demanda Luis.

— Je prie ; et en agissant ainsi, je ne pense pas désobéir à vos ordres, puisque vous ne m'avez défendu de parler que de ces chiens d'infid...

— Silence encore une fois ! et que je ne t'entende plus.

Les corbeaux, après avoir achevé leurs nombreuses évolutions, disparurent les uns après les autres, à la grande satisfaction de Pedro qui commença à respirer un peu plus librement.

De son côté, Rodrigo lutta encore quelque temps contre cette frayeur superstitieuse qui s'empare souvent de l'homme le plus intrépide à la vue d'un objet qu'un préjugé vulgaire nous représente comme l'avant-coureur de quelque événement funeste : mais bientôt, vaincu par la fatigue, il tomba da... cet état de langueur qui précède le sommeil.

— Tes yeux commencent à se fermer, lui dit Luis. Tu peux dormir sans crainte ; je veillerai sur toi.

Rodrigo obéit. Il roula son manteau sous sa tête, et s'endormit profondément.

CHAPITRE VII.

—

Luis quitte son cousin. — Deux Maures surprennent Rodrigo endormi. — Ils l'emmenent à Alhacen et le remettent à Canieri.

Le jour commençait à baisser sensiblement, quand Luis, sortant de sa rêverie, dit à son valet :

— Voilà la nuit qui approche : il est temps que j'accomplisse le vœu qui m'a amené ici. Tu vas rester avec cet enfant, tandis que je descendrai dans cette vallée que tu vois là-bas. Dans une heure au plus tard je vous aurai rejoints.

— Je ne vous comprends pas, mon maître, répondit Pedro d'un air stupéfait.

— Je me suis pourtant assez clairement expliqué.

— Vous auriez donc la cruauté de nous laisser ici tous deux à la merci des Maures?

— A t'entendre, on dirait qu'il y a des Maures partout.

— Mais ces villages par qui sont-ils donc habités? Et ces montagnes n'appartiennent-elles pas à la chaîne des Alpuxarras?

— Les habitants de ces villages sont aussi paisibles que ceux de la Véga. Ce n'est pas de ce côté que les rebelles se sont retirés. Ainsi tu peux te tranquilliser.

Pedro secoua la tête d'un air incrédule. Mais quand il vit son maître monter en selle, il se cramponna avec force à la bride de son cheval, et montrant Rodrigo endormi, il s'écria :

— Si vous n'avez point pitié de moi, ayez du moins pitié de votre parent.

— Tais-toi, impertinent, reprit le chevalier, en frappant sur les mains de son valet, et le forçant à lâcher prise. Tes cris vont l'éveiller ; je ne puis le prendre avec moi : il faut qu'il reste ici. Je te répète encore une fois que j'ai un vœu à accomplir dans cette vallée.

Luis allait partir, lorsque jetant un dernier regard sur son cousin, il parut hésiter. Pedro, que le souvenir des corbeaux remplissait d'une terreur in-

dicible, profita de ce moment pour renouveler ses instances; mais il ne tarda pas à en reconnaître l'inutilité : il vit le chevalier se retourner vers le chemin par lequel ils étaient arrivés, et disparaître lentement derrière les rochers et les broussailles qui le bornaient des deux côtés.

— Il a perdu l'esprit, pensa le pauvre valet; et reprenant sa place auprès de Rodrigo, il se mit à prier.

Cependant les ténèbres gagnaient de plus en plus. La frayeur de Pedro allait l'emporter sur la soumission qu'il devait à son maître, et il était sur le point d'éveiller Rodrigo, lorsque son attention fut attirée par un bruit qui annonçait l'approche d'êtres humains.

Il regarda du côté d'où venait le bruit, et vit avec consternation deux hommes qui lui semblèrent porter le costume maure. L'idée du danger qu'il courait lui fit oublier tout-à-coup celui auquel était exposé le jeune homme que son maître avait laissé sous sa protection, et sautant à la hâte sur son cheval, il se sauva à toutes brides dans la direction qu'avait prise Luis.

C'étaient en effet des Maures que Pedro avait aperçus. Ils s'avancèrent vers Rodrigo, qui dormait encore si profondément que les hennissements des

chevaux au moment où ils approchaient, ne purent troubler son sommeil.

— C'est bien lui, dit l'un des Maures, en se penchant sur le jeune homme et le regardant en face; mais comment se fait-il qu'il soit endormi?

— Peu importe, répondit son compagnon; il suffit que nous l'ayons en notre pouvoir.

Puis touchant légèrement le bras de Rodrigo, il lui dit en adoucissant autant qu'il le put sa voix rude et grossière:

— Éveille-toi, mon enfant, éveille-toi.

Rodrigo tressaillit et ouvrit les yeux; mais dans son trouble il se persuada qu'il était le jouet d'un songe. Il regarda autour de lui avec effroi, mais sans articuler une parole. Deux grands yeux noirs d'une expression farouche étaient fixés sur lui, et une sorte de grincement de dents, rire particulier aux Maures qui habitaient ces montagnes, ajoutait encore à ce que la physionomie de l'homme qui lui parlait avait de repoussant. Il ne douta pas qu'il n'eût devant lui un de ces Maures rebelles et proscrits qui avaient choisi leur retraite dans les déserts des Alpuxarras.

— Jeune chrétien, reprit le Maure, rassure-toi; nous ne te ferons aucun mal.

Rodrigo ne répondit pas; mais s'étant levé, il

appela de toutes ses forces son cousin qu'il était surpris de ne pas voir à côté de lui.

— Il est inutile de l'appeler, dit le Maure ; je ne pense pas qu'il puisse t'entendre.

— Que dis-tu, malheureux ? répliqua Rodrigo, frappé d'une idée subite qui glaça tout son sang dans ses veines ; l'aurais-tu tué ?

— Mort ou non, il ne t'entendra pas. Allons, mon bel enfant, il faut monter à cheval et nous suivre.

— Vous suivre ! et où voulez-vous me mener ? De quel droit me privez-vous de ma liberté ?

— Du droit que donne la guerre à tout homme qui s'est rendu maître d'un ennemi.

Rodrigo vit bien qu'il n'avait d'autre parti à prendre que celui de la patience et de la résignation ; il détacha lui-même son cheval, et étant monté dessus, il suivit les deux Maures.

En ce moment la lune se leva à l'entrée de la vallée et l'inonda d'une lumière pâle qui, aux yeux du jeune prisonnier, avait quelque chose de sinistre. Le cri lugubre du chat-huant se faisait entendre de temps à autre, et ce cri résonnait au fond de l'âme de Rodrigo comme la voix de la mort. Ce n'est pas qu'il craignît pour lui-même les dangers où il se trouvait placé : il songeait à son père, que sa dis-

parition allait plonger dans la douleur, et cette pensée le remplissait d'angoisses et de terreur.

Il se demandait aussi pourquoi il était seul au moment où ses ravisseurs se montrèrent à lui; mais comme Luis, puis Pedro, l'avaient quitté pendant son sommeil, il ne pouvait faire que des conjectures sur la cause de l'isolement où ils l'avaient laissé.

Tout-à-coup il aperçut confusément un objet noirâtre suspendu à un arbre, et que le souffle du vent balançait. Il reconnut bientôt que c'était le corps d'un homme. A cette vue il frémit, et un frisson glacial s'empara de ses membres.

— Ceci semble te faire peur, lui dit froidement un des Maures, je le conçois; car c'est un triste spectacle pour un chrétien. Ce corps est celui d'un chevalier espagnol que nous avons placé là pour avertir ses compatriotes du sort réservé aux téméraides qui osent venir braver le lion jusque dans son antre. Les chrétiens trouveront dans chaque Maure un lion, et un lion terrible; car outre la force et le courage du roi des animaux, le Maure a encore la raison et le cœur de l'homme.

Rodrigo ne répliqua point, et l'on continua à marcher en silence pendant tout le reste de la nuit.

Lorsque les premières lueurs du jour commen-

cèrent à éclairer les vallons des Alpuxarras, elles firent voir au prisonnier un village encore enveloppé du brouillard du matin, et enfin une petite ville dont les toits en terrasse brillaient d'une teinte rosée.

Tout ce que l'aurore a de charmes se réunissait pour égayer et embellir l'aspect ordinairement si sévère des Alpuxarras; mais la vue de ce magnifique tableau, loin de soulager la douleur de Rodrigo, ne fit que la rendre plus amère. Le moindre bruit éloigné, tel que le pas d'un cheval, l'aboiement d'un chien, le faisait tressaillir; souvent il croyait voir arriver un libérateur; mais son espoir était bientôt déçu, et il retombait dans cette sorte d'insensibilité et de stupeur qui s'empare de l'âme quand elle ne voit d'autre remède à ses maux que la résignation.

En arrivant à l'entrée de la ville, il trouva des enfants qui se mirent à pousser des cris de joie.

— Voilà un chrétien! disaient-ils, voilà un chrétien! Et ils se pressaient autour de lui pour mieux le voir.

Après s'être frayé un passage à travers la foule de curieux que les cris des enfants avaient rassemblés, les deux Maures qui conduisaient Rodrigo entrèrent dans la principale rue d'Alhacen, qui était alors le

quartier-général des Maures soumis aux ordres de Canieri, l'un des chefs de la révolte.

On ne pouvait rien imaginer de plus misérable que l'aspect de cette ville ; on aurait dit plutôt un repaire de brigands. N'ayant rien à perdre, aucunes richesses à abandonner en cas d'échec, aucune jouissance à regretter, les habitants ne présentaient dans leurs traits qu'une froide impassibilité, une férocité sombre et farouche.

Après avoir traversé presque toute la ville, Rodrigo fut conduit dans une maison qui semblait un peu moins pauvre que les autres, et devant laquelle se tenaient plusieurs hommes armés. Y étant entré, il vit au fond d'un vaste appartement un Maure d'une figure insignifiante, couché sur une pile de coussins, selon l'habitude des Arabes d'un rang élevé. D'après le portrait que lui en avait fait son père, il reconnut facilement en lui le fameux Canieri.

Descendant d'une famille alliée aux anciens rois maures de Cordoue, Canieri avait été choisi par les rebelles comme l'un des principaux chefs de leur entreprise. Faible et orgueilleux, cet homme tenait encore à conserver une apparence de grandeur, bien peu en harmonie avec la triste position qu'il occupait alors ; et il s'arrogeait une autorité qui s'accordait mal avec le pouvoir précaire dont il avait été investi.

La maison qu'il habitait avait probablement appartenu à l'un des principaux citoyens de la ville : elle était encore ornée de riches tentures et de broderies ; mais ces ornements se trouvaient dans un si mauvais état, qu'il était facile de deviner que bien des années s'étaient écoulées depuis leur ancienne splendeur.

Au moment où Rodrigo entra dans la salle, Canieri se donnait le vain plaisir de jouer le despote. Son divan était entouré d'une demi-douzaine d'êtres brutes qui formaient toute sa cour, et qui paraissaient bassement dévoués aux ridicules caprices de leur maître.

Il n'eut pas plus tôt aperçu Rodrigo, que se tournant vers lui, il le toisa de la tête aux pieds sans rien dire. Rodrigo ne baissa pourtant pas les yeux devant son regard dédaigneux, et d'une voix ferme il lui demanda ce qu'il voulait faire de lui.

— Tu le sauras plus tard, jeune homme, répondit Canieri avec un sourire plein de d'ironie. Qu'il te suffise pour le moment de savoir que tu es mon prisonnier et que tu resteras avec moi, jusqu'à ce que tes souverains nous rendent ce dont ils nous ont dépouillés.

— Et si mon père t'offrait une rançon? reprit

Rodrigo d'un ton toujours ferme, mais qui n'avait rien d'offensant.

— Quelque forte qu'elle soit, je la refuse. Je fais plus de cas de ta personne que de ton pesant d'or.

— Tu sais donc qui je suis?

— Oui; tu es le fils de don Fernando de Monte-Calvo. Mais n'aie aucune crainte : il ne te sera fait aucun mal; tu seras bien traité tout le temps que tu resteras avec nous.

—Me sera-t-il permis au moins d'écrire à mon père pour lui donner de mes nouvelles?

— Je me charge de ce soin.

Puis se tournant vers un de ses courtisans, il lui dit quelques mots à voix basse. Un instant après, Rodrigo fut emmené et conduit dans une autre partie de la maison. Là il fut enfermé et abandonné à ses propres réflexions.

CHAPITRE VIII.

—

Un renégat. — Son histoire. — Singulière impression que fait sur lui la vue de Rodrigo. — Il déclare à Canieri qu'il prend le jeune homme sous sa protection.

Au milieu de la misérable troupe de courtisans qui entouraient Canieri, Rodrigo en avait remarqué un dont l'extérieur avait quelque chose de particulier. Il était assis à la droite du divan; et à la liberté de ses manières on pouvait juger qu'il possédait au plus haut degré la confiance de son chef. Sa physionomie, du reste, ne différait de celle de ses compagnons que par une expression plus prononcée de résolution et d'audace. Une barbe noire et touffue, des yeux profondément enfoncés dans leur orbite, un regard sauvage et sombre donnaient à toute sa per-

sonne un aspect tout-à-fait sinistre et imposant ; et si la sévérité qui régnait sur son visage disparaissait quelquefois, elle était remplacée par un sourire amer et sardonique qui inspirait l'éloignement et la crainte. Mais sur cette même physionomie où se peignaient toutes les passions violentes, on découvrait aussi par instants un nuage de tristesse qui pouvait faire présumer que cet homme avait été autrefois capable de sentiments plus nobles et dignes d'un meilleur sort.

Comme tout le reste de la suite de Canieri, il était revêtu d'une tunique mauresque, remarquable par sa simplicité ; et cependant un œil pénétrant pouvait aisément apercevoir qu'il n'avait pas toujours porté ce vêtement, et que, quelle que fût alors sa position, il avait appartenu à une autre croyance que celle qu'il professait en ce moment.

— Ulamalek, dit Canieri à l'homme dont nous venons d'esquisser le portrait, tu me parais aujourd'hui plus rêveur que je ne t'ai vu depuis longtemps?

— Ne me donne pas ce nom, répondit Ulamalek; car il me rappelle mon malheur et mon crime. Il me rappelle que j'en portais autrefois un autre, alors que j'étais chrétien, tandis qu'aujourd'hui je suis...

— Un brave Maure, interrompit Canieri.

— Dis plutôt un vil renégat! reprit Ulamalek d'une voix pleine d'amertume. Oui, je suis un renégat, un misérable déserteur de la foi chrétienne. Mais je me suis engagé à servir les Maures, et je serai fidèle à cet engagement jusqu'à mon dernier soupir.

— Tu leur as rendu de grands et de véritables services, et ils n'ont pas encore cessé, je crois, de t'en témoigner leur gratitude.

— Oh! dit le renégat, je ne demande point de remercîments; car si j'ai épousé la cause des Maures, ce n'est pas par amour pour eux, mais par amour pour l'or. J'étais un des plus riches habitants de Zohara, à l'époque où votre roi Muley vint faire couler le sang dans ses murs. Je fus comme les autres mené sur la place publique, pour être conduit de là à Grenade. En voyant ma maison sur le point d'être pillée, j'eus la lâcheté de découvrir les trésors que plusieurs de mes amis avaient enfouis, à la condition qu'on me laisserait les miens. Le lendemain je partis pour Grenade, où j'abjurai la foi que j'avais reçue de mes pères, et où je fis tous les serments qu'on exigeait de moi. Mais Dieu n'a pas voulu me laisser jouir longtemps du prix de mon apostasie. Au milieu des dissensions qui n'ont cessé d'agiter, sur

la fin, cette malheureuse ville, que les Maures regardaient comme un boulevard imprenable, j'ai été dépouillé en une nuit par la populace de tout ce que je possédais, et je me trouvai réduit à la plus affreuse indigence. Tu m'as offert, Canieri, de relever ma fortune, si je voulais rester fidèle aux Maures et te suivre dans ces déserts ; j'ai accepté cette offre avec d'autant moins de répugnance que la présence des chrétiens à Grenade était pour moi un éternel reproche, et j'ai juré de ne jamais déserter ta cause, quelle que dût être l'issue de la lutte que tu avais engagée avec mes anciens compatriotes. Voilà mon histoire, Canieri ; vois si pour l'appui que je te prête de mon bras, je mérite ta reconnaissance.

— Calme-toi, Ulamalek, reprit Canieri en voyant l'agitation de son ami ; oublie le passé pour ne songer qu'au présent et espérer tout de l'avenir. Les Maures ne sont pas encore vaincus ; ils peuvent d'un moment à l'autre chasser leurs ennemis ; et alors tu nageras au sein des richesses et des délices.

— Je n'en veux plus. Comment pourrais-je en jouir, en sentant mon cœur rongé par le remords ?

— Tes idées prendront un autre cours quand nous aurons triomphé. Il est vrai que notre parti est faible ; mais El Feri de Benastepar est là pour arrêter les progrès des chrétiens, et flétrir les lauriers

qu'ils ont eu tant de peine à cueillir. Alonzo d'Aguilar médite notre ruine ; mais quelque forte que soit sa haine contre nous, elle sera impuissante et ne servira qu'à couvrir son nom de honte et d'ignominie. Oui, il nous reste des ressources auxquelles nos ennemis sont loin de songer ; et dussent nos forces encore diminuer, notre courage suppléerait à nos pertes.

— Tu peux t'abuser sur les moyens dont disposent les Maures ; quant à moi, je n'y compte guère. Les chrétiens nous seront toujours supérieurs ; car nous ne pouvons leur opposer que ce courage furieux, désespéré, qu'inspire la soif de la vengeance.

— Ulamalek ! reprit Canieri, blessé de la liberté et de la hardiesse du renégat, quels que soient les motifs qui te portent à soutenir le parti des Maures, tu ne dois pas oublier ce qu'a de noble pour eux le but de leur entreprise : ils défendent leurs droits comme nation libre et indépendante que l'on veut écraser sous le joug.

— Soit ; mais s'ils parviennent à reconquérir leur ancien pouvoir, ils en tireront honneur et gloire, tandis qu'à moi, il ne restera que la honte et le mépris.

— Le mépris !

— Oui, le mépris. Car vous me méprisez tous, et vous le devez. Le mépris, voilà la seule récompense que méritent tous ceux qui, comme moi, ont été traîtres à leur patrie et à leur Dieu.

L'agitation toujours croissante d'Ulamalek frappa tous les assistants. Jusque là, en effet, ils ne l'avaient pas encore vu en proie à un pareil délire. Tout son corps tremblait; il avait saisi son poignard avec une sorte de contraction nerveuse, et la rage brillait dans ses yeux.

— Mais, dis-moi, mon ami, reprit Canieri, après quelques instants de silence, ce qui a pu causer le trouble dans lequel je te vois aujourd'hui? Serait-ce la présence de ce jeune homme qui vient de sortir d'ici?

— Peut-être, répondit Ulamalek d'une voix sourde, et en lançant un regard qui fit frémir ses compagnons.

— Et quel rapport y a-t-il entre ce jeune homme et toi?

— C'est mon secret.

Ces paroles surprirent le chef maure. Il regarda le renégat en face, comme pour deviner ses pensées, puis il lui dit :

— J'ai peine à comprendre que la vue de cet enfant puisse te troubler à ce point. Ne devrait-elle pas

plutôt te remplir de joie ? Cette prise est d'autant plus précieuse pour les Maures, qu'elle fera plier devant nous ces fiers Espagnols. Le féroce d'Aguilar lui-même sera forcé de reculer quand il saura que nous tenons en ôtage le fils d'un de ses meilleurs amis.

— Pour que notre vengeance soit complète, ajouta un des assistants, il faut que nous forcions ce jeune homme à rompre pour toujours avec ses compatriotes, en abjurant ses croyances.

— Que dis-tu là, misérable ! s'écria Ulamalek avec l'expression d'une fureur concentrée. Ne sais-tu pas que la famille des Monte-Calvo n'a jamais forfait à l'honneur ? Quelque jeune qu'il soit, notre prisonnier ne faillira pas ; il résistera à la séduction comme aux menaces. D'ailleurs, je veillerai sur lui, et tant qu'il restera avec nous, je le jure par ce Dieu qu'adorent les Maures et les chrétiens, je ne permettrai pas qu'on fasse la moindre tentative dans le but infâme de l'attacher à votre culte. Ne vous suffit-il donc pas d'avoir déjà un renégat au milieu de vous !... Écoute, Canieri, je t'ai promis le secours de mon bras, mais ce n'est qu'autant que tu respecteras l'innocence. Du moment où tu oublieras la promesse que tu as faite au jeune Monte-Calvo, de ne lui faire aucun mal, tu ne devras plus compter sur moi.

— Sois sans crainte, Ulamalek, dit Canieri, il suffit que tu prennes intérêt à cet enfant, pour qu'on ait pour lui tous les égards possibles. Je te permets même de le voir, ainsi qu'à ta femme. Je sais que vous n'abuserez pas de cette permission pour le faire évader.

Ayant dit ces mots, il se leva, et, suivi de sa misérable cour, il alla se promener dans les rues de la capitale de ses pauvres états. Ensuite, pour tuer le temps, bien plus que pour chercher à se préparer à la lutte qui allait s'engager entre lui et les chrétiens, il fit rassembler toute la garnison sur la place, et la passa en revue. Elle montait à près de huit cents hommes; mais le mauvais état de leurs armes et de leurs vêtements attestaient l'extrême indigence dans laquelle vivaient ces hommes qui prétendaient pourtant être appelés par le ciel à relever le trône des anciens rois de Grenade.

Canieri, voulant imiter en tout l'exemple des princes dont il se disait issu, harangua aussi ses soldats; il leur rappela l'éclat dont avait brillé le nom maure pendant tant de siècles, et leur annonça que Dieu avait livré entre ses mains un ôtage avec lequel ils pouvaient affronter toute la fureur de leurs ennemis.

Il recommanda encore aux chefs la plus grande

exactitude à l'accomplissement de leurs devoirs ; puis, satisfait du rôle qu'il venait de jouer, il retourna avec la même pompe vers son humble demeure, qui, en l'honneur de son illustre habitant, avait été décorée du titre fastueux de palais.

Rentré chez lui, il s'occupa de sa toilette, et l'on brûla des parfums dans ses appartements. Cependant le repos dont il se flattait de jouir dans son indolence, fut troublé par un envoyé de El Feri de Benastepar, qui lui annonçait l'arrivée prochaine du redoutable don Alonzo d'Aguilar. Il rassembla aussitôt son conseil, mais ses yeux appesantis finirent par se fermer, et la séance fut levée avant qu'aucune décision n'eût été prise.

CHAPITRE IX.

—

Rodrigo en prison. — Ses souffrances morales. — Il reçoit la visite de Marienne, femme du renégat. — Ulamalek sauve un religieux de la fureur des Maures.

La chambre qui devait servir de prison à Rodrigo n'offrait rien de particulier. Petite et sombre, elle ne recevait de lumière que par une fenêtre étroite et garnie d'épais barreaux de fer. Quant à l'ameublement, il se composait d'un lit dont la couverture flétrie et en lambeaux annonçait un long service, ainsi que d'une petite table en bois de cèdre, grossièrement travaillée. Sur les murs on voyait quelques mots en langue espagnole, dont le sens

indiquait que cette chambre avait déjà renfermé des captifs chrétiens.

Une petite porte, située en face de la porte principale, conduisait dans une cour plantée d'arbres rabougris, et entourée d'une haute muraille qui permettait à peine au soleil d'y jeter quelques rayons. On permit à Rodrigo de s'y promener pendant le jour.

En dehors de la prison, avaient été placées deux sentinelles, chargées non-seulement d'empêcher toute tentative d'évasion de la part du prisonnier, mais encore de le défendre contre la fureur des habitants, si, comme il leur arrivait souvent, il leur prenait fantaisie d'exercer sur lui ces odieuses représailles que leur reprochaient même leurs compatriotes plus civilisés de Grenade.

En entrant dans sa prison, Rodrigo s'efforça de faire contre fortune bon cœur ; et après avoir remercié le ciel d'avoir éloigné de lui les dangers qu'il avait craints, il mangea d'assez bon appétit le chétif repas que lui apporta un esclave. Mais lorsque la nuit arriva, lorsqu'il entendit les hurlements des Maures, dans la rue sur laquelle donnait sa fenêtre, son âme commença à être agitée par toutes les terreurs que sa position pouvait inspirer.

Il se coucha et essaya de dormir. Mais malgré les

fatigues de la nuit précédente, il ne put goûter le repos dont il avait besoin. Le sommeil auquel il cédait par intervalles assez rapprochés, était interrompu par les rêves les plus sinistres; et quand il ouvrait les yeux, il s'imaginait voir devant lui mille fantômes prêts à le dévorer.

Souvent aussi il se représentait son père accablé par la douleur et succombant à ses souffrances.

— Ah! se disait-il en lui-même, si l'on apprenait à mon pauvre père que son fils est tombé sur le champ de bataille, à l'exemple de ses frères aînés, il se consolerait par la pensée que j'ai fait mon devoir; mais me savoir ici comme pris dans un piége, sans gloire, sans honneur, sans avoir donné la mort à un seul ennemi, oh! cette idée lui sera insupportable!

Au milieu de ces lugubres réflexions, le jeune homme s'endormait, et aussitôt l'image de son père en pleurs s'offrait à lui : il lui semblait entendre sa voix qui l'appelait; et en voulant courir à lui, il s'éveillait en sursaut, le corps couvert d'une sueur froide.

Toute la nuit s'écoula dans cette lutte pénible, et les premiers rayons du jour, loin de faire diversion aux souffrances de Rodrigo, ajoutèrent encore à son abattement. Il écoutait sans émotion le hennissement

des chevaux et les doux chants des oiseaux, célébrant avec joie le retour du soleil.

Pour se distraire, il passa dans le jardin contigu à la prison. Il vit bien le beau ciel de l'Andalousie au-dessus de sa tête; mais combien il était borné par le mur de clôture! Après l'avoir contemplé quelque temps en soupirant, Rodrigo alla s'asseoir sous un grenadier et au bord d'un faible ruisseau dont le murmure ne pouvait que rendre sa mélancolie plus profonde encore. Il se rappela les beaux jardins de Murcie, où, donnant le bras à son père, il se promenait avec lui à l'ombre des allées de citronniers et d'orangers; et ce souvenir le frappa si vivement, qu'un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, qui jusqu'alors étaient restés secs et arides.

Pendant qu'il s'abandonnait ainsi à sa douleur, il entendit derrière lui le bruit des pas d'une personne qui s'approchait lentement. Pensant que c'était l'esclave chargé de lui apporter sa nourriture, il ne tourna pas la tête, et, la figure cachée dans ses mains, il continua de pleurer silencieusement.

Quelques instants après il leva les yeux, et fut tout surpris de voir devant lui une femme maure d'une cinquantaine d'années, dont les regards exprimaient la compassion et l'intérêt.

— Vous pleurez? lui dit cette femme d'une voix

pleine de douceur ; vous pensez sans doute à votre famille, à vos amis ?

Rodrigo ne put répondre, tant il était surpris de cette apparition soudaine, de ces paroles inattendues.

— Ne craignez rien, seigneur Rodrigo, poursuivit la femme; je ne suis point venue ici pour insulter à votre douleur et me réjouir à la vue de vos larmes.

— Qui êtes-vous donc! demanda enfin le prisonnier, touché de ce témoignage d'intérêt de la part d'une personne qui lui était inconnue.

— Je suis Marienne, votre humble servante, l'épouse de votre protecteur.

— Mon protecteur! où est-il ?... Ne suis-je point entre les mains des ennemis du nom chrétien? Cette maison qui me sert de prison, n'appartient-elle pas à Canieri, l'un des principaux chefs des Maures rebelles ?

— Oui ; mais parmi ces rebelles, il en est un qui n'a pas perdu le souvenir de la famille des Monte-Calvo, et qui a juré de vous protéger contre la fureur de ces barbares Musulmans.

— Expliquez-vous, je vous prie.

— Vous croyez sans doute voir devant vous une femme née et élevée dans les absurdes croyances des sectateurs de Mahomet? Hélas! je ne suis qu'une

malheureuse renégate. Il n'y a pas encore bien des années que je comptais au nombre des enfants de Dieu ; et aujourd'hui...

Elle n'eut pas la force d'achever ; des sanglots étouffèrent sa voix, et Rodrigo vit des larmes sillonner ses joues pâles et maigres.

Après une pause de quelques instants, Marienne tira de son sein un petit crucifix en argent, et le montrant au jeune homme :

— Vous voyez, lui dit-elle, que, quoique suivant les pratiques extérieures de l'Islamisme, je n'ai pas cessé au fond de l'âme d'être chrétienne. Je sais que je suis coupable ; car un chrétien doit savoir braver la mort, plutôt que de faire seulement semblant de renier sa foi ; mais Dieu m'est témoin que je n'ai pas laissé passer un jour sans lui demander pardon de mon crime. En abjurant sa croyance, mon mari n'a pu sauver sa fortune qu'en s'obligeant par les plus horribles serments à embrasser en tout et pour toujours la cause des Maures. Aujourd'hui il s'appelle Ulamalek ; autrefois il s'appelait... Mais il m'a défendu de prononcer désormais ce nom, que connait aussi votre père.

— Mon père ?

— Oui. Mais, de grâce, ne cherchez point à en savoir davantage ; il me serait difficile de ne pas sa-

tisfaire votre curiosité et je désobéirais à mon mari. Ulamalek jouit d'un grand crédit auprès des Maures, et il a juré à Canieri qu'il vous défendrait envers et contre tous.

Ces nouvelles causèrent à Rodrigo la plus vive émotion : il n'était donc pas entièrement abandonné, et parmi ses ennemis se trouvait au moins un ami. Cependant il ne pouvait s'empêcher de craindre ; car lorsque l'on passe subitement de l'état du désespoir à celui de la sécurité, il arrive presque toujours que l'on doute de la réalité des assurances que l'on a reçues.

Voulant éprouver la sincérité des dispositions de Marienne à son égard, il lui demanda si elle consentirait à lui prêter son assistance dans le cas où il songerait à s'échapper de sa prison. Elle lui répondit qu'elle le ferait avec plaisir, si la chose était en son pouvoir.

— Quant à mon mari, ajouta-t-elle, il pense que ce serait vous exposer à une mort certaine, tous les passages de ces montagnes étant occupés par les Maures. Il vous engage donc à attendre avec patience, jusqu'à ce qu'une occasion favorable lui permette de vous rendre à votre respectable père et à vos amis.

— Ulamalek viendra-t-il me voir ?

— Non ; mais il m'a recommandé de vous rendre visite tous les jours. La vue d'un chrétien réveille ses remords et son inquiétude.

Marienne se tut et baissa la tête. Un instant après, elle la releva, et regardant le ciel, elle s'écria avec l'accent de la plus vive douleur :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! *vous êtes juste et vos jugements sont équitables.* En vous reniant, nous espérions trouver le bonheur, et nous n'avons rencontré que l'infamie, la misère et le désespoir.

Et la pauvre femme recommença à pleurer et à sangloter. Rodrigo s'efforça de la consoler, et ses paroles douces et persuasives ramenèrent le calme et l'espérance dans l'âme de la renégate.

— Dieu ne vous abandonnera pas, dit-il en terminant ; il se laissera toucher par votre repentir, et peut-être le jour n'est pas éloigné où, abjurant votre erreur, vous serez de nouveau reçue dans le sein de l'Église.

Ainsi consolée, Marienne quitta Rodrigo.

— Je reviendrai vous voir demain et les jours suivants, dit-elle. Nous unirons nos prières pour que Dieu nous rende, à vous la liberté, et à moi le bonheur de me revoir bientôt au pied de ses saints autels.

Le lendemain, à la même heure, Marienne, fidèle

à sa promesse, retourna auprès du prisonnier ; elle le trouva moins affligé, et elle-même se sentait animée d'un espoir qu'elle n'avait pas encore ressenti.

La fenêtre qui éclairait la prison de Rodrigo donnait sur la rue principale d'Alhacen. Pendant que le prisonnier, causant avec Marienne des choses qui les intéressaient, regardait avec distraction les passants, il vit tout-à-coup une foule de femmes et d'enfants qui couraient tous dans la même direction, en vociférant comme des sauvages. Marienne s'approcha alors de la fenêtre.

— C'est sans doute encore un chrétien qu'on amène, dit-elle. Plaise au ciel de détourner de sa tête le sort qui attend dans cette ville tous les chrétiens qui ont le malheur de tomber au pouvoir des habitants.

Marienne avait deviné juste. En effet, quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que Rodrigo vit arriver un religieux franciscain conduit par des soldats, et suivi d'une populace furieuse qui le chargeait d'imprécations et le couvrait de boue.

Rodrigo allait témoigner par un cri l'indignation dont son âme était remplie à la vue de cet odieux spectacle, quand Marienne le prévint en lui mettant la main sur la bouche.

— Vous ne gagnerez rien, seigneur Rodrigo, à vous adresser à ces forcenés. Si Canieri n'intervient point, loin de les apaiser, vous ne ferez que les irriter davantage, et alors je n'oserais plus répondre de votre propre vie. Prions, c'est le seul moyen qui nous reste de sauver ce saint vieillard de la mort dont il est menacé.

Cependant la foule s'était arrêtée devant la demeure de Canieri, et Rodrigo put contempler les traits vénérables du franciscain, qui n'avait encore rien perdu de son calme au milieu des hurlements qui retentissaient à ses oreilles. On voyait la plus sublime résignation peinte dans son regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt fixé, avec une indicible expression de charité, sur les misérables qui l'entouraient.

Canieri parut. Il considéra quelque temps le religieux avec un sourire moqueur, puis il lui demanda qui il était et d'où il venait.

— Je parcourais ces montagnes, dit le moine sans se laisser intimider, pour exhorter les Maures rebelles à accepter le pardon que leur offre si généreusement la reine d'Espagne, lorsque je fus pris par ces hommes et amené devant toi.

— Je remercie la reine de ses pieuses intentions, reprit Canieri en s'inclinant d'un air railleur; et comme mes sujets sont animés d'une reconnaissance



égale à la mienne, je leur laisse le soin de l'exprimer comme ils l'entendront à l'envoyé de sa majesté catholique.

En disant ces mots, il fit un signe qui fut aussitôt compris de la multitude. Les soldats se retirèrent, et l'on vit les femmes et les enfants se ruer sur le religieux avec la rage des démons. Les uns lui arrachaient la barbe, d'autres lui crachaient à la figure, d'autres encore déchiraient sa robe et frappaient sa tête chauve avec des bâtons noueux.

Tiraillé ainsi dans tous les sens, le pauvre vieillard chancela et tomba la face contre terre. C'en était fait de lui ; car déjà plusieurs femmes ramassaient des pierres pour le tuer, quand tout-à-coup un cri menaçant se fit entendre. C'était Ulamalek qui accourait les yeux pleins de courroux.

— Arrêtez, misérables ! s'écria-t-il, arrêtez ! ou je vous briserai tous dans ma main. Où est Canieri ? Qu'on le cherche.

Canieri ouvrit la jalousie derrière laquelle il s'était caché pour jouir de la vue des tortures qu'on infligeait au prêtre chrétien.

— Tu as oublié nos conventions, lui dit le renégat avec fermeté. Si tu veux te servir de mon bras et de mes conseils, ordonne que ce vieillard soit aussitôt mis en liberté.

Canieri ne put dissimuler son embarras ; il balbutia quelques paroles d'excuse et donna les ordres que réclamait le renégat. Celui-ci alla lui-même relever le religieux, tandis que les Maures se retiraient avec crainte et en silence; puis il l'emmena sans que personne osât le suivre

— Est-ce là votre mari? demanda Rodrigo à Marienne quand la foule se fut écoulée.

— Oui. Et ce n'est pas le premier religieux qu'il arrache à une mort certaine. Autant il est terrible dans les combats avec les troupes espagnoles, autant il est empressé à prendre le parti de ceux qui ne peuvent se défendre ni ne veulent attaquer.

— Que ces paroles sont consolantes pour moi ! Non, l'erreur ne saurait être l'éternel partage d'un cœur aussi magnanime. Dieu ne peut laisser sans récompense le bien qu'il fait à ses serviteurs : espérons que la lumière de la foi viendra de nouveau éclairer cette âme, dans laquelle elle n'est certes pas encore entièrement éteinte.

CHAPITRE X.

—

El Feri se réfugie à Alhacen. — Il demande qu'on rende la liberté à Rodrigo, lorsque les Maures sont attaqués par les chrétiens. — Ceux-ci pénètrent dans la ville et y mettent le feu.

Pendant que Rodrigo souffrait toutes les rigueurs d'une dure captivité, les Maures luttaient en vain contre les forces supérieures que leur opposaient les chrétiens.

La forteresse d'Andarax, Guegar et plusieurs autres villes étaient tombées au pouvoir de l'armée royale.

El Negro, l'un des chefs rebelles, désespéré de la capitulation de Lanjaron, s'était donné la mort en

présence des assiégeants. Canieri avait appris toutes ces désastreuses nouvelles, cependant il se flattait encore des plus belles espérances. Il s'était imaginé que le courage des chrétiens ne tiendrait pas longtemps contre l'opiniâtreté des Maures, et que le gouvernement espagnol serait forcé de reconnaître l'indépendance des Alpuxarras.

Dans cette illusion, il n'aspirait à rien moins qu'à la couronne; il vivait avec tout le luxe que lui permettait l'indigence. Il aimait à s'entourer de ce qu'il appelait fastueusement sa cour, et donnait quelquefois des repas avec tout le cérémonial en usage à la table des rois; mais ces repas, où ne régnait qu'une frugalité forcée, rappelaient aussi peu les splendides festins des anciens califes de Cordoue, que les figures maigres et hideuses des convives rappelaient les brillants chevaliers qui se pressaient autrefois autour des Abdérame.

Un jour que Canieri se livrait aux plaisirs de la table, un grand bruit se fit entendre dans la pièce voisine. La porte s'ouvrit, et une figure mystérieuse, enveloppée d'un large manteau espagnol, entra dans la salle et s'arrêta immobile d'étonnement. Tous les convives, à l'exception toutefois d'Ulamalek, poussèrent un cri de terreur et se levèrent en tremblant.

— Quelle est cette trahison ? demanda Canieri quand il fut remis de sa frayeur. Un chrétien dans mon palais !

— Je ne suis pas un chrétien, répondit l'étranger ; je suis un Maure qui rougis d'avoir Canieri pour confrère.

— Parle donc, répliqua Canieri, et explique-toi.

— Me reconnais-tu maintenant ? Et en disant ces mots l'étrange visiteur laissa tomber son manteau.

C'était un homme d'une taille extraordinaire et de formes athlétiques. Son front ridé et bruni par le soleil exprimait une grande force de caractère ; et si sa physionomie froide et réservée était dépourvue de sensibilité, en récompense elle respirait la noblesse et une rare élévation de sentiment. Vêtu d'une modeste tunique maure, il ne se distinguait de ses compatriotes que par l'écharpe qui ceignait ses reins, et dont la couleur verte, couleur sacrée chez les Orientaux, annonçait sa haute position.

— El Feri ! s'écria Canieri au comble de l'étonnement.

— Oui, répondit El Feri, c'est moi qui viens voir de quelle manière honorable s'occupe mon frère d'armes, tandis que les Maures gisent sans sé-

pulture sur le champ de bataille ; tandis qu'un fier Espagnol, semblable à un tigre affamé, nous poursuit sans relâche ; tandis que nos soldats sont massacrés ou dispersés, et qu'El Feri lui-même est obligé de se déguiser pour échapper au carnage.

— Le danger est-il donc si grand? demanda Canieri en s'efforçant de cacher la confusion dont l'avait rempli le reproche qui venait de lui être adressé.

— Aujourd'hui peut-être, reprit tristement El Feri, notre sort sera décidé ! Les Espagnols s'avancent contre nous à marches forcées. Nous avons été complètement battus à Gergal, où j'avais espéré pouvoir me retrancher, et si tous mes compagnons n'ont pas été massacrés, ils ne doivent leur salut qu'à la connaissance des défilés de ces montagnes. Nous n'avons pas un instant à perdre : les chrétiens sont sur mes pas, guidés par un Maure qui m'a trahi.

Canieri parla alors de l'ôtage qu'il avait entre les mains.

— Cet ôtage, dit El Feri, pourra servir à te sauver la vie ; mais il ne détournera pas la ruine qui menace les Maures. Quel usage en veux-tu faire ?

— Les chrétiens ignorent encore que le fils de

l'orgueilleux comte de Monte-Calvo est prisonnier dans mon palais. Mais qu'ils osent m'attaquer, et Rodrigo sera le premier exposé à leurs coups. Je le ferai marcher devant nous, et si sa vue n'est pas capable d'arrêter le féroce Alonzo, je l'égorgerai de ma main...

— Misérable! interrompit El Feri avec un regard foudroyant, je croyais avoir affaire à un noble descendant de nos anciens rois; mais, je le vois bien, je me suis adressé à un vil et cruel assassin.

Ces paroles troublèrent d'abord Canieri; mais il reprit bientôt ce calme et cette présence d'esprit qui, chez lui, suppléaient au véritable courage, et d'un air hypocrite il demanda ce qu'il devait faire de Rodrigo.

— Il faut le renvoyer sur-le-champ à Grenade. Nous ne faisons pas la guerre aux enfants, mais aux hommes.

Canieri allait répliquer, quand un bruit confus de voix venant du dehors l'en empêcha. Ulamalek, qui était sorti un instant auparavant, se précipita alors dans l'appartement et annonça à son chef qu'on venait d'apercevoir les chrétiens du haut de la grande tour.

Et le cri : — Les chrétiens! les chrétiens! reten-

tit avec force devant la porte du palais, où le peuple s'était rassemblé.

L'arrivée des Espagnols fut si subite, qu'elle jeta les Maures dans le plus grand désordre, et il ne fallut rien moins que la présence d'El Feri pour les rappeler au sentiment du devoir. En quelques instants, tous ceux qui étaient en état de porter les armes furent sur la place, prêts à se défendre, tandis que les vieillards, les femmes et les enfants s'empressaient de réunir leurs effets et d'en charger des mules; car ils prévoyaient déjà qu'ils seraient obligés de fuir. Cependant leurs figures n'exprimaient aucun regret, aucun chagrin de s'arracher à leurs habitations. Accoutumés à une vie nomade et vagabonde, ils voyaient sans trop de surprise l'approche d'un événement que leurs idées sur la fatalité leur avaient appris à regarder avec indifférence.

El Feri choisit parmi les habitants ceux qui lui paraissaient les plus braves, et s'étant mis à leur tête, il sortit de la ville pour aller à la rencontre des chrétiens. Il espérait que par un effort de courage il parviendrait à arrêter leur marche, et donnerait ainsi à Canieri le temps nécessaire pour organiser tous ses moyens de défense.

Les chrétiens, qu'animait le souvenir de leur dernière victoire, s'avancèrent bravement à l'attaque

avec leur cri de guerre : *San Iago y cierra Espana ;* et les Maures leur répondirent par celui de : *Allah ! Allah ! Allah !*

Deux fois l'armée d'Alonzo chargea avec son impétuosité ordinaire, et deux fois elle fut repoussée avec une égale vigueur. Enfin elle revint une troisième fois à la charge, et les Maures commencèrent à fléchir.

Alonzo se distinguait entre tous ses compagnons par son audace et le sang-froid avec lequel il dirigeait les mouvements de ses soldats. Sa lourde épée, fumante du sang des victimes qui tombaient sous ses coups redoublés, brillait comme un sinistre météore; et à mesure qu'il avançait, la terre se couvrait de cadavres.

La supériorité du nombre, jointe à l'excellente discipline qui régnait chez les Espagnols, finit par l'emporter sur la rage aveugle qui animait leurs ennemis, et bientôt l'effroi se répandit dans les rangs maures. En dépit des efforts d'El Feri pour rallier ses soldats et rappeler le courage dans leurs cœurs, les Maures ne purent résister au torrent qui les entraînait. Sourds à la voix de leur chef, qui ne cessait de les exciter, ils prirent la fuite, et El Feri lui-même fut forcé de rentrer précipitamment dans la ville.

Alonzo fit alors arrêter ses soldats, pour leur donner le temps de reprendre haleine : il sentait qu'il allait attaquer le lion dans sa retraite même et qu'il ne fallait pas agir trop précipitamment.

De son côté, El Feri profita de ce repos pour rallier ses troupes dispersées ; et il les joignit à celles que commandait Canieri, ayant soin de placer les plus exercés de ses soldats dans des lieux cachés, d'où ils pouvaient faire beaucoup de mal aux chrétiens. En effet, lorsque d'Aguilar reprit sa marche vers la ville, il eut la douleur de voir plus d'un brave tomber à côté de lui, victime des coups que portaient des mains invisibles, cachées derrière des arbres et des rochers.

Bientôt don Antonio de Leyva pénétra dans Alhacen, avec cette fougue et ce mépris de la mort qui appartiennent particulièrement à l'âge où l'on ne connaît pas encore la vie ; mais il ne put avancer qu'avec peine, arrêté à chaque pas par El Feri, qui lui disputait le terrain pied à pied, tandis que dans un autre quartier l'lamalek se battait comme un tigre contre ses anciens compatriotes.

La ville d'Alhacen était devenue le théâtre du plus affreux massacre : de tous côtés la mort exerçait ses ravages ; chrétiens et infidèles tombaient pêle-mêle, et leurs places étaient aussitôt prises par d'autres

combattants qu'enflammait le même désir de la gloire, ou la même soif de la vengeance. Tous redoublaient d'efforts malgré leurs pertes et l'approche de la nuit.

Les Espagnols, attaqués de tous côtés par leurs adversaires, qui avaient converti chaque maison en forteresse, s'étaient vus forcés malgré eux de ralentir leur marche, lorsque, voulant mettre un terme à cette résistance opiniâtre, ils songèrent à employer un moyen aussi terrible que prompt dans ses résultats. Ils mirent le feu à plusieurs maisons, et un vent assez fort favorisant les progrès de l'incendie, la ville ne fut bientôt plus qu'un immense foyer.

Des colonnes de flammes rougeâtres perçaient le nuage épais de fumée qui s'élevait au-dessus des édifices; partout l'on entendait les cris des femmes qui couraient çà et là comme des êtres privés de raison; les gémissements des blessés qu'on n'avait pas eu le temps de sauver; les sifflements du feu et le craquement des bâtiments qui s'écroulaient l'un après l'autre.

Les rues, les places étaient couvertes de malheureux qui cherchaient à échapper au fléau dévastateur, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus

précieux, et se dirigeant vers la porte de la ville opposée à celle par laquelle étaient entrés les chrétiens.

CHAPITRE XI.

—

El Feri est blessé par don Alonzo qui refuse de l'achever. — La victoire des chrétiens est complète. — Alonzo découvre Rodrigo que Marienne avait fait évader de sa prison.

Cependant le courage de ceux des Maures que le devoir retenait sur le champ de bataille, loin de diminuer, ne faisait qu'augmenter à la vue des flammes dévorantes qui les enveloppaient. Ils continuaient à lutter avec fureur; leurs visages sinistres étaient rendus encore plus affreux par la clarté de l'incendie, et leurs larges cimeterres semblaient jeter des éclairs au milieu des tourbillons de fumée que le vent chassait dans toutes les directions.

Mais c'était la rue principale d'Alhacen qui offrait l'aspect le plus effrayant ; car les deux partis y avaient concentré presque toutes leurs forces. Là se trouvaient don Alonzo et El Feri, animant chacun leurs soldats, bien moins par la parole que par l'exemple. Les deux chefs se reconnurent, et ils se précipitèrent l'un sur l'autre.

El Feri frappa le premier coup, et ce coup fut porté avec tant de force, que le bouclier de son adversaire en fut presque fendu en deux. Alors commença entre ces deux guerriers une lutte terrible, que la fumée empêchait parfois d'apercevoir, mais que l'on entendait distinctement au milieu de la confusion et du tumulte du combat.

Tout-à-coup éclata une clameur perçante, qui, retentissant au fond du cœur de chaque Maure, anéantit toutes leurs espérances : El Feri venait de tomber, atteint par la redoutable épée d'Alonzo.

Le désespoir était empreint sur la figure du chef maure ; ses yeux affaiblis se fixaient encore avec une rage concentrée sur son ennemi, et sa main continuait à serrer avec force l'arme qu'elle ne pouvait plus lever ; tout son corps était agité par les efforts qu'il faisait pour surmonter sa faiblesse. Mais quoique terrassé, quoique blessé grièvement, il inspirait encore le respect et l'effroi.

Don Alonzo contemplait avec étonnement sa victime étendue à ses pieds. Encore un coup, et son épée délivrait à jamais les Espagnols de leur plus redoutable ennemi. Mais le chevalier chrétien avait trop de générosité pour achever un homme impuissant à se défendre : il s'éloigna pour chercher des adversaires plus dignes de son courage.

Pendant ce temps Canieri, chassé de la ville par don Antonio de Leyva, fuyait en toute hâte avec ses amis. Bientôt, à la sombre clarté que projetait l'incendie, on aperçut les malheureux habitants d'Alhacen se porter en masse vers la partie la plus sauvage des montagnes, où ils disparaissaient successivement dans les ravins et derrière les rochers. On les voyait de temps en temps s'arrêter pour jeter encore un regard sur le théâtre de l'incendie. Ils ne regrettaient pourtant pas l'asile qu'ils perdaient : ceux qui ont adopté le désert pour patrie, s'inquiètent peu du lieu où le lendemain ils reposeront leur tête; mais ils laissaient derrière eux des parents qu'ils ne devaient plus revoir, un père ou un époux dont les cendres allaient se mêler avec celles de leurs habitations ; et leurs lamentations arrivaient d'écho en écho jusqu'aux oreilles de leurs vainqueurs.

D'Aguilar eut bientôt défait le petit nombre de Maures qu'une rage aveugle livrait encore à ses

coups ; et il se trouva maître de la ville. En parcourant les rues à la lueur de l'incendie , qui continuait de dévorer tout ce qui se rencontrait sur son passage , il put juger de l'étendue du carnage qui venait d'ensanglanter le sol. A chaque pas il rencontrait des armures brisées, des épées rompues , des boucliers mis en pièces , ou bien , spectacle mille fois plus déchirant ! des corps mutilés et dégouttants de sang ; souvent même son pied heurtait un mourant , qui, encore sensible à cette dernière souffrance , poussait un faible gémissement. Là il voyait un Maure dans les dernières convulsions de l'agonie, et dont les traits respiraient encore la vengeance ; plus loin il reconnaissait un de ses braves compagnons , que le cimeterre avait étendu sans vie au milieu des débris fumants des maisons. La mort avait confondu dans un affreux pêle-mêle ceux que des haines implacables avaient divisés pendant leur vie.

Quelques-uns des malheureux blessés suppliaient leurs camarades de les emporter ; d'autres , déjà privés de la parole , imploraient leur pitié par un douloureux regard. Le cœur d'Alonzo était profondément ému par le spectacle de tant de souffrances, qu'il ne pouvait soulager ; et il traversait rapidement les ruines de la ville incendiée , pour organiser les secours nécessaires aux victimes que la mort

n'avait pas encore frappées, lorsqu'il fut tout-à-coup arrêté par des cris qui semblaient partir de dessous terre.

Ulamalek, après avoir annoncé à Canieri l'approche des Espagnols, s'était rendu immédiatement à la prison de Rodrigo.

— Seigneur, lui avait-il dit, vous allez peut-être voir arriver vos libérateurs. Les Espagnols s'approchent d'Alhacen, et je doute que les Maures soient capables de les repousser. Si je n'étais pas lié par un serment terrible à la cause que je défends, je serais le premier à vous tirer d'ici et à vous rendre à vos amis. Mais ce que je ne puis faire, ma femme le fera. Je vais lui donner mes instructions, et vous vous y conformerez en tous points.

— Et Canieri? demanda Rodrigo d'une voix tremblante de surprise et de terreur.

— Il ne songe plus à vous. Ainsi vous pouvez espérer; mais avant tout il faut obéir.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que Rodrigo vit entrer Marienne, portant un paquet de hardes sous le bras.

— Qu'avez-vous là? demanda le prisonnier.

— C'est un déguisement, répondit Marienne en faisant signe au jeune homme de parler plus bas; mais le moment n'est pas encore arrivé de vous en servir.

Le combat entre les Maures et les chrétiens s'est engagé hors de la ville, et tant que la victoire ne se rangera pas du côté de vos compatriotes, vous resterez ici avec moi. Quoique votre geôlier ait multiplié les gardes autour de son palais, la crainte des dangers qui le menacent ne lui permet pas de songer à vous. Vous ne pouvez pourtant sortir sans être reconnu, et toute la puissance d'Ulamalek ne suffirait plus pour détourner de vous la mort avec toutes ses horreurs. Si, au contraire, ce qui est plus que probable, les chrétiens pénètrent dans la ville, vous pourrez sans aucun risque échapper, à la faveur du tumulte et de l'obscurité de la nuit.

Rodrigo remercia Marienne, et s'étant retiré dans un coin de sa chambre, il se mit à prier avec ferveur, moins pour sa propre délivrance, que pour l'heureuse issue de la lutte qui allait coûter la vie à tant de braves Espagnols. Pendant qu'il était ainsi occupé, Marienne, assise en face de la fenêtre, prêtait l'oreille à tous les bruits qui venaient du dehors. Tout-à-coup elle se mit à pleurer. Rodrigo lui demanda la cause de son chagrin.

— Hélas ! dit-elle, je viens de reconnaître la voix d'Ulamalek qui appelle ses soldats ; s'il allait lui arriver quelque malheur ! s'il allait mourir dans la disgrâce de son Dieu !

— Il ne faut pas désespérer, ma bonne Marienne, reprit Rodrigo, en se rapprochant de la renégate et lui prenant affectueusement les mains ; le ciel qui a si longtemps protégé la vie de votre époux, la protégera encore aujourd'hui. Un pressentiment secret me dit qu'Ulamalek ne mourra pas avant de s'être réconcilié avec notre Dieu.

— Puisse le Seigneur exaucer vos vœux! Les tourments que je souffre depuis ce jour fatal où j'ai abjuré ma foi, sont au delà de toute expression. Mais, écoutez : voilà les chrétiens.

En effet, un bruit confus de voix et le cliquetis des armes qu'on entendait de plus en plus, annonçaient l'approche de l'armée espagnole.

— Les Maures, dit Marienne après un moment de silence, ont commencé à lâcher prise. C'en est fait d'eux : ils ne résisteront pas longtemps... Je vois les gardes qui quittent leurs postes pour accompagner Canieri ; il est temps, seigneur Rodrigo, que nous songions à la fuite.

Après avoir défait le paquet qu'elle avait apporté avec elle, Marienne en tira une tunique et un turban. Rodrigo s'en revêtit à la hâte ; et avec tous les signes d'une anxiété facile à concevoir, il attendit qu'on lui permît de sortir.

— Partons, dit enfin Marienne, mais ne regardez

ni à droite ni à gauche, quoi que vous puissiez voir ou entendre, et ne prononcez pas le moindre mot.

Rodrigo suivit sa libératrice. La sentinelle qui veillait à la porte de la prison n'y était plus; le palais paraissait entièrement désert. Marienne, qui connaissait toutes les issues de la maison, en choisit une qui donnait sur une rue écartée, et marchant droit devant elle, elle traversa la foule qui s'agitait sur son passage, sans être pour ainsi dire remarquée. Rodrigo la suivait de près, le cœur palpitant de crainte et d'espérance, et ils arrivèrent ensemble à une maison éloignée où ils s'arrêtèrent.

— Entrons, dit Marienne; personne ne viendra nous troubler ici.

Et après avoir franchi le seuil avec Rodrigo, elle ferma la porte derrière elle, et fit descendre son jeune compagnon dans une espèce de souterrain creusé dans le roc. Pendant le jour ce lieu était éclairé par un soupirail placé au niveau de la rue; mais alors il était plongé dans une profonde obscurité, et la prudence défendait aux deux fugitifs de se servir d'aucune espèce de lumière.

Rodrigo frissonna involontairement quand il entra sous cette voûte froide et humide. Il tenait la main de sa conductrice, et la sentit trembler dans la sienne.

Le bruit du combat s'était rapproché, toute la rue retentissait de cris de rage et de douloureux gémissements. Bientôt une lueur sinistre pénétra dans l'intérieur du souterrain.

— Les chrétiens ont mis le feu à la ville, dit Marienne, mais nous n'avons rien à craindre sous la voûte qui nous couvre.

Elle fut interrompue par une voix bien connue. C'était celle d'Ulamalek.

— Je me retire, dit le renégat, en se penchant vers le soupirail. Marienne, tu nous suivras dans les montagnes. Adieu, seigneur Rodrigo.

Et sans attendre de réponse, Ulamalek s'éloigna.

Après un quart-d'heure de silence, Marienne prit de nouveau Rodrigo par la main et lui dit.

— Le combat a cessé; les chrétiens sont maîtres d'Alhacen : nous pouvons nous montrer.

Ils s'avancèrent tous deux vers l'entrée du souterrain; mais au moment où ils s'approchaient de la trappe pour la soulever, ils s'aperçurent que la maison venait d'être envahie par le feu, et qu'il fallait renoncer à sortir.

Ils retournèrent donc auprès du soupirail, et Rodrigo ayant obtenu de sa compagne l'assurance qu'il n'avait plus rien à craindre des Maures, se mit à appeler à haute voix le secours des soldats

espagnols, que l'on entendait alors très distinctement parler dans la rue.

Sa voix arriva jusqu'à Alonzo qui passait au même instant. Le vieux chevalier s'arrêta, tout étonné; puis s'approchant de la maison d'où était parti le cri, il demanda qui était là.

— C'est moi, répondit Rodrigo, le fils de votre ami, le comte de Monte-Calvo.

— Ciel! s'écria Alonzo au comble de la surprise. Sortez! sortez! vous êtes libre.

Arrachant de la pierre où ils étaient scellés les barreaux du soupirail, il tendit la main à Rodrigo, et le tira à lui. Rodrigo rendit le même service à Marienne, après quoi il se jeta dans les bras d'Alonzo qui le pressa contre son cœur, en versant des larmes de joie.

Mais quand le jeune homme se retourna pour présenter à son ami celle à qui il devait son salut, il ne la trouva plus. Marienne était déjà sortie de la ville, pour rejoindre son mari dans les montagnes.

— —

CHAPITRE XII.

—

Rodrigo retourne à Grenade. — Il se rend chez son cousin. — Un Maure apporte une lettre à Luis qui la reçoit avec la plus grande agitation et y répond de même.

Les victoires que les Espagnols venaient de remporter sur les Maures, apportèrent la joie la plus vive à la population chrétienne de Grenade.

Ce fut au milieu des transports d'allégresse qui éclataient de tous côtés, que Rodrigo, qui était parti d'Alhacen avec une nombreuse escorte, entra dans Grenade. Ces scènes bruyantes le tirèrent un peu des sombres pensées, qu'avait fait naître en lui le spectacle hideux de carnage et de désolation, dont il venait d'être témoin. Il traversa les principales

rues de cette ville, si belle et si renommée, avec une curiosité et une émotion toujours croissante : car c'était la première fois qu'il la parcourait, et à chaque pas ses yeux rencontraient des vestiges de l'ancienne grandeur des Maures, et du pouvoir déchu des fiers conquérants de l'Espagne.

Une grande partie de la population était déjà Espagnole; mais il y avait encore beaucoup de Maures; et tous conservaient religieusement leur costume oriental, qui pour sa grâce et ses brillantes couleurs, formait un contraste frappant avec l'habillement plus mâle et plus sévère des chrétiens. Mais ces deux peuples, si différents entre eux et en réalité, toujours ennemis implacables, occupaient les mêmes maisons, se rassemblaient dans les mêmes lieux et semblaient unis par la plus sincère amitié.

Sur les tourelles de chaque palais, on voyait flotter d'élégantes bannières; les balcons étaient ornés de somptueuses draperies, et aux fenêtres se montraient de nobles dames, s'amusant de la danse des enfants et de la joie naïve du peuple. Au milieu de la foule qui remplissait les rues de Grenade, on distinguait le manteau brodé du Grand d'Espagne, et la modeste souquenille du paysan, le vêtement de soie du dignitaire ecclésiastique et la robe de bure du moine.

Mais dans ce mélange de toutes les classes de la société, Rodrigo aperçut bien des physionomies dont le regard triste et sombre, accusait la honte et le dépit. C'étaient les Maures, qu'affligeait l'allégresse causée par la défaite de leurs amis, de leurs frères. Ils sentaient avec douleur que, bien que traités en compatriotes par les Espagnols, ils ne pouvaient espérer de gagner jamais l'estime et l'amitié de ceux dont ils avaient subi le joug. D'ailleurs cette haine héréditaire, qui depuis tant de siècles, avait divisé les chrétiens et les Mahométans, était un obstacle insurmontable pour toute relation amicale entre ces deux peuples. Ainsi, tandis que les Espagnols étaient ivres de joie, les Maures étaient en proie aux plus tristes réflexions, à la douleur la plus amère.

En arrivant au palais de don Alonzo d'Aguilar, qui n'était pas encore de retour de son expédition, Rodrigo trouva les plus grandes difficultés pour y entrer. Toutes les avenues étaient obstruées par une foule nombreuse et empressée, qui venait féliciter l'épouse du vainqueur. Celle-ci parut un instant sur le balcon entourée de pages et de chevaliers, et salua de sa main en signe de reconnaissance pour ces témoignages du respect public.

Après avoir adressé ses congratulations à la noble

dame, Rodrigo se dirigea vers l'hôtel de Luis. La première personne qu'il rencontra fut Pedro.

Frappé de surprise, le valet s'arrêta subitement, poussa un cri et fit trois fois le signe de la croix. Puis, la bouche béante, il regarda Rodrigo, comme s'il croyait voir un esprit.

— Mais qu'as-tu donc Pedro ? demanda le jeune homme ; pourquoi trembles-tu ainsi.

— Je vous croyais mort, seigneur Rodrigo.

— Parce que j'avais été enlevé par les Maures ? Tu étais donc là, lorsqu'ils me trouvèrent endormi ?

— Hélas ! oui. J'avoue que j'ai manqué de courage dans ce terrible moment. Mais aussi que pouvais-je faire contre une centaine de Maures.

— Ils n'étaient que deux.

— C'est possible ; mais j'avais l'esprit tellement troublé, que je me figurais avoir toute une armée sur le dos.

— Allons, je ne t'en veux pas pour cela. Conduis-moi vers ton maître.

Pedro obéit et introduisit le jeune homme dans le salon de Luis.

Un cri de surprise échappa au chevalier, quand il aperçut son cousin ; il pâlit et chancela. Puis, maîtrisant ce premier mouvement, que Rodrigo ne savait comment interpréter, car il trahissait plutôt

la frayeur que le plaisir, il courut à son cousin et le serrant entre ses bras :

— Que Dieu soit loué ! s'écria-t-il, je te reçois sain et sauf, moi qui n'osais plus espérer de te retrouver. Oh ! si tu savais, Rodrigo, combien ont été amers les reproches que je me suis faits de t'avoir laissé seul avec cet imbécile de Pedro ; mais j'avais un vœu sacré à remplir à quelque distance du lieu où nous nous étions arrêtés, et tu dormais si profondément, que je n'osai t'éveiller pour te prendre avec moi. Mais dis-moi : d'où viens-tu ? Que t'est-il arrivé ?

Rodrigo s'empressa de satisfaire la curiosité de son cousin.

— Et Canieri n'est pas mort? demanda le chevalier d'un air inquiet et d'une voix tremblante.

— Du moins on ne l'a point trouvé parmi les morts. On dit qu'il est parvenu à s'échapper.

Luis se frappa le front de la main, et demeura quelque temps plongé dans une espèce de stupeur.

— Qu'avez-vous donc, mon cousin? demanda Rodrigo que l'état du chevalier commençait à inquiéter vivement.

— Rien, mon petit ami.

Et Luis se mit à se promener d'un bout du salon

à l'autre, la tête baissée et les yeux fixés vers la terre.

Pendant ce temps, Rodrigo qui n'avait pas encore vu les somptueux appartements de son cousin, regardait les magnifiques tableaux qui, suspendus tout autour de la salle, formaient comme une galerie. La plupart de ces tableaux avaient été faits par des peintres maures, habiles dans l'art de peindre, quoiqu'ils ne pussent pas se vanter de compter dans leur nombre, un Raphaël ou un Titien. On voyait des batailles, des sièges et les principaux exploits des guerriers musulmans, que l'artiste avait représentés avec le coloris le plus brillant.

Après ces tableaux, Rodrigo en admira d'autres d'un caractère tout différent, dans lesquels le peintre chrétien s'était ingénieusement emparé de la pensée de son rival, et l'avait de beaucoup surpassé par l'expression de fierté indomptable qu'il avait donnée à ses héros.

Parmi les portraits, se distinguait celui du célèbre et terrible Ruy-Diaz de Vivar, surnommé *El Cid Campea dor.* Il était monté sur son coursier presque aussi fameux que lui, et tous deux étaient engagés dans un combat avec les Maures : car la tradition raconte que ce fier animal avait, par instinct, une telle horreur des Infidèles, qu'il fou-

lait à ses pieds et déchirait de ses dents tous ceux qui se rencontraient sur son passage.

Au milieu du salon paraissait la figure imposante et vénérée de saint Jacques, l'apôtre et le patron de l'Espagne. Il était représenté parcourant les airs sur son cheval blanc, et faisant ces miracles étonnants qui remplissent tant de pages des vieilles légendes espagnoles, et dont les poètes ont su tirer un si riche parti pour la composition de leurs romances.

Rodrigo fut interrompu dans son examen par le son des choches, et les décharges successives de l'artillerie. Il demanda à Luis ce que cela signifiait.

— C'est la procession qui se rend à l'église, pour remercier le ciel de nos victoires, répondit le chevalier.

— Et vous ne l'accompagnez pas?

— Non, je ne suis pas à mon aise aujourd'hui. Si tu désires voir le cortége, mets-toi sur le balcon.

Rodrigo se rendit au lieu indiqué, tandis que Luis resta dans le salon, comme s'il était indifférent à l'allégresse de ses compatriotes.

Bientôt parut la procession, qui s'avançait à pas lents. En tête marchaient les chevaliers de l'ordre de San-Iago, dans leur costume de grande cérémonie, et

ceux de l'ordre de Calatrava, précédés de leur grand-maitre, si renommé par sa bravoure. Derrière eux venait un grand nombre de gentilshommes et de chevaliers, montés sur de superbes chevaux et portant les dépouilles enlevées aux ennemis dans les derniers combats; et immédiatement après suivait Isabelle sur un superbe palefroi, et ayant à ses côtés les archevêques de Tolède et de Grenade. Le cortége était fermé par une foule nombreuse, dont la physionomie attestait le vif intérêt qu'elle prenait à cette cérémonie.

Rodrigo aurait bien voulu suivre la procession, mais il n'osait en parler à son cousin, qui gardait toujours un morne silence, et qui s'arrêtait parfois subitement comme pour recueillir ses pensées. Ne le voyant pas disposé à causer, il prit le parti de retourner sur le balcon pour y attendre le retour de la reine.

Le jour touchait à sa fin quand le cortége passa pour la seconde fois sous les fenêtres de Luis. Il fut suivi d'une de ces nuits douces et sereines qui, sous le beau climat de l'Andalousie, succèdent presque toujours aux grandes chaleurs. Le ciel, ce pavillon si majestueux dans les pays méridionaux, où l'atmosphère n'est point chargée de vapeurs, brillait d'une quantité innombrable d'étoiles, et semblait

prendre part à la fête qui avait mis tout Grenade en émoi.

Rodrigo contemplait avec plaisir le tableau mouvant qu'il avait sous les yeux, quand Pedro vint l'avertir que le repas du soir était servi. Il suivit le valet, et trouva son cousin déjà à table. Le front de Luis était soucieux et son regard avait quelque chose de lugubre et d'embarrassé. Rodrigo n'avait pas encore pris place, que Pedro vint annoncer à son maître qu'un Maure désirait lui parler. Le chevalier se leva et ordonna qu'on fît entrer l'étranger.

Un instant après, parut un homme d'une figure imposante, mais dont les vêtements négligés s'accordaient mal avec l'expression de ses traits.

Vous êtes le seigneur Luis de Los Prados? demanda-t-il en entrant et s'avançant avec des manières si familières, qu'elles auraient choqué en tout autre moment celui à qui étaient adressées ces paroles.

Luis inclina légèrement la tête, et le Maure s'approchant de plus près, lui remit sans rien dire une lettre à laquelle était suspendu une espèce de sceau.

Le chevalier rompit le cachet et se mit à lire. Mais dès les premières lignes, sa figure déjà si sombre se décomposa entièrement. Elle devint pâle comme un

linceul, puis passant au rouge vif elle parut encore plus affreuse. Pendant ce temps le Maure avait porté ses regards avec curiosité sur Rodrigo, qui de son côté tenait les siens fixés sur son cousin dont l'agitation visible commençait à lui inspirer les craintes les plus sérieuses.

Après avoir achevé la lecture de la lettre, Luis se dirigea en chancelant, comme un homme pris d'un vertige, vers une table qui lui servait de bureau. Il s'y assit et d'une main convulsivement agitée, il écrivit la réponse que le Maure attendait à son message.

Quand il l'eut cachetée avec soin, il la remit au Maure, en lui faisant signe qu'il pouvait se retirer.

— Avant de vous quitter, dit le messager, je dois vous demander si votre réponse est affirmative ou non.

— Elle est affirmative, répondit Luis avec humeur; et pendant que le Maure sortait de l'appartement, il retourna à sa place à côté de Rodrigo, et se laissa tomber sur son siège, comme si ses jambes eussent refusé de le soutenir. Son front ruisselait de sueur, tout son corps tremblait.

— Mon cousin, dit-il enfin à Rodrigo, il faut que tu quittes Grenade dans trois jours: d'ailleurs

ton père doit être impatient de te revoir. Mais comme nous sommes environnés d'ennemis, et que Canieri, à ce que je viens d'apprendre est furieux de ta fuite, nous ne pourrons partir que la nuit et par des chemins détournés.

— C'est donc une lettre de menaces qu'on vient de vous remettre?

Luis ne répondit point d'abord, tant son esprit était vivement préoccupé; puis, comme sortant d'un rêve, il dit avec précipitation :

— Oui, oui; mais tu n'auras rien à craindre cette fois; je resterai avec toi.

— Mais si nous demandions une escorte au gouverneur?

— Ce serait précisément le moyen d'attirer nos ennemis à notre poursuite. Laisse-moi te conduire, Rodrigo, il ne t'arrivera aucun mal. Mais pendant ces trois jours il faut que tu restes enfermé dans ta chambre : il est important que les émissaires de Canieri ignorent ta présence dans cette ville.

CHAPITRE XIII.

—

La montagne des Martyrs. — Elle sert de refuge aux rebelles. — El Feri paraît de nouveau. — Ses projets.

A quelque distance de Grenade on voit une montagne appelée *El Cerro de los Martires*, sur laquelle la tradition rapporte les plus effrayantes histoires. Dans les sombres cavernes, dans les antres profonds de ce rocher, les Maures enfermaient autrefois les chrétiens qui tombaient en leur pouvoir, et les soumettaient aux tortures les plus affreuses. Mais depuis que la fortune s'était déclarée contre les Infidèles, ces mêmes lieux étaient devenus pour les rebelles autant de retraites où parfois

ils bravaient avec succès leurs ennemis lorsqu'on les y attaquait.

Le zèle infatigable du comte de Tendilla était cependant parvenu à expulser de cette montagne les Maures qui s'y trouvaient; mais il existait encore quelques cavités qui, connues des rebelles seulement, défiaient toute recherche, et étaient pour ainsi dire à l'abri de toute attaque.

C'est dans ces habitations souterraines que s'étaient réfugiés les débris de l'armée de Canieri, tandis que les partisans d'El Feri vivaient tranquillement à Grenade, protégés par leurs compatriotes, et malgré les châtiments sévères que la reine avait prononcés contre tous ceux qui oseraient cacher des rebelles.

Ainsi l'esprit de révolte que l'on croyait avoir étouffé sous les ruines d'Alhacen, ne l'était pas encore. Semblable au feu qui couve sous la cendre, il ne demandait qu'à être attisé par une main habile pour causer un nouvel incendie. Mais les Maures n'avaient pas l'union qui fait la force, et la dispersion générale qui avait suivi la prise de leur dernière ville ne laissait plus guère d'espoir d'organiser une nouvelle levée de boucliers. En outre la perte d'El Feri que Canieri avait laissé mourant à Alhacen, les avait plongés dans la consternation, et ils ne se

trouvait pas un homme capable par ses talents ou par son énergie de remplacer ce chef illustre.

Tel était l'état des choses, lorsque sur la fin d'un jour d'été, trois hommes suivaient avec précaution le chemin qui conduisait vers la montagne des Martyrs. Aux formes robustes et à la physionomie équivoque de celui qui semblait servir de guide, on reconnaissait facilement Ulamalek, le renégat; les deux autres paraissaient étrangers au pays; à en juger par leur costume il était impossible de dire à quelle nation ils appartenaient. Ils arrivèrent ainsi lentement à un ravin couvert de ronces et bordé d'arbres élevés dont les branches étendaient au loin leur épais feuillage, et y étant descendus, ils le suivirent pendant quelque temps.

Tout-à-coup, à un signal donné par le renégat, le buisson s'agita et laissa voir l'ouverture d'un profond passage creusé dans le roc. Ils y entrèrent et le buisson se referma sur eux.

Après avoir marché quelques instants, ployés en deux pour ne pas se blesser aux saillies du roc, ils pénétrèrent dans une espèce de salle d'une assez grande étendue. Cette salle n'était éclairée que par une seule lampe qui ne donnait que cette lugubre clarté qui rend l'obscurité plus affreuse encore. Une douzaine d'hommes et deux ou trois femmes com-

posaient toute la société réunie en ce lieu; leurs vêtements étaient en lambeaux et leurs traits portaient l'empreinte du besoin et du desespoir

A l'une des extrémités de la caverne on voyait couché sur les débris d'un vieux tapis un homme de meilleure mine que ses compagnons, et dont l'habillement mieux entretenu annonçait un rang plus élevé. En effet c'était le chef de cette bande qu'on aurait été tenté de prendre pour une bande de brigands. Mais il est rare qu'aux environs d'une ville aussi opulente que l'était Grenade, les hommes de cette classe se trouvent dans un tel état de dénument. Un autre motif que celui du pillage devait donc avoir réuni toutes ces figures hâves et hideuses.

Elles se levèrent à l'entrée d'Ulamalek, et se pressèrent autour de lui, tandis que les deux compagnons du renégat regardaient avec étonnement la singulière assemblée qui s'offrait à leurs yeux.

— C'est toi, Ulamalek! s'écria le chef dont nous avons déjà parlé. Eh bien! qu'as-tu à nous apprendre de nouveau?

— Rien, Canieri, répondit le renégat; mais voici un homme qui nous a été recommandé par notre riche confrère Mohabed-Alhamden de Grenade. Il a d'importantes communications à te faire; et, s'il

faut en croire nos amis, lui seul est capable d'assurer aux Maures leur indépendance. Le moment est venu d'examiner sur quelles ressources nous pouvons compter pour ranimer l'insurrection.

— Des ressources, répéta Canieri, je n'en connais plus. Le peu de bons Musulmans qui existent encore ont été dispersés, ou sont accablés de tous les maux imaginables ; presque tous nos chefs se sont réfugiés en Afrique ; et El Feri n'est plus. Blessé mortellement par d'Aguilar, il est du nombre des braves qui ont arrosé de leur sang les cendres d'Alhacen.

— Tu te trompes, Canieri, reprit le renégat ; El Feri n'est point mort.

Ces paroles frappèrent d'étonnement Canieri et ses partisans ; rendus tout-à-coup à l'espérance, et oubliant que le silence devait régner autour d'eux, ils demandèrent tous à grands cris où était Benastepar.

— Le voilà, dit Ulamalek en leur montrant l'un de ses deux compagnons, et en enlevant de sa tête le *sombrero* dont les larges bords lui avaient jusqu'alors caché les yeux.

— C'est lui ! s'écrièrent-ils tous ensemble.

— Voici la seconde fois, dit alors El Feri, que je suis obligé de paraître devant vous sous un dégui-

sement étranger ; mais patience, le jour approche où je n'en aurai plus besoin. Je combattrai encore ce fier Alonzo d'Aguilar, et avec le secours du saint Prophète, je le terrasserai à mon tour ; mais de manière à ce qu'il ne se relève plus.

Un murmure d'approbation se fit entendre dans le souterrain. Canieri lui-même, quoique jaloux de la supériorité de génie et de puissance d'El Feri, éprouvait une véritable satisfaction à le féliciter sur un retour si inespéré. Il se croyait de nouveau en possession du rang qu'il occupait à Albacen ; et il se flattait que le triomphe de la cause musulmane l'élèverait bientôt sur le trône de Grenade, auquel sa haute naissance lui donnait le droit de prétendre.

Ainsi quelques instants avaient suffi pour que ces mêmes Maures, si abattus, si découragés la veille, passassent à un excès contraire. Leur imagination leur retraçait les talents éminents d'El Feri sous les plus brillantes couleurs, et la soif de la vengeance les aveuglait sur les obstacles sans nombre qui devaient nécessairement accompagner leur périlleuse entreprise.

Cet enthousiasme causa plus de mécontentement que de joie au renégat ; il sentait qu'on ne pouvait guère compter sur des hommes qui passaient si aisé-

ment du découragement le plus profond à une confiance sans bornes dans l'avenir.

— Nous n'espérions plus te revoir, El Feri, reprit Canieri. Comment ta précieuse vie a-t-elle été sauvée ?

— Lorsque je fus renversé par d'Aguilar, ma chute était due plutôt aux fatigues excessives que j'avais endurées depuis plusieurs jours qu'à la gravité de ma blessure, car elle n'était pas mortelle. Je restai étendu par terre, pensant à ma patrie et gémissant de ce que ma vie, qui aurait pu la servir encore longtemps, allait bientôt être terminée sur l'échafaud. La ville fut abandonnée, et je n'entendis plus que le pétillement des flammes et les plaintes des malheureux qui expiraient autour de moi. Nos ennemis s'étant éloignés, je rassemblai le peu de forces qui me restaient, et je parvins à me traîner dans un endroit écarté. Je tombai épuisé au pied d'un arbre; privé de tout secours, je n'aurais pas tardé à rendre le dernier soupir, si ce brave maure que vous voyez ici avec moi, et qui avait échappé au carnage, n'eût entendu mes gémissements. Il m'emporta loin de la ville et me prodigua tous les soins qui étaient en son pouvoir. Aussitôt que ma santé le permit, je me rendis à Grenade et je me fis connaître à Mohabed-Alhamden ; c'est chez cet ami qu'ont été concertés

les plans d'une nouvelle agression ; et je viens vous prier de nous aider dans cette entreprise..... Mais sont-ce là, Canieri, tous les hommes que tu peux me donner ?

— Non, mais je puis en un instant rassembler tous ceux qui, pour éloigner tout soupçon, se sont répartis en petites troupes aux environs de cette montagne..... Quels sont tes projets, El Feri ? médites-tu une seconde expédition dans la Sierra-Nevada, ou veux-tu surprendre quelque forteresse ?

— Ni l'un, ni l'autre ; j'ai changé d'idée : je veux frapper un grand coup, mais loin de Grenade. Je pars cette nuit pour la Sierra-Bermeja, accompagné seulement d'Ulamalek et de Mohabed, qui doit me rejoindre en route. Mohabed a embrassé notre cause avec enthousiasme, et plusieurs de ses amis, aussi riches que lui, mais qui n'osent pas comme lui se montrer, ont promis de nous aider généreusement de leur or. Quant à toi, Canieri, ne perds pas ici un temps précieux ; marche en toute hâte vers Albauzin. Tu t'empareras aisément de cette ville, que les chrétiens ne gardent plus qu'avec négligence ; et elle servira de point de ralliement à tous les Maures qui voudront venir se ranger sous notre étendard. Je sais que les habitants de la Sierra-Bermeja sont prêts à se joindre à moi ; et, tandis que les Espagnols se ré-

jouissent en toute sécurité de leur triomphe et de ma mort supposée, je romprai tout-à-coup le charme qui les endort, et je leur ferai sentir les effets de ma colère et de ma vengeance! Adieu; et, lorsque nous nous reverrons, puisse la victoire être le prix de tant d'efforts!

Après qu'El Feri fut sorti du souterrain avec Ulamalek et son autre compagnon, Canieri, incapable de contenir sa joie, se mit à sauter et à danser comme un enfant.

— Allons, mes braves serviteurs, dit-il, soyez prêts à partir au premier signal.

Un tel avertissement était bien superflu; car ses gens, ne possédant d'autres effets que leurs armes et les misérables vêtements qu'ils portaient sur eux, n'avaient qu'à se lever et à marcher.

— Ben-Hamet, reprit Canieri, en s'adressant à un de ses compagnons, l'Espagnol tarde bien à venir.

— Il vous a promis qu'il serait ici avant minuit.

— Allons, nous attendrons encore.

Et, s'approchant de la lampe, il développa une lettre qu'il venait de tirer des plis de sa ceinture, et il se mit à la lire avec tous les signes du plaisir et du contentement.

CHAPITRE XIV.

—

Luis et Rodrigo arrivent aux environs de la montagne des Martyrs. — Le chevalier jette le masque et livre son cousin aux Maures.

Pendant que les principaux chefs des rebelles, cachés dans les flancs d'*El Cerro de los Martires* s'entretenaient ensemble de leurs espérances, trois cavaliers sortaient au petit pas de Grenade. Tous les trois étaient silencieux comme s'ils eussent craint d'être aperçus.

Ils s'approchaient de la retraite de Canieri, quand le plus jeune s'arrêta, comme frappé d'une terreur subite.

— Eh bien! qu'as-tu donc, Rodrigo? demanda

le cavalier qui marchait à côté de lui, en s'efforçant de sourire.

— Hélas! je ne pourrais le dire, mon cousin. Mon cœur est oppressé comme si j'étais menacé de quelque malheur. Où allons-nous donc? je ne reconnais point le chemin que j'ai suivi en venant de Murcie à Grenade.

— Seigneur Luis, dit le troisième cavalier d'une voix timide, il me semble que votre cousin a raison.

— Tais-toi, Pedro, tu n'es qu'un imbécile; reprit Luis en jetant à son valet un regard courroucé.

— Mon Dieu! protégez-nous! s'écria Pedro

— Si vous croyez, mon cousin, continua Rodrigo, qu'il y ait réellement du danger à passer par ici, pourquoi ne prenons-nous pas une autre route?

— Je t'ai déjà dit, Rodrigo, qu'il serait imprudent de te montrer aux environs de Grenade. C'est pour cette raison que j'ai choisi ce détour. Quand nous serons éloignés de la ville, nous changerons de direction.

Cette réponse ne satisfit qu'à demi Rodrigo; cependant il ne répliqua point et continua d'avancer.

Ils venaient de traverser la montagne des Martyrs et gravissaient une petite éminence, lorsqu'à la

clarté de la lune ils virent tout-à-coup quatre personnes sortir de derrière les broussailles et venir à leur rencontre d'un pas empressé.

Pedro, qui les aperçut le premier, demeura glacé d'effroi.

— Ce sont des Maures, dit-il. Mon Dieu! que peuvent-ils faire à cette heure de la nuit et dans ce lieu désert; ce sont sans doute quelques-uns de ces malheureux que la dernière rébellion a réduits à la misère. Hélas! ils vont se venger sur nous des maux qu'ils ont soufferts.

Cette fois Luis n'essaya point d'imposer silence à son valet; il le laissa se lamenter et poursuivit son chemin; mais voyant que Rodrigo n'avançait pas, il lui dit d'un ton qui avait quelque chose d'étrange.

— Allons donc, mon cousin, on dirait que tu as peur.

L'impassibilité du chevalier à l'approche du danger qui semblait les menacer n'avait rien de surprenant pour Rodrigo. Il connaissait assez la bravoure de son cousin pour savoir que la mort même ne serait pas capable de l'effrayer; mais il ne pouvait comprendre la froide indifférence avec laquelle il semblait rire de ses craintes. Il tenait ses regards fixés avec une cruelle anxiété sur les Maures, lorsque l'un d'eux, s'étant séparé de ses compagnons,

s'avança seul pour parler à Luis, qui avait arrêté son cheval pour l'attendre.

Quelle ne fut pas la consternation du jeune homme quand il reconnut les traits de Ben-Hamet, l'un des courtisans de Canieri ! Il poussa un faible cri, et se réfugia auprès de Pedro qui continuait à marcher prudemment en arrière.

— C'est bien, seigneur Luis, dit le Maure ; vous avez tenu votre promesse.

— Où est ton maître ? demanda Luis.

— Des motifs dictés par la prudence ne lui permettent pas de se montrer.

— Cependant, c'est à lui que je dois remettre ce que je lui ai promis.

La dureté avec laquelle ces dernières paroles furent prononcées, et l'intelligence qui semblait exister entre Luis et Ben-Hamet, éclairèrent l'esprit de Rodrigo d'une affreuse lumière. Il ne lui était plus permis de douter qu'un infâme complot ne se fût tramé contre lui. Il voulut fuir ; mais il était comme cloué à sa place

Bientôt il fut confirmé dans ses horribles soupçons ; car Luis, s'étant retourné vers lui, et, cherchant à donner à sa voix l'accent de la compassion, lui dit :

— Rodrigo, je n'essaierai pas de me disculper sur

la conduite que m'impose une cruelle nécessité. L'honneur de la chevalerie espagnole pourra seul l'excuser à tes yeux quand il me sera permis de t'en expliquer les motifs. Il faut nous séparer pour quelque temps; mais quel que soit le chagrin que j'éprouve en faisant ce sacrifice, je me console par la pensée que tu ne seras pas malheureux ; je te confie aux soins de gens qui ont juré de te traiter avec tous les égards qui te sont dus, jusqu'à ce que la fin des hostilités te rendent la liberté.

En achevant ces mots, il se jeta à bas de son cheval, et n'eut pas de peine à déposer à terre le corps presque inanimé de son cousin. En effet Rodrigo ne pouvait parler ; l'effroi l'avait glacé et avait anéanti en lui tout principe de volonté ou d'action. Ses yeux étaient hagards, ses traits bouleversés; il croyait être le jouet d'un rêve pénible qu'il s'efforçait en vain de chasser.

Mais lorsque Ben-Hamet s'approcha de lui, lorsque le pauvre jeune homme vit cette figure hideuse, animée par le sourire de la joie, il parut recouvrer en un instant l'usage de toutes ses facultés.

— Mon cousin ! s'écria-t-il avec force, c'est donc vous qui m'avez livré à ce féroce Canieri, lorsque je vous suivis dernièrement dans les Alpuxarras ?

Luis resta muet.

— Oh! mon cousin, reprit Rodrigo; je vous en conjure par les larmes de mon malheureux père, sauvez-moi.

— Non, dit Ben-Hamet sèchement, il faut que vous nous suiviez.

— Oh! non!... non!... il ne peut pas m'abandonner ainsi. Luis, mon cher Luis, détrompez ce misérable! dites-lui que vous me prenez sous votre protection, que vous ne voulez point vous séparer de moi.

Le chevalier demeura inflexible. Mais quand il vit le jeune homme se jeter à ses pieds et embrasser ses genoux dans l'angoisse du désespoir, il sentit le remords se glisser dans son âme, et fut sur le point de rompre l'odieuse négociation.

Cependant ce combat, quelque pénible qu'il fût, ne dura pas longtemps. Luis, après un violent effort sur lui-même, se dégagea de l'étreinte de son cousin, et, d'une voix émue, il dit à Ben-Hamet :

— Maure, emmène-le; mais du moins recommande bien à ton maître de se conduire mieux envers cet enfant que je ne l'ai fait moi-même.

Le pauvre Pedro voyant l'hésitation du chevalier, osa alors s'approcher de lui, et, d'un accent agité par la crainte, il lui dit :

— Mon cher maître, tirons-nous de ce mauvais

pas, s'il en est encore temps ; ne concluez pas ce pacte infernal : car, s'il y a un Dieu vengeur de l'innocence opprimée, ce pacte sera la cause de votre ruine.

Mais il était trop tard. L'homme qui n'avait pas assez de force pour obéir à la voix de sa conscience, qui restait sourd aux supplications et insensible aux souffrances d'un enfant, d'un parent, d'un ami, ne pouvait se laisser fléchir par les remontrances d'un valet. Luis était trop avancé pour reculer. Il fit à Ben-Hamet un léger salut et se disposa à remonter à cheval.

L'égarement s'empara de Rodrigo ; il courut après son cousin, et, le retenant avec toute la force que donne le désespoir, il cacha sa figure dans le sein du perfide ; cependant il ne proféra pas un mot ; son cœur ne battait plus, la vie semblait l'avoir abandonné.

Luis essaya encore de le repousser ; mais le jeune homme s'écria avec larmes :

— Vous pouvez être cruel à mon égard, mon cousin, mais vous ne pouvez pas vous couvrir d'infamie. Que vous ai-je fait, pour que vous me traitiez ainsi ?

Pedro pleurait comme un enfant ; Luis lui-même paraissait ébranlé ; mais alors le Maure, redoutant

l'effet d'une telle scène, s'avança pour réclamer sa victime.

— Oh! mon bon maître, reprit Pedro, que répondrez-vous à votre oncle, quand il vous demandera ce que vous avez fait de son fils? Avez-vous réfléchi aux suites que peut avoir votre conduite? Ne vous fiez pas aux promesses que vous ont faites les rebelles; d'un jour à l'autre, ils peuvent tout dévoiler, et vous n'ignorez pas les peines sévères portées contre tous ceux qui entretiennent des relations avec les ennemis du gouvernement.

Ces paroles irritèrent Luis, et il leva la main sur Pedro comme pour le frapper. Mais le valet, jusqu'alors si craintif, si peureux, reprit avec une fermeté bien au dessus de sa condition :

— Quelle honte pour l'homme qui ose se dire noble, et qui ne craint pas d'agir ainsi envers un enfant incapable de se défendre! Ce que vous faites-là est horrible, seigneur Luis; et n'en doutez pas, un jour viendra où vous expierez votre crime bien amèrement.

Tout sentiment de pitié s'éteignit dans le cœur du chevalier. L'œil étincelant de rage, il s'écria :

— Eh! quoi, un misérable valet ose me menacer!.... Maure, ajouta-t-il en se tournant vers Ben-Hamet, debarrasse-moi aussi de cet homme;

fais en sorte qu'il ne remette jamais les pieds à Grenade, et je t'en récompenserai largement.

Ben-Hamet fit signe qu'il y consentait, et ordonna à ses compagnons de s'assurer de Pedro.

— Et quel droit avez-vous sur moi, pour me vendre ainsi? s'écria Pedro avec indignation. Ne suis-je pas libre et chrétien?

— C'est pour t'apprendre à mettre un frein à ta langue. Quand tu respireras l'air des montagnes, la démangeaison de parler se calmera sans doute un peu.

— Si je ne puis plus parler, un autre parlera pour moi: car Dieu est juste; il ne peut laisser le crime impuni

Luis crut voir un nuage sombre couvrir l'avenir brillant qu'il espérait; la voix de son valet venait de résonner à son oreille, comme un avertissement donné par le ciel.

Voulant en finir, Luis fit un mouvement si brusque qu'il força Rodrigo à lâcher prise; le malheureux jeune homme tomba à terre en poussant un cri douloureux. Puis, s'étant relevé, il se mit à courir, espérant échapper par la fuite au sort qui le menaçait; mais il fut bientôt rejoint par Ben-Hamet qui le ramena de force auprès de Luis.

— Arrêtez! s'écria-t-il, d'une voix déchirante,

arrêtez!... Oh! mon cousin, n'achevez pas cette œuvre d'iniquité. Par pitié, tuez-moi plutôt que de me livrer ainsi aux ennemis de ma famille.... Au nom du ciel, ne me quittez pas!.... Pour l'amour de mon père, pour l'amour de notre Dieu, ramenez, moi avec vous!

Mais déjà le chevalier était remonté en selle et enfonçait les éperons dans les flancs de son cheval, afin d'échapper plus vite aux remords qui le poursuivaient.

Bientôt les cris plaintifs que le vent lui apportait cessèrent; Rodrigo, épuisé par de si cruelles émotions, était tombé sans connaissance. Les Maures emportèrent le jeune homme dans la caverne où nous avons déjà rencontré Canieri; et Pedro, en les suivant, semblait réconcilié avec son propre sort, tant il était touché des souffrances de son compagnon d'infortune.

En reprenant l'usage de ses sens, Rodrigo aperçut Canieri qui le regardait avec le sourire d'un démon.

— Nous voilà de nouveau ensemble, dit le chef maure. J'espère, mon petit étourdi, que tu ne fausseras pas de sitôt compagnie.

Rodrigo garda le silence.

Un instant après Canieri donna le signal du dé-

part. Le jeune prisonnier fut placé sur le cheval avec lequel il était arrivé, et toute la troupe se mit en marche vers Alhauzin.

CHAPITRE XV.

—

Remords de Luis bientôt étouffés par l'ambition — La nouvelle de la révolte de la Sierra.Bermeja arrive à Grenade. — Don Alonzo reçoit la mission de la comprimer. — Luis obtient le commandement d'un corps de volontaires.

Longtemps après s'être éloigné de son jeune parent, Luis croyait encore entendre sa voix plaintive ; mais à mesure qu'il approchait de Grenade, les idées sombres qui le poursuivaient, se dissipaient, et son cœur s'ouvrait de nouveau à l'ambition.

La vue des tours majestueuses de l'Alhambra, qu'éclairait le pâle reflet de la lune dans les nuages, fit renaître dans son esprit les pensées les plus flatteuses ; fier de la faveur dont il jouissait auprès de

la reine, il croyait compter sur le plus brillant avenir. L'horreur qu'il éprouvait de l'infamie dont il venait de se couvrir, perdait à chaque instant de sa force, et la voix de la conscience, ce juge terrible d'un cœur coupable, était étouffée par la certitude qu'il croyait avoir que son crime ne serait jamais dévoilé. Le misérable ne pouvait assez se féliciter de l'adresse avec laquelle il s'était tiré de cette entreprise si difficile, et il se réjouissait de s'être débarrassé de Pedro.

— J'avais fait une gaucherie, pensa-t-il, en emmenant ce drôle avec moi; mais je l'ai fort heureusement réparée. Ses répliques insolentes ne seront pas sans doute du goût de ses nouveaux maîtres, et j'espère qu'ils me délivreront un jour par quelques coups de poignard, de ce témoin importun.

C'est dans cette douce espérance, que Luis arriva à Grenade au moment où le soleil commençait à chasser les tenèbres de la nuit.

Mais en rentrant chez lui pour se reposer de sa course nocturne, il fut assailli de mille pressentimens fâcheux qui ne lui permirent pas de fermer l'œil. Il se leva vers midi et se rendit chez la reine. Isabelle lui demanda des nouvelles de Rodrigo; il répondit que le jeune homme était parti dans la

matinée, avec une escorte, pour retourner à Murcie. L'embarras avec lequel le chevalier formula cette réponse était tellement visible, qu'il n'échappa point aux yeux perçants de la reine.

— Je sais, reprit Isabelle, que Rodrigo a dit à don Alonzo qu'il avait été enlevé par les Maures, pendant qu'il parcourait seul les environs de Grenade.

— Ç'a été une grande imprudence de sa part, continua froidement Luis.

— Vous auriez dû au moins l'accompagner aujourd'hui jusqu'à Murcie, pour consoler son malheureux père.

Ayant dit ces mots, elle congédia le chevalier avec une froideur qui le mortifia sensiblement.

Cet accueil, si différent de celui auquel il s'attendait, joint aux remords qui s'emparaient de lui toutes les fois qu'il pensait à Rodrigo, le dégoûta tellement de la société, qu'il résolût de rester enfermé dans son hôtel, jusqu'à ce qu'il survint quelque événement qui forçât la reine à songer de nouveau à lui.

Cet événement ne tarda pas à se présenter. Quelques jours après, toute la ville de Grenade était en mouvement. Dans chaque rue, sur chaque place, le peuple se pressait en foule; c'était un bourdonne-

ment perpétuel ; les physionomies des Espagnols exprimaient la surprise et la crainte, celles des Maures la satisfaction et l'espérance. Partout on voyait des groupes d'hommes et de femmes qui parlaient avec chaleur ; et dans l'empressement que chacun mettait à raconter ce qu'il avait appris, à peine écoutait-il les observations qu'un autre avait à lui faire.

Toute cette agitation était causée par la nouvelle qu'on venait de recevoir de la révolte de la Sierra-Bermeja, et l'on disait que le terrible El Feri de Benastepar, que l'on avait cru mort, s'était mis à la tête des rebelles. On ajoutait même qu'il était sur le point de marcher sur Grenade, avec une nombreuse armée ramassée parmi les sauvages habitants de la montagne. Enfin, la ville d'Alhauzin et les villages voisins de la Sierra-Bermeja, avaient pris les armes, et l'insurrection paraissait devoir se propager dans toute la province environnante.

Ces nouvelles irritaient vivement les chrétiens ; mais ce qui augmentait encore leur fureur, c'était l'insolence des Maures, leurs concitoyens, qui, non contents de manifester les espérances que leur inspirait le retour d'El Feri, disaient tout haut qu'ils ne tarderaient pas à se ranger sous l'étendard de ce chef si brave, si renommé.

Une collision était imminente entre les deux nations qui occupaient Grenade, et cette ville allait devenir le théâtre de querelles sanglantes, mais le comte de Tendilla, par sa prudence, autant que par sa fermeté, parvint à éloigner l'orage qui menaçait les chrétiens. Il dissipa les groupes séditieux, et imposa silence aux mécontents.

Isabelle fut profondément affectée de cet état de choses; mais, en femme forte, elle n'en fut point effrayée, et songea aussitôt à prendre toutes les mesures capables d'y mettre un terme. Elle fit proclamer de nouveau, les lois rendues contre les auteurs et les complices de la révolte, ainsi que les ordonnances non moins sévères, qui punissaient de mort les Espagnols convaincus d'avoir eu la moindre communication avec les Maures rebelles.

Pour convaincre les Infidèles de la supériorité qu'avait sur eux l'armée chrétienne, Isabelle fit rassembler sur la Vivarambla toutes les troupes formant la garnison de Grenade, et elle voulut la passer elle-même en revue avec toute la pompe royale

Après que les manœuvres furent terminées, elle appela autour d'elle tous les officiers, et les harangua avec une si chaleureuse éloquence, que pas un ne se sentit pas disposé à sacrifier à la cause chrétienne

sa vie et tout ce qu'il possédait de plus précieux.

La reine s'avança alors vers le front des troupes, et en leur présence elle remit encore une fois l'étendard de la croix entre les mains d'Alonzo d'Aguilar. Le vieux guerrier reçut avec joie la bannière sacrée, et d'une voix retentissante, il s'écria :

— Par le signe du salut empreint sur cette bannière, je jure de ne rentrer à Grenade que lorsque les chefs de la révolte seront tous exterminés. Je veux qu'avant la fin de ce mois El Feri de Benastepar, ou Alonzo d'Aguilar ait cessé de vivre.

De bruyantes acclamations répondirent à ces nobles paroles ; et les troupes rentrèrent dans leurs quartiers pour faire leurs préparatifs de départ. Le surlendemain elles se mirent en marche, pendant qu'on envoyait à l'alcade de Los Donceles et au comte de Cifuentes, l'ordre de se tenir prêts à partir avec toutes les forces disponibles de Jaën et de la Castille.

Luis crut devoir saisir l'occasion que lui offrait cette levée générale, pour reconquérir la bienveillance de la reine. Son orgueil aurait pu se sentir blessé de n'être pas du nombre des capitaines désignés pour accompagner d'Aguilar ; mais il était loin d'en être fâché, sachant qu'il n'acquerrait aucune gloire à obéir aux ordres d'un chef, dont la grande

réputation devait faire oublier tous les talents moins remarquables qui l'entouraient. Luis voulait bien servir sa patrie, mais à la condition qu'il ne serait point gêné par la subordination due à un supérieur, et que tout l'honneur de la victoire serait pour lui.

Après avoir assez longtemps réfléchi sur la manière dont il offrirait ses services, il apprit qu'un côté de la province révoltée, avait été entièrement oublié dans les dispositions qu'on venait de prendre à la hâte, et il conçut l'espoir de profiter avec avantage de cette découverte.

Dans cette résolution, il sollicita et obtint une audience de la reine, et lui demanda l'autorisation de former et de commander un corps de volontaires. Sa bravoure et son habileté reconnues lui permettaient de réclamer cette faveur ; aussi Isabelle ne put-elle la lui refuser. D'ailleurs la justice exigeait que l'on prît la demande de Luis en considération; en effet, il eût été inconvenant qu'un homme considéré comme un des plus fermes soutiens du trône d'Espagne, restât dans l'oubli, tandis que tous ses frères d'armes étaient appelés à partager les périls et la gloire de cette nouvelle croisade.

Fier de l'assentiment de la reine et du sourire gracieux avec lequel il fut donné, Luis s'occupa

aussitôt de tous les arrangements nécessaires avec l'ardeur qui lui était naturelle. Il appela à lui tous ceux de ses amis, sur lesquels il avait de l'ascendant, ainsi que les fils de plusieurs familles nobles auxquelles il était allié. Dans l'espace d'un jour il se vit à la tête d'une troupe assez nombreuse ; mais malgré l'empressement que mit ce petit corps d'armée, il ne fut pas en état de partir en même temps que la division commandée par Alonzo.

Ainsi que nous l'avons dit, celle-ci se mit en mouvement deux jours après la revue. Mais avant de quitter Grenade, elle se rendit pieusement à la cathédrale, où l'on célébra le service divin afin d'appeler les bénédictions du ciel sur ses serviteurs.

L'archevêque de Grenade rappela éloquemment aux soldats leurs devoirs, et leur représenta l'expédition qu'ils allaient entreprendre comme une mission sacrée dont ils devaient se glorifier. Il promit à ceux qui en reviendraient, la gloire réservée aux héros, et une couronne impérissable à ceux qui mourraient pour la défense de la religion et de la patrie. On bénit ensuite les drapeaux ; et toute l'armée, étant sortie de la cathédrale, se dirigea vers la porte d'Elvire.

La journée était magnifique ; aucun nuage n'obscurcissait la pureté du ciel, et les rayons du soleil

se multipliaient à l'infini sur les cuirasses polies et les casques étincelants des guerriers.

Mais combien d'émotions différentes agitaient cette foule ! En effet, si la guerre a quelque chose qui élève l'âme jusqu'à l'héroïsme, son image réveille toujours un sentiment de crainte dont les moins timides ont peine à se défendre ; et tandis que le guerrier s'élance si courageusement au devant de la mort, les dangers qu'il va courir font battre de frayeur les cœurs de ceux qu'il laisse derrière lui.

Au milieu de la foule on distinguait le vénérable vieillard, dont les yeux brillaient de nouveau à la vue de cet appareil militaire ; il soupirait de ne pouvoir plus prendre part aux périls et à la gloire de ses jeunes compatriotes, et il élevait ses mains tremblantes vers le ciel, non pour lui demander de conserver la vie de son fils, mais pour obtenir de lui que son fils se conduisît sur le champ de bataille comme il convient à un soldat chrétien.

CHAPITRE XVI.

—

Don Alonzo attaque les Maures. — Il lutte en vain contre les moyens terribles de défense qu'emploie El Feri. — Son fils est blessé et emmené hors de la mêlée.

La terre était encore plongée dans le silence et les ténèbres de la nuit, quand don Alonzo d'Aguilar et sa brave armée entrèrent dans la plaine située au pied des montagnes de la Sierra-Bermeja. Depuis leur dernière défaite à Alhacen, les Maures craignaient de livrer un nouveau combat en campagne ; mais ils étaient résolus de se défendre dans les défilés des montagnes escarpées qu'avait choisies El Feri, jusqu'à ce qu'il leur fût permis de reprendre l'offensive.

El Feri, s'étant donc assuré des hauteurs, attendait avec confiance l'approche de ses ennemis. La nature semblait avoir élevé elle-même une forteresse inattaquable, dans toute la circonférence de cette vaste montagne. On voyait sur le sommet d'énormes masses de rochers qui s'étendaient sur les côtés, et dont les interstices étaient remplis d'arbres gigantesques, qui y croissaient librement depuis des siècles.

Il n'existait qu'un sentier par lequel on pouvait pénétrer facilement dans l'intérieur de cette immense forteresse ; mais une poignée de braves suffisait pour en interdire l'accès. Quant aux nombreux ravins qui sillonnaient les flancs de la montagne, il était impossible de les suivre jusqu'au sommet.

Les chrétiens ne purent se défendre d'un sentiment d'effroi, quand au lever du soleil ils virent le point où s'était retranchée l'armée des Maures, et qu'ils entendirent les cris barbares que jetaient les rebelles, comme s'ils fussent déjà assurés de la victoire.

Alonzo d'Aguilar fut lui-même frappé des difficultés qu'offrait l'attaque de cette redoutable position. Il pensait avec raison qu'il y avait plus de témérité que de bravoure à escalader la montagne, alors surtout qu'elle était défendue par des hommes

réduits au désespoir. Cependant, quand il songeait à tous les inconvénients d'une guerre traînée en longueur, il ne pouvait se dissimuler l'importance d'un coup hardi et téméraire. D'un autre côté, plus il retarderait l'attaque, plus le nombre des ennemis augmenterait, et si la révolte n'était pas immédiatement étouffée, elle finirait par gagner tout le royaume. Des symptômes alarmants s'étaient de nouveau manifestés parmi les habitants de Grenade, au moment où l'armée avait quitté cette ville, et on pouvait craindre avec raison que les Maures ne se soulevassent en masse pour secouer le joug.

Ainsi, quoique intimement convaincu de tous les dangers que présentait cette entreprise, il résolut d'attaquer les Maures sans délai, au risque d'avoir le dessous. D'ailleurs il avait une confiance illimitée dans l'enthousiasme et la bravoure de ses vétérans, dont la haine contre les Maures était passée en proverbe, et dont il avait si souvent éprouvé le courage sur les champs de bataille.

Aussitôt qu'il se fût arrêté à ce parti, il fit appeler le comte Urena et les autres principaux chefs, afin de leur communiquer ses intentions sur l'attaque qu'il voulait tenter à la faveur de la nuit.

Il divisa son armée en trois corps. Il confia l'aile droite au comte d'Urena, la gauche à don Antonio

de Leyva, et se réserva le centre. Il se proposait, avec son fils don Pedro, de charger les Maures par le chemin qui devait le conduire le plus directement au lieu où leur chef avait réuni ses principales forces.

Lorsque la nuit fut venue, on donna le signal, et les trois corps d'armée s'avancèrent dans la direction qui avait été assignée à chacun d'eux. Le cri de guerre : *san Iago y cierra Espania* ! fut répété dans tous les rangs avec le plus vif enthousiasme, et les Maures répondirent à ce défi par les hurlements les plus sauvages.

El Feri laissa avancer les Espagnols sans les inquiéter dans leur marche. Il craignait qu'à la vue des forces nombreuses dont il pouvait disposer, ils ne se décidassent à battre en retraite et ne lui dérobassent ainsi une partie de sa victoire.

Les chrétiens commencèrent enfin à gravir les flancs rocailleux et escarpés de la montagne. Les cris de guerre avaient cessé depuis quelque temps, et le plus profond silence leur avait succédé; lorsqu'El Feri jugea que son ennemi s'était assez avancé dans le piége qu'il lui avait tendu, et que le succès du plan qu'il avait formé paraissait assuré, il fit sonner de la trompe, et les échos retentirent de nouveau de clameurs forcenées.

Tout-à-coup les rocs du plateau de la Sierra s'agitèrent comme s'ils venaient d'être doués de mouvement, et se mirent à rouler avec un bruit épouvantable le long des flancs de la montagne. On les entendait rebondir d'une plate-forme sur l'autre, et broyer les arbres qui se trouvaient sur leur passage avec des craquements capables d'inspirer la terreur à l'homme le plus intrépide.

La stupeur paralysa un instant l'ardeur des Espagnols; cependant leur courage ne faillit point dans ce péril extrême. Au milieu du bruit des rochers et des cris redoublés que poussaient les Maures, ils distinguaient les gémissements de leurs camarades, dont les corps mutilés roulaient à côté d'eux; et pourtant ils continuaient encore à monter.

Alonzo ne put voir sans être ému cet horrible massacre de ses troupes; mais, craignant qu'une seconde décharge du même genre ne les fît reculer, il s'écria de sa voix vibrante :

— En avant! mes braves compagnons! plus les obstacles que nous avons à surmonter sont grands, plus notre victoire sera glorieuse; en avant! mes amis, en avant!

Les paroles et l'exemple de leur chef suffirent aux chrétiens pour soutenir leur courage; ils poursuivirent leur route à travers les débris de roes qui ne

cessaient de tomber autour d'eux, et les membres écrasés de leurs camarades qui avaient été atteints.

On était au milieu de la nuit, et de profondes ténèbres couvraient les défilés de la Sierra. Il n'était donc pas au pouvoir des Espagnols de se garantir du sort affreux qui les menaçait. Mais il leur restait l'espérance que quelques-uns d'entre eux arriveraient au sommet et tireraient une terrible vengeance de la mort de ceux qu'ils auraient laissés derrière eux.

Cette indomptable persévérance, cet héroïsme qui ne se démentait pas un seul instant, inspirèrent aux Maures une surprise mêlée d'une certaine crainte. Mais El Feri, qui lisait dans leur pensée, prit aussitôt ses mesures pour prévenir les conséquences que pouvait avoir ce dernier sentiment. Persuadé que l'unique moyen de maintenir l'ardeur de ses troupes était de les employer activement, il ordonna à ses plus braves soldats de descendre à la rencontre des Espagnols et de les attaquer dans le sentier dont nous avons parlé plus haut.

Les Maures obéirent à cet ordre avec empressement et se précipitèrent au devant des chrétiens. D'Aguilar, dans l'espoir que ce mouvement lui serait favorable, en donnant aux Espagnols l'occasion de profiter de leur supériorité, s'avança avec une

nouvelle énergie, pendant que don Pedro, avec quelques hommes choisis, suivait le sentier.

Le jeune guerrier gagna du terrain ; les Maures furent repoussés ; et les Espagnols, encouragés par ce premier succès, marchèrent en avant malgré les milliers de flèches qu'on leur lançait des hauteurs environnantes. Mais des troupes fraîches succédaient sans cesse à ceux des Maures que le fer de leurs ennemis avait terrassés ; tandis que les chrétiens, dans cette lutte si inégale n'étaient soutenus que par leur propre courage. Les Maures, par leurs cris, essayaient d'effrayer leurs adversaires, et pourtant ceux-ci avançaient toujours au milieu des monceaux de cadavres qui s'accumulaient sur leur chemin, et présentaient un front aussi impénétrable qu'un mur d'airain.

Don Pedro, digne fils du héros qui l'avait associé à cette périlleuse entreprise, continuait à encourager ses soldats, lorsque, atteint par une pierre, il chancela et tomba, en même temps qu'un javelot lui traversait la cuisse. Il essaya toutefois de se lever et de combattre encore, un genou en terre ; mais don Alonzo s'étant approché de lui, ne voulut pas qu'il restât plus longtemps.

— Retire-toi, mon fils, lui dit-il ; ne hasardons pas tous nos enjeux à la fois. Conduis-toi en bon

chrétien, et vis pour consoler et pour honorer ta mère.

— Mon père, répondit le jeune homme, je mourrai à côté de vous.

— Non, reprit Alonzo, il faut que tu te retires du combat.

Et il ordonna à plusieurs de ses hommes de l'emmener de force. Son ami, don Francisco Alvarez prit le blessé dans ses bras et le porta auprès du comte d'Urena, qui s'était arrêté sur une hauteur à quelque distance de là, afin de rallier et de secourir ceux qui avaient été mis hors de combat, et qui étaient forcés de se retirer sur le derrière de l'armée.

CHAPITRE XVII.

Le massacre des chrétiens continue. — Un orage augmente encore le désordre qui s'est mis dans leurs rangs. — Don Alonzo poursuit courageusement son projet. — Il lutte avec El Feri qui lui donne le coup de la mort.

Après avoir pourvu à la sûreté de son fils, don Alonzo s'avança précipitamment vers le front de la troupe qui gravissait le sentier, et, par un effort désespéré, il attaqua les rebelles si vigoureusement qu'il les força de se replier sur les hauteurs.

Les chefs espagnols firent une courte halte afin de donner à leurs soldats le temps de reprendre haleine ; puis ils continuèrent leur marche pénible ; cependant leur brave général commençait à s'inquiéter

de ne pas rencontrer d'obstacles : il craignait que les Maures ne renouvelassent leur système de défense, qui avait été si fatal aux chrétiens. Ses appréhensions n'étaient point sans fondement : en effet, le son de la trompe et des cris sauvages ébranlèrent bientôt les airs, et de nouveaux fragments de rochers roulèrent du haut du plateau, entraînant dans leur chute rapide les malheureux Espagnols qui se trouvaient sur leur passage.

Pour rendre ce désastre encore plus horrible, un orage s'était amassé dans les nuages sombres qui pesaient sur l'atmosphère, et son approche s'annonçait par de larges gouttes d'une pluie tiède et sulfureuse. Le vent s'engouffrait avec violence dans le sentier, et ses sifflements lugubres se mêlaient aux cris de triomphe des Maures et aux gémissements des blessés.

Bientôt les nuages épais qui planaient au-dessus des montagnes laissèrent échapper des torrents qui inondèrent en un instant le sentier que suivaient les Espagnols, ainsi que les ravins. Semblables à autant de cataractes, les eaux se précipitaient des montagnes et entraînaient avec elles les fragments de pierres que les arbres avaient arrêtés jusque là. De livides éclairs sillonnaient les nues, et l'on entendait dans le lointain le roulement du tonnerre.

Don Alonzo contempla sans effroi le nouveau danger qui le menaçait. Il pressa ses troupes de faire un dernier effort avant que la tempête n'eût acquis plus de violence, et qu'elle n'ajoutât encore aux obstacles qu'opposait l'ennemi. Elles n'en eurent pas le temps : l'orage s'approcha avec une affreuse vitesse, et bientôt les combattants entendirent le tonnerre gronder au-dessus de leurs têtes.

Les hurlements des Maures que couvraient à peine de temps à autre les éclats de la foudre, ressemblaient à la voix des esprits infernaux se réjouissant de cette image de mort et de désolation qu'éclairaient alors des éclairs presque continus. A ces sinistres lueurs, on distinguait le brave Alonzo, dont l'audace augmentait à proportion de la furie des éléments déchaînés. Il avait perdu son cheval et une partie de son armure ; son corselet était délacé et sa poitrine couverte de blessures.

La scène qui l'entourait était horrible ; elle le devint encore davantage, lorsqu'un énorme fragment de rocher s'offrit aux chrétiens et les glaça d'horreur. Il était teint de sang et couvert de lambeaux de chair arrachés aux infortunés qu'il avait écrasés. Des monceaux de corps morts ou encore vivants, mais horriblement mutilés, arrêtaient parfois comme une barrière les torrents qui descendaient de la

montagne; mais bientôt le courant emportait ces digues sanglantes, et les eaux rougies reprenaient leur course.

Tant d'infortunes commençaient à décourager l'armée chrétienne, qui avait déjà perdu la moitié de ses soldats. Don Pedro, le comte d'Urena et les autres principaux chefs étaient ou blessés ou tués. Soudain un cri terrible qui s'éleva de l'aile gauche, commandée par don Antonio de Leyva, annonça quelque malheureuse catastrophe de ce côté.

En effet, Ulamalek, suivi d'un renfort considérable de troupes, avait coupé la retraite aux chrétiens, qui, après d'héroïques mais inutiles efforts, s'étaient vus forcés de se replier; et il en faisait un affreux carnage. Semblable au démon même de la guerre, le renégat frappait à droite et à gauche, et rarement ses coups portaient à faux. Le petit nombre d'Espagnols qui lui échappèrent ne purent se sauver qu'en se frayant un passage à travers l'ennemi; mais ils emportèrent avec eux le corps sanglant de leur chef Antonio, qu'Ulamalek avait mis hors de combat.

Cependant la tempête avait perdu de sa violence, et don Alonzo, comptant avec raison sur le courage de ses vétérans, avançait toujours, et était parvenu au milieu de la montagne. Les rebelles ne le virent

pas s'approcher sans alarme : car, quoique le nombre de ses soldats fût considérablement diminué et affaibli par une si longue lutte, il était sur le point d'atteindre un terrain uni; et, s'il y arrivait, la victoire, que les Maures regardaient comme certaine, devenait plus que douteuse.

Les Infidèles renoncèrent donc à lui envoyer leurs terribles projectiles, pour l'attaquer de près et l'empêcher ainsi d'arriver sur le terrain où il s'efforçait de prendre position. Il s'en suivit une lutte effroyable, dans laquelle chaque chrétien épuisa le reste de ses forces; mais le désordre commençait déjà à se mettre dans les rangs des Maures, et ils ne repoussaient plus que faiblement leurs ennemis.

Alonzo ne cessait d'encourager ses compagnons, et ils continuaient à se battre avec une bravoure toujours croissante; enfin les Maures commencèrent à prendre la fuite.

Mais hélas! parmi les mortels, il n'est point d'enthousiasme, point d'exaltation à l'épreuve de la fatigue et de l'épuisement des forces physiques. Les Espagnols étaient réduits à l'état le plus affreux et leur chef ne marchait plus qu'avec peine, tant il avait perdu de sang depuis le commencement du combat.

Le jour qui commençait alors à poindre lui per-

mit de voir toute l'étendue de son malheur, en lui montrant ses braves soldats étendus sans vie le long du sentier. Cette route qu'il s'était frayée parmi tant d'obstacles était jonchée de cadavres; et il osait à peine espérer qu'avec le petit nombre de soldats valides qui lui restaient, il pût accomplir le projet qu'il avait formé.

Des troupes fraiches furent envoyées par El Feri, et Alonzo vit avec angoisse approcher le moment où ses ennemis triompheraient. Dans cette affreuse situation il jeta un regard attristé sur les troupes qui étaient encore au bas de la montagne; mais il ne pouvait plus compter sur leur assistance, tant la distance qui les séparait était grande.

De la plaine, don Alonzo reporta ses regards sur ses compagnons; il vit dans leur contenance un courage résigné, mais animé par le plus pur patriotisme. Un sourire plein d'une profonde tristesse erra sur ses lèvres tremblantes, quand il leur dit :

— Chrétiens! nous avons juré de défendre cet étendard; mais il faut qu'il soit placé auparavant sur le point le plus élevé que nous pourrons atteindre. Puis, montrant le terrain uni, but de ses efforts : Regardez, ajouta-t-il avec un généreux enthousiasme, regardez là haut sans crainte et sans peur la tombe qui vous attend. Là se termineront pour

vous les souffrances que vous endurez pour votre Dieu et pour votre pays. Cependant si quelqu'un de vous parvient à s'échapper et retourne à Grenade, il pourra dire à la reine qu'Alonzo d'Aguilar a tenu ce qu'il avait promis.

Ces mots électrisèrent les Espagnols, et leurs regards étincelèrent d'un nouveau courage ; on aurait dit qu'ils venaient de puiser de nouvelles forces dans l'exemple de leur brave commandant. Leurs coups frappèrent avec plus d'énergie, et, après de pénibles efforts, ils arrivèrent enfin sur le terrain que leur avait désigné Alonzo.

Arrivés ainsi au but de leur glorieuse carrière, don Alonzo planta d'une main l'étendard de la croix que la reine lui avait confié.

— A moi! mes camarades, s'écria-t-il, c'est ici que nous devons montrer à nos ennemis comment meurent les guerriers chrétiens.

En disant ces mots, il se plaça contre un rocher et fut bientôt entouré de ses soldats. De la main gauche il tenait encore l'étendard, tandis que de la droite il brandissait sa redoutable épée. Les Maures regardaient avec effroi ce formidable champion ; et aucun d'eux n'osait l'approcher.

Tout-à-coup une figure gigantesque sortit de leurs rangs, et, s'adressant à Alonzo, lui dit :

— Rends-toi, chrétien ! Les Maures savent comment il faut honorer un courage égal au tien.

— Me rendre ! s'écria le héros avec indignation ; jamais Alonzo d'Aguilar ne se rendra à un rebelle.

— Grâces en soient rendues au Prophète ! répliqua le Maure, j'ai rencontré un ennemi digne de moi. Je suis El Feri de Benastepar !

Le chevalier considéra le chef Maure avec une noble fierté. Puis, s'élevant au-dessus de sa mauvaise fortune et oubliant qu'il était couvert de blessures dont le sang coulait à travers son armure brisée, il s'avança au devant de son adversaire. Les Infidèles et les chrétiens se rangèrent autour des deux guerriers dans le plus profond silence.

Ils luttèrent quelque temps avec une égale bravoure ; mais Alonzo, convaincu de sa faiblesse, reprit sa première position contre le rocher, déterminé à se tenir sur la défensive.

Les efforts d'El Feri, qui n'avait encore éprouvé aucune fatigue dans cette nuit affreuse, devaient l'emporter sur l'épuisement du guerrier chrétien, et celui-ci, affaibli par la perte de son sang, s'aperçut bientôt qu'il ne lui restait plus qu'à mourir noblement.

Il ressaisit donc la bannière de sa main tremblante et continua le combat inégal qu'il avait

commencé. Lorsqu'il reconnut que sa fin approchait, il s'élança sur El Feri, et, avec un effort désespéré pour lequel il avait rassemblé tout ce qui lui restait d'énergie, il essaya de terrasser son ennemi. Cette tentative dépassait la mesure de ses forces ; et le même coup qui quelques heures auparavant aurait fendu haubert et cuirasse, tomba impuissant sur l'écu d'El Feri. Le Maure sut profiter du moment. Avant qu'Alonzo n'eût eu le temps de se remettre en garde, il le frappa de son cimeterre.

L'arme fendit le casque du chevalier et s'enfonça profondément dans son crâne. Le héros tomba, et un léger soupir annonça que son âme si noble, si belle, quittait son enveloppe mortelle pour aller recevoir la couronne de l'immortalité.

Telle fut la fin d'Alonzo, le modèle de la chevalerie espagnole. Pendant quarante ans il avait fait la guerre contre les Maures, dans son enfance par ses vassaux, et ensuite par la sagesse et la profondeur de son jugement. Bien des fois il avait commandé en chef des armées, et s'était trouvé à la tête de plusieurs mémorables entreprises qui lui méritèrent la dignité de vice-roi d'Andalousie. Il avait donné de sa propre main la mort à plusieurs chefs musulmans ; et il fut le cinquième de son illustre maison qui versa son sang en combattant les Infi-

dèles. Ses vertus chrétiennes égalaient sa bravoure, et l'histoire rapporte que le jour même qui précéda la nuit fatale dont nous venons de raconter les désastres, il s'était pieusement approché des sacrements, comme s'il eût eu le pressentiment de sa mort prochaine.

Les cris d'allégresse que poussèrent les Maures en massacrant les compagnons d'Alonzo, dont pas un ne voulut demander quartier, firent soupçonner aux chrétiens qui étaient au bas de la montagne le fatal événement qui venait de les priver de leur chef. El Feri tenait les yeux fixés sur son ennemi; il ne pouvait s'empêcher de contempler avec vénération cette figure imposante, à laquelle le trépas même n'avait pu arracher la noblesse et la majesté qui y respiraient pendant la vie.

Le casque du héros, renversé de son front vénérable, avait roulé à quelque distance dans la plaine. Ses cheveux, déjà blanchis par l'âge et les fatigues, et en partie teints de sang, entouraient son visage pâle et immobile. Son bouclier brisé était dépouillé de sa fière devise; mais il le tenait encore à son bras gauche avec les fragments de la bannière qu'il avait juré de défendre jusqu'à son dernier soupir; tandis que sa main droite serrait encore l'épée qui avait été si longtemps la terreur de l'Infidèle.

CHAPITRE XVIII.

—

Joie immodérée des Maures. — El Feri ne la partage point. — Ce chef s'oppose en vain à l'ardeur irréfléchie de Mohabed. — Il fait ensevelir Alonzo, et pleure sur sa tombe.

Enorgueillis de leurs succès, les Maures poursuivirent les chrétiens par les défilés et sur les flancs de la montagne ; et ce fut avec peine que le comte d'Urena parvint à ramener les faibles débris de l'armée de ces désastreuses hauteurs. De retour dans la plaine, il trouva la division du comte de Cifuentes qui venait au secours des fuyards. Il prit position sur un rocher, et résista encore longtemps aux efforts de ses ennemis. Enfin ceux-ci cessèrent

de combattre et remontèrent sur le sommet de la Sierra.

Ce fut alors seulement que les chrétiens eurent le temps de respirer, et qu'ils purent se rendre compte des pertes énormes qu'ils avaient faites. Plusieurs des plus vaillants capitaines avaient été tués; mais tout autre douleur disparaissait devant la cruelle incertitude où l'on était sur le sort d'Alonzo. On savait qu'il était resté avec une poignée de braves sur les hauteurs; mais tous ces braves étaient morts au champ d'honneur, et l'on ignorait ce qu'était devenu leur chef.

Quand le soleil éclaira les pics rougeâtres de la montagne, les chrétiens regardèrent de tous côtés pour voir s'ils ne découvriraient pas le drapeau de leur général, flottant au haut de quelque précipice ou à l'entrée de quelques défilé; mais ils ne virent rien. La trompette sonna le rappel à plusieurs reprises, les échos seuls répondirent. Le plus profond silence régnait sur la Sierra et indiquait que la lutte sanglante était terminée. De temps à autre un soldat arrivait d'un pas chancelant du milieu des rochers On le questionnait; mais il secouait tristement la tête: il ne pouvait rien apprendre sur Alonzo.

La victoire des Maures était complète; et comme

depuis longtemps ils n'avaient éprouvé que des revers, un succès si inattendu leur causa une joie immodérée. Ils s'imaginaient déjà avoir affermi leur indépendance; et on put à peine les empêcher d'aller comme des bêtes fauves exterminer les restes de l'armée chrétienne et ravager tout le pays d'alentour. Mais, heureusement pour les Espagnols, El Feri joignait au courage et à l'activité toutes les autres qualités d'un chef sage et expérimenté. Il prévoyait que pour que cet important succès eût des résultats utiles à la cause de ses compatriotes, il devait être suivi de mesures prudentes. Ce n'était point un système de dévastation qu'il fallait adopter, mais une défense lente et régulière.

Ce général habile avait reconnu sans peine que l'exaltation de ses troupes devait être plutôt attribuée au sentiment d'une aveugle vengeance qu'à une bravoure réelle ou réfléchie, et qu'elle serait insuffisante pour résister aux troupes plus nombreuses et mieux disciplinées dont pouvaient disposer les chrétiens.

Nullement ébloui par la victoire qu'il venait de remporter, il savait que ce n'était pas tant au courage et à la bonne conduite de ses soldats qu'il en était redevable, qu'à l'avantage de leur position et à un concours inespéré de circonstances qui sem-

blaient s'être liguées contre ses ennemis. La nouvelle de cette éclatante victoire allait décider les Maures qui jusqu'alors avaient montré de la tiédeur, à prendre les armes et à se réunir sous ses drapeaux dans les montagnes qui étaient devenues pour ainsi dire le berceau de leur liberté renaissante; mais il importait de ne pas courir les chances d'une nouvelle bataille, jusqu'à ce qu'on possédât les moyens de les faire tourner en sa faveur. Un mouvement précipité pouvait entraîner les Maures dans des difficultés capables, non-seulement de retarder leur triomphe, mais encore de rendre nuls les effets de leur premier succès.

Luis de Los Prados marchait contre les Infidèles à la tête d'une armée peu nombreuse mais animée d'un grand courage; El Feri pensait donc que ce serait le comble de la folie d'abandonner une forteresse aussi formidable que celle où il se trouvait, pour essayer de se mesurer en rase campagne avec ce nouveau et redoutable ennemi. Mohabed voulait qu'on marchât contre les Espagnols. El Feri s'opposa à ce projet de toutes ses forces. Mais Mohabed était aussi rempli d'orgueil qu'il était dépourvu des qualités d'un chef habile, et il ne voulut céder qu'à demi aux représentations de son frère d'armes: il consentit à différer l'exécution de son plan encore

pendant deux jours. El Feri, craignant les suites funestes que pourrait avoir dans l'armée la mésintelligence entre les chefs, ne crut pas devoir insister plus longtemps. Il espérait que dans ce court intervalle, il parviendrait à faire entendre raison à l'imprudent Mohabed, ou que les Maures le choisiraient lui-même pour commander cette périlleuse expédition.

D'un autre côté El Feri voyait avec autant de dégoût que de chagrin combien ses soldats étaient loin de se conformer dans la pratique aux principes qu'ils prétendaient professer. En effet ils ressemblaient plutôt à une horde de sauvages sans discipline, qu'à de véritables et sincères amis de la liberté; et la satisfaction d'une animosité particulière les guidait bien plus que le noble enthousiasme de l'héroïsme et l'attachement à la cause nationale. Lui seul, peut-être, avait pris les armes dans des vues de patriotisme, sans aucun mélange d'intérêt personnel ou de désir de vengeance. Il gémissait profondément en songeant qu'il était moins le chef d'hommes courageux, jaloux de recouvrer leur indépendance, que d'une troupe de mécontents, sans lois et sans mœurs.

Le soir du jour qui avait éclairé le désastre de l'armée chrétienne, El Feri, plongé dans une som-

bre méditation descendait du plateau de la Sierra, quand son attention fut attirée par un grand bruit. Il se dirigea de ce côté et arriva à l'endroit où le brave Alonzo était tombé.

Là, il vit le corps ensanglanté du chevalier placé avec dérision sur un bloc de rocher, autour duquel se pressaient des hommes, des femmes et des enfants, avides de repaître leurs regards de ce douloureux spectacle. Ils accablaient d'injures celui qui ne pouvait plus les entendre ; ils crachaient à la figure de celui qu'ils n'auraient pas osé regarder en face, lorsque la vie animait encore ses traits. Ces odieuses représailles étaient plus particulièrement exercées par les enfants et le rebut des femmes qui suivaient l'armée. Car plus les femmes sont naturellement tendres et compatissantes, plus elles surpassent les hommes en férocité, lorsqu'une fois elles ont méconnu la mission qu'elles ont reçue du ciel, qui est de soulager la douleur et de sécher les larmes de ceux qui souffrent.

Une de ces furies essayait, en proférant d'horribles malédictions, de fermer les yeux du vieux guerrier ; une autre foulait aux pieds la croix qu'elle avait arrachée de son sein ; une troisième, d'une figure encore plus hideuse, brisait les boucles argentées de ses cheveux, tandis que d'autres, non

encore satisfaites de ces profanations, plongeaient dans son corps insensible des tronçons d'épées et de lances qu'elles avaient ramassées sur le champ de bataille. On voyait cependant des Maures auxquels le héros chrétien inspirait encore de l'effroi; ils évitaient d'en approcher , comme s'ils eussent craint de le voir se lever pour châtier les sacriléges.

Indigné à la vue de ce dégoûtant spectacle, El Feri s'approcha de plus près, et d'un geste il dispersa cette foule de forcenés.

— Misérables! s'écria-t-il , les yeux pleins de courroux , vous faites bien voir là toute votre lâcheté. Vous outragez le cadavre d'un homme qui de son vivant vous eût fait reculer d'un seul de ses regards. Allez! vous êtes indignes de porter le nom que vous ont laissé vos ancêtres.

La foule effrayée se dispersa en silence. Mais un Maure, plus hardi que les autres, s'écria :

— Ce chrétien n'était-il pas l'ennemi mortel des Musulmans?

— Pendant qu'il vivait, répondit El Feri d'un air sombre; mais la mort réconcilie les ennemis les plus acharnés. Toute haine doit s'éteindre dans la froide demeure du tombeau.

— Les Maures et les chrétiens, sont irréconciliables jusque dans la tombe.

— Silence! s'écria El Feri d'un air menaçant, ou, si tu prononces un mot de plus, je le jure par Mahomet, mon cimeterre te répondra pour le brave et infortuné Alonzo. Puis, se tournant vers les personnes qui le suivaient, il leur ordonna de rendre les derniers devoirs au chevalier chrétien.

Les Maures obéirent aux ordres de leur chef. Après avoir lavé le corps du héros et l'avoir enveloppé dans un linceul blanc, ils creusèrent une fosse au pied du roc où il s'était si vaillamment défendu, et l'y déposèrent avec tous les signes du respect. Aucune pompe funèbre n'accompagna les obsèques d'Alonzo; aucun chrétien ne vint y prier; les prêtres ne firent point entendre de chants sur sa tombe; mais en l'absence des honneurs et des prières, Alonzo reçut le tribut le plus honorable que puisse ambitionner un guerrier: les larmes de son ennemi coulèrent sur ses restes; elles étaient versées par El Feri de Benastepar.

Pendant ce temps les chrétiens qui avaient échappé au massacre, faisaient une retraite précipitée, emportant dans leur fuite un grand nombre de blessés, et laissant derrière eux un monument terrible de leur bravoure, de leur constance et de leur infortune

Combien est imposant le silence de mort qui

succède au tumulte d'un combat. Le son des trompettes a cessé et les échos de la montagne sont muets. La voix du commandement s'est éteinte ainsi que les cris de la victoire et ceux de la détresse. Le gazon qui, quelques heures auparavant, faisait l'ornement de la plaine, est souillé d'un sang noir, et écrasé sous le poids des cadavres. Des milliers de guerriers reposent dans les bras de la mort; mais sur leurs visages décolorés on aperçoit encore l'expression des divers sentiments qui les animaient à leurs derniers moments. En voyant les uns on dirait qu'ils sont plongés dans un doux sommeil, tandis que d'autres, par la violente contraction de leurs muscles, annoncent le douloureux combat que la nature a eu à soutenir avant que l'âme ne se soit séparée du corps. Tous sont confondus dans leur dernier repos sans distinction de rang, d'âge et de dignité. Les cheveux blancs se mêlent avec les boucles noires, et le front sillonné du vétéran repose près du visage arrondi du jeune homme, qui quelques jours auparavant s'était séparé pour la première fois de sa mère. A côté du noble chef est étendu l'humble soldat; leurs costumes seuls les distinguent, et cette différence même sera bientôt effacée par le temps qui réduira en poussière les vêtements et les corps qu'ils recouvrent encore aujourd'hui. Les oiseaux

de proie voudront aussi réclamer leur part du combat meurtrier, et les braves dont tant de généreuses émotions faisaient battre le cœur, deviendront leur pâture, tandis que leurs parents et leurs amis seront privés de la douloureuse consolation de pleurer sur leurs restes.

La nouvelle de la défaite des chrétiens et de la mort d'Alonzo arriva bientôt à Grenade : car la renommée redouble de vitesse, quand elle a un malheur à annoncer. Isabelle en fut consternée. La victoire elle-même lui eût paru un revers, s'il eût fallu l'acheter au prix du sang de l'illustre chevalier dont elle regrettait la perte ; et cette perte était rendue mille fois plus déplorable encore par les desastres qui l'avaient accompagnée.

En présence de l'archevêque son confesseur, ainsi que de la noblesse, la reine fit le vœu solennel de porter des habits de deuil et de coucher sur la dure jusqu'à ce que la révolte des Maures fût entièrement comprimée et que les auteurs des troubles fussent châtiés.

Elle donna ensuite l'ordre à ses meilleures troupes d'aller venger la mort de ses sujets qui avaient succombé dans la Sierra.

CHAPITRE XIX.

—

Canieri à Alhauzin. — Il se soumet aux instructions données par El Feri. — Il apprend à Ulamalek le pacte qu'il a fait avec Luis. — Le lendemain on lui annonce la fuite du renégat avec Rodrigo.

Peu de temps après la défaite des Espagnols dans la Sierra-Bermeja, El Feri envoya Ulamalek avec des instructions particulières à Alhauzin, où se tenait Canieri. La nouvelle du succès obtenu par les Maures avait augmenté au dernier point les folles espérances du prétendant au trône de Grenade. Son esprit était tellement exalté, et sa confiance si grande dans les résultats qui devaient suivre les futures opérations de ses compatriotes,

qu'oubliant l'éloignement secret qu'il avait toujours ressenti pour un engagement, il parlait déjà de se mettre à la tête d'un corps d'armée, et d'aller à la rencontre des chrétiens qui avançaient alors rapidement sur Alhauzin.

Mais Ulamalek apportait de la part d'El Feri des ordres en opposition à ce projet, et le vainqueur de la Sierra-Bermeja était alors regardé comme l'arbitre de la cause des Maures. Canieri, en dépit de l'accès momentané de bravoure que lui avait donné son orgueil présomptueux, devait se fortifier dans Alhauzin, et préparer une retraite pour Mohabed, dans le cas où l'expédition téméraire de ce chef contre Luis échouerait, ainsi que le prévoyait El Feri.

Sourd aux observations et aux conseils de l'homme dont la prudence pouvait seule, sinon empêcher, du moins retarder la chute du pouvoir que possédaient déjà les rebelles, Mohabed était descendu dans la plaine à la tête d'un corps considérable, pour livrer bataille aux Espagnols et marcher ensuite sur Grenade. Mais Canieri se soumit et se conforma ponctuellement aux instructions que lui transmettait Ulamalek.

Plein d'admiration pour El Feri, il se serait résigné à tout, excepté pourtant à dépouiller les marques extérieures de sa dignité. Il appartenait à cette

classe d'hommes qui du pouvoir ne recherchent que l'ombre, abandonnant aux autres la réalité.

Voulant donner au renégat une idée des forces dont il pouvait disposer, il fit réunir toute la garnison sur la place pour la passer en revue : personne ne pouvait lui disputer ses talents dans les évolutions d'une parade militaire.

— Tu vois, Ulamalek, lui dit-il avec une fierté aussi arrogante qu'elle était déplacée, les temps sont heureux pour les Maures.

— Oui, si leurs succès ont de la durée, répondit le renégat d'un air de doute et d'indifférence.

— Hé! que parles-tu de durée? Mais regarde donc: vois ces soldats, comme ils sont armés et équipés; vois leur mine guerrière; penses-tu qu'ils soient capables de souiller par la lâcheté les lauriers que leurs compagnons viennent de cueillir dans la Sierra-Bermeja?... Mais tu es toujours désespérant, Ulamalek; aucun événement heureux, aucune victoire, quelque éclatante qu'elle soit, ne peut chasser la tristesse qui assombrit continuellement ton front.

— Fasse le ciel, Canieri, que tu n'aies pas à te repentir d'avoir trop compté sur l'avenir. Tu connais les sévères châtiments dont sont menacés les chefs de l'insurrection.

— Je les connais, mais je ne les crains pas. J'ai un ôtage.

— Un ôtage! reprit Ulamalek étonné. Que veux-tu dire? de qui parles-tu?

— Du jeune Rodrigo de Monte-Calvo ; il est de nouveau en mon pouvoir.

— Mais par quelle fatalité trouvé-je toujours cet enfant près de toi? Je croyais qu'il était parvenu à s'échapper lors de l'incendie d'Alhacen.

— Écoute, Ulamalek : tu as toujours été mon meilleur ami, et je puis te confier des secrets qu'il m'est défendu de confier à d'autres. Tu as cru jusqu'ici que le hasard seul m'avait livré Rodrigo.

— Et qui donc? demanda Ulamalek d'un ton d'humeur.

— Voici l'histoire. Quelques jours après que nous fûmes sortis de Grenade, pour nous retrancher dans les Alpuxarras, Luis de los Prados, cet orgueilleux chrétien, s'avisa de vouloir s'emparer de ma personne, pour me faire conduire ensuite à l'échafaud. Suivi d'un seul domestique, il eut le front de venir m'attaquer dans une caverne où il avait appris que je m'étais caché avec quelques Maures. Le combat, comme tu peux bien le penser, ne fut pas long. Terrassé par le nombre, Luis fut obligé de de-

mander quartier. Je lui fis grâce de la vie ; mais je ne pouvais lui rendre la liberté. Il m'offrit pour sa rançon la moitié de sa fortune ; je la refusai. Je me rappelai alors qu'avant la prise de Grenade, le comte de Monte-Calvo avait tué de sa main un frère que j'aimais ; déjà bien des fois j'avais cherché à venger sa mort, sans pouvoir y parvenir. A l'instant même, je conçus l'idée de demander que Luis me livrât le fils de son oncle en échange de la liberté qu'il sollicitait. Luis y consentit, à la condition que le traité que je lui proposais resterait un secret pour les Maures comme pour les chrétiens, et il s'engagea en même temps à ne pas paraître en public avant d'avoir rempli cet engagement.

— L'infame ! s'écria Ulamalek avec indignation ; mais achève, Canieri.

— Eh bien ! sous prétexte d'une course aux environs de Grenade pour accomplir un vœu, il m'amena le confiant jeune homme jusque dans les Alpuxarras, où mes gens le trouvèrent seul et endormi, comme s'il se fût trouvé là par l'effet du hasard.

— Et Rodrigo ne s'est point douté de l'odieux trafic qu'avait fait de lui son cousin ?

— Je ne le pense pas ; du moins on ne l'a jamais entendu prononcer le nom de Luis. Je l'ai fait ques-

tionner par Ben-Hamet; il a toujours répondu qu'il s'était fourvoyé seul dans les Alpuxarras.

Ulamalek paraissait réfléchir profondément. A la fin, il leva de nouveau les yeux sur Canieri, et lui dit :

— Continue : je suis curieux de savoir comment et par qui le jeune homme t'a été livré la seconde fois.

— Encore par Luis. J'avais écrit au chevalier une lettre menaçante, dans laquelle je lui rappelais toutes les clauses de notre traité. Nous étions convenus en effet que s'il ne me livrait pas son cousin, je dévoilerais aux yeux de toute l'Espagne la honte dont il s'était couvert dans sa folle tentative contre ma personne. Trois jours après, il me ramena le fugitif. Il est vrai que cette fois il n'a pu le tromper comme il l'avait fait auparavant; mais peu nous importe. Que Luis s'arrange avec son oncle comme il l'entendra, cela ne me regarde pas. Il me suffit de posséder un ôtage, que je ne rendrai que lorsque les Maures auront reconquis leur indépendance. Je sais que don Fernando est au désespoir; il n'a pas revu son fils depuis le jour du fameux tournoi où la reine a en vain cherché à éblouir les yeux des Mahométans, et il ne sait pas où il est caché.

Canieri s'arrêta : ses yeux avaient rencontré ceux

du renégat qui brillaient d'indignation et de courroux.

— Ulamalek, que signifie ce trouble? demanda le chef alarmé.

— Tu me le demandes, Canieri? Eh bien, tu le sauras demain.

Et après avoir jeté sur le chef un regard de mépris, Ulamalek tourna les talons, et rentra dans la maison qu'occupait Canieri, et où lui-même avait pris son logement.

Habitué depuis longtemps à l'humeur inégale et souvent fantasque d'Ulamalek, Canieri eut bientôt oublié ce que les dernières paroles du renégat avaient d'étrange et d'offensant. Comme le soleil était près de se coucher, il congédia les troupes et reprit le chemin de ce qu'il appelait sa résidence. Il rentra dans ses appartements, sans s'informer de ce que faisait Ulamalek, et il se coucha.

A ses rêves brillants du jour, succédèrent ceux de la nuit, qui, non moins agréables, lui montraient l'aspect d'une longue carrière de bonheur, ses ennemis vaincus et dispersés et tout le royaume de Grenade soumis à son autorité.

Il s'imaginait monter en triomphe à l'Alhambra, quand, à la pointe du jour, il fut réveillé par le son des clairons.

Rendu à réalité de sa position, il fit demander sur-le-champ Ulamalek, pour concerter avec lui les moyens de défense qu'El Feri lui avait ordonné de prendre.

— Ulamalek ! s'écria tout étonné Ben-Hamet à qui s'était adressé le chef; et il resta en silence, comme un homme frappé de la foudre.

— Eh bien ! oui, Ulamalek, répéta Canieri avec impatience. Mais que veut dire cet embarras? Parle, où est le renégat ?

— Il est parti cette nuit.

— Et où est-il allé? Dans quel dessein a-t-il quitté la ville avant de m'avoir parlé ?

— Je l'ignore. Ce matin seulement j'ai appris la nouvelle de son départ. Les gardes de la prison et ceux de la ville l'ont laissé passer, sachant qu'il était le confident de vos secrets, et croyant qu'il agissait d'après vos ordres...

— Mes ordres ! interrompit Canieri avec colère. Mais je ne lui en ai donné aucun.... Cet homme a toujours été rempli de fierté : le sang chrétien n'a pas cessé de couler dans ses veines. Il a pu abjurer sa foi, trahir son pays, mais non réformer son caractère. Par le puissant Allah ! il apprendra qu'on ne se moque pas impunément de mon autorité..... Est-il parti seul ?

— Non; il a emmené avec lui le jeune homme qui vous a été livré à la montagne des Martyrs, ainsi que le valet qui l'a accompagné jusqu'ici.

— Trahison! s'écria Canieri, en grinçant des dents de rage. Comment! Rodrigo m'a encore échappé! Et les gardes l'ont laissé fuir!

Puis, avec la promptitude que les despotes orientaux mettent à exécuter ce qu'ils appellent la justice, il ordonna que les gardes de la prison ainsi que ceux de la porte de la ville par où étaient sortis les fugitifs, fussent massacrés en sa présence.

Après avoir ainsi calmé le premier accès de sa rage, il voulut que les meilleurs cavaliers de sa troupe se missent aussitôt à la poursuite d'Ulamalek.

— Amenez-le moi mort ou vif, leur dit-il; vous demanderez ensuite vous-mêmes votre récompense. Quelle qu'elle puisse être je vous l'accorderai.

— Si Luis, continua-t-il en se parlant à lui-même, croit en être quitte avec moi, il se trompe. L'Espagne saura que l'orgueilleux seigneur de los Prados a été forcé de s'humilier devant un chef de rebelles, et qu'il n'a dû sa liberté qu'à une infâme trahison.

Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, les cavaliers qu'il avait envoyés à la poursuite d'Ulamalek

partaient avec toute la rapidité que peut inspirer l'espoir d'une riche récompense joint à la crainte d'un sévère châtiment. Mais quoiqu'ils ne se fussent point trompés sur la direction qu'avait prise le renégat en sortant d'Alhauzin, ils ne purent l'atteindre.

Ainsi leurs efforts furent aussi infructueux que la fureur de leur maître. Après une course aussi fatigante qu'inutile, la petite bande se vit forcée de se retirer devant un corps de chrétiens, et de retourner à toute bride à Alhauzin, pour y entendre les amers reproches et les imprécations de Canieri.

Toute la garnison regretta la disparition d'Ulamalek; les uns parce que sa présence animait leur courage; les autres parce qu'ils redoutaient le caractère despotique de Canieri que la trahison de son ami ne pouvait que rendre plus méchant et plus cruel.

CHAPITRE XX.

—

Rodrigo aperçoit de sa prison Ulamalek. — Ce renégat le délivre ainsi que Pedro. — Ils arrivent ensemble à Murcie. — Ulamalec se fait connaître à Don Fernando, et il lui présente son fils.

Aussitôt après son arrivée à Alhauzin, Rodrigo avait été enfermé avec Pedro dans une prison bien différente de celle qu'il occupait à Alhacen. Cette prison était située à l'étage supérieur d'une tour qui s'élevait à l'extrémité de la place. On n'y montait qu'avec peine au moyen d'une échelle dressée en dehors contre le mur. L'échelle avait été enlevée et toute une compagnie de soldats avait été placée au pied de la tour, de sorte que toute communica-

tion paraissait impossible entre nos deux prisonniers et ceux qui auraient pu être tentés de leur porter des secours. Tous les matins Pedro descendait dans l'intérieur un panier attaché à une corde, et l'on y mettait les provisions pour la journée.

Le soir où Ulamalek accompagna Canieri sur la place, Pedro dit à son jeune compagnon :

— Il faut avouer, seigneur Rodrigo, que vous supportez votre captivité avec une patience admirable. En vous voyant aux pieds de votre cousin, et ensuite en aidant les Maures à vous emporter dans la caverne, je craignais que vous n'eussiez pas la force de lutter aussi courageusement contre le malheur.

— C'est vrai, répondit Rodrigo. Mais à quoi bon se décourager. Je sais maintenant pourquoi je me trouve ici, et je me console par la pensée que l'honneur de mon cousin est sauf.

— J'admire votre dévouement pour un lâche qui....

— Je t'en prie, Pedro, laisse ces qualifications de côté : elles ne conviennent pas à ton maître. Il n'a été que malheureux, et je suis persuadé qu'au fond de son âme il déplore la cruelle nécessité qui l'a forcé à accepter les dures conditions que lui imposait Canieri.

— Vous le croyez? soit. Je ne chercherai pas à détruire cette douce illusion qui vous empêche de sentir les ennuis de la captivité.

— Ecoute, Pedro. Il me semble entendre sur la place un bruit d'hommes et de chevaux.

— Fasse le ciel, dit Pedro, que ce bruit ne nous annonce rien de mauvais!.... Vous avouerez que nous sommes dans une singulière position: nous devons souhaiter que la victoire reste à nos troupes; et cependant si les Maures avaient le dessous, ils pourraient bien, en dépit des conventions que votre cousin a faites avec Canieri, se venger sur nous de leur défaite.

Cette pensée fit frémir Rodrigo; mais il ne tarda pas à reprendre son sang-froid; et il s'approcha de la porte pour mieux entendre ce qui se passait sur la place.

— Quel malheur! dit-il, que nous soyons ici comme dans une cave. Nos fenêtres sont si hautes que nous n'avons aucun moyen d'y atteindre.

— Il me vient une idée, répondit Pedro. Je ne suis pas grand; vous l'êtes encore moins; mais si vous montiez sur mes épaules, vous pourriez, j'en suis sûr, regarder sur la place.

— Ton idée est excellente: il faut, sans tarder, la mettre à exécution.

Pedro attira la couchette qui leur servait à tous deux, du coin où elle était placée et l'approcha de l'une des fenètres. Il monta ensuite dessus, et appuyant sa tète contre le mur, il s'accrocha des deux mains à une saillie qui s'étendait tout autour de la chambre.

En un instant Rodrigo fut perché sur son dos; puis se dressant sur ses épaules, il eut la satisfaction de se voir à la hauteur de la fenètre.

Après avoir plongé ses regards de tous côtés, il dit à Pedro :

— Je ne sais ce que tout cela signifie : je vois bien des troupes réunies sur la place; mais il m'est impossible de deviner dans quel but.

— Je voudrais parier que ce n'est qu'une simple revue.

— C'est possible..... Mais que vois-je?... Oh! je n'en puis plus douter : c'est bien lui!...

— Et qui donc?

— Ulamalek, le renégat qui m'a déjà une fois tiré des mains de Canieri. Si je l'appelais?....

— Gardez-vous-en bien : vous vous perdriez infailliblement.

— Ah! le voilà qui lève les yeux vers la tour. Si seulement il pouvait m'apercevoir.

— Descendez! descendez! seigneur Rodrigo. Canieri pourrait aussi vous voir.

Rodrigo obéit; et étant descendu, il aida Pedro à remettre la couchette à sa place.

Comme la nuit approchait, ils firent leur prière, avec plus de ferveur que jamais, tant la présence d'Ulamalek à Alhauzin les avait remplis d'espoir. Ils se couchèrent ensuite et s'endormirent paisiblement.

Ainsi que l'avait souhaité Rodrigo, Ulamalek avait aperçu le jeune homme, au moment où il laissait Canieri seul sur la place avec ses troupes. Quand il fut rentré dans le palais, il se rendit immédiatement dans les appartements de Canieri et se mit à fouiller activement dans ses papiers. En ayant trouvé un auquel il paraissait attacher beaucoup d'importance, il le serra dans les plis de sa ceinture et se retira ensuite dans la chambre où il devait passer la nuit. Mais au lieu de se coucher, il s'assit près de la fenêtre ouverte, en proie aux plus vives émotions.

Il était près de minuit quand il se leva; et étant sorti du palais, il se dirigea vers la tour où était enfermé Rodrigo.

— Où est l'échelle? demanda-t-il d'un ton de commandement, aux deux sentinelles qui, appuyées sur leurs armes, causaient à voix basse pour chasser le sommeil.

Les soldats ne doutant pas que ce ne fût par ordre de Canieri que le renégat réclamait l'entrée de la prison, s'empressèrent de chercher l'échelle, et la placèrent contre le mur.

Ulamalek y monta seul, et ayant ouvert la porte qui se fermait en dehors, il entra dans la chambre de Rodrigo.

Mais déjà Rodrigo et son compagnon, éveillés par le bruit, s'étaient levés, le cœur palpitant de crainte et d'espérance.

— Je suis Ulamalek, le renégat, c'est moi qui viens vous délivrer : suivez-moi, et quoi que vous puissiez voir ou entendre, gardez le plus profond silence. Il y va de votre vie.

Après ces paroles, il sortit le premier et descendit. Rodrigo et Pedro le suivirent avec empressement, et au bout de quelques instants ils se virent au bas de l'échelle, et en face des deux factionnaires qui les considéraient avec curiosité à la lueur d'un feu qui brûlait à quelque distance.

L'un d'eux demanda à Ulamalek si lui et son camarade devaient escorter les prisonniers.

— C'est inutile, répondit le renégat; et il prit le chemin de la porte de la ville.

Les gardes qui y veillaient le laissèrent passer sans lui adresser de questions; et après un quart

d'heure de marche il s'arrêta dans un hameau qui se trouvait sur la route. Là il frappa à une maison écartée. La porte s'ouvrit et Rodrigo vit en sortir Marienne que son mari y avait laissée la veille avec les deux Maures qui l'avaient suivi depuis la Sierra-Bermeja.

Des larmes de joie coulèrent des yeux de la renégate, quand elle baisa les mains de Rodrigo ; mais Ulamalek ne permit pas à sa femme de se livrer longtemps à cet épanchement ; il appela les deux Maures et leur ordonna de seller leurs chevaux et le sien. Les chevaux furent promptement amenés, et les trois fugitifs disposés aussitôt à partir.

— Nous t'attendrons à Murcie, dit à voix basse le renégat à sa femme ; et piquant des deux, il partit au galop suivi de Rodrigo et de Pedro.

Le jour commençait à paraître, quand Ulamalek dit à ses compagnons :

— Nous pouvons maintenant ralentir le pas : nous sommes hors de danger.

Mille sensations agitaient le cœur de Rodrigo ; il rendit à Dieu des actions de grâces. Le bonheur de revoir son père après une si longue absence, la crainte d'être obligé de lui avouer la cause de sa captivité, se disputaient alternativement son âme ;

tandis qu'une joie franche se lisait sur le visage épanoui de Pedro, et qu'un mélange de satisfaction et de chagrin, de honte et de remords se faisait voir sur celui du renégat.

Rodrigo voulut remercier son libérateur ; mais Ulamalek le pria de le laisser à ses réflexions ; et ils continuèrent de marcher en silence.

Le soleil était près de se coucher quand nos fugitifs aperçurent les monuments de Murcie, déjà enveloppés dans les nuages vaporeux du soir. Mais, malgré l'obscurité, Rodrigo reconnut de loin le toit paternel, et son cœur battit plus fort des douces émotions de la joie et de l'amour filial.

Manuel, le vieux majordome du comte Fernando, le reçut à la porte de la maison ; ses traits portaient les traces d'un profond chagrin.

— Oh! c'est vous, mon jeune maître! s'écria le vieillard en prenant la main de Rodrigo..... Hélas! votre père....

— Que dis-tu? Manuel ; qu'est-il arrivé?

— Il a bien souffert depuis votre départ. La douleur a courbé sa tête vénérable.

Rodrigo couvrit son visage de ses deux mains et se mit à pleurer.

— Ne vous désolez pas ainsi, seigneur Rodrigo ; votre retour ranimera ses forces et le rappellera à la

vie. Mais il faut le préparer à vous recevoir; et c'est moi qui me chargerai de ce soin.

Ayant dit ces mots, il entra dans le vestibule, et, précédé du majordome, il passa dans la chambre où était couché don Fernando.

Le vieux chevalier tressaillit à la vue d'Ulamalek.

— Seigneur comte, lui dit le renégat, vous aviez autrefois à votre service un nommé Castro et sa femme que vous avez comblés de bienfaits...

— Oui, s'écria le vieillard d'une voix tremblante d'indignation, deux misérables, qui, pour sauver les richesses qu'ils tenaient de ma générosité, n'ont point rougi de renier leur foi et leur pays.....

— Mais qui, pressés par le remords, sont prêts aujourd'hui à demander pardon à Dieu et aux hommes de leur lâche apostasie.

Pendant qu'Ulamalek parlait ainsi d'une voix pleine d'émotion, don Fernando qui le regardait attentivement aperçut une larme dans ses yeux.

— Maure, lui dit-il, pourquoi pleures-tu?

— Oh! mon bon maître! s'écria tout-à-coup Ulamalek en tombant à genoux, je suis cet infame Castro.

— Castro! répliqua le vieillard, en détournant la tête avec un geste d'horreur.

— Je suis bien coupable, je le sais; mais si j'ai

pu oublier mes devoirs envers Dieu et envers mon pays, du moins je n'ai pas oublié vos bienfaits.

— Et que viens-tu faire ici?

— Je viens vous apporter des nouvelles de votre fils.

— Mon fils! s'écria don Fernando en se levant vivement; je croyais que les Maures l'avaient tué.

— Non; il vit : il ne tardera même pas à venir se jeter dans vos bras. Il n'était que prisonnier, et c'est moi qui l'ai délivré.

— Oh! pardonne-moi mon emportement; mais pourquoi me rappeler que tu t'es fait apostat?..... Où est donc mon fils?

— Il est là dans le vestibule qui attend que vous l'appeliez.

— Qu'il vienne donc! qu'il vienne! s'écria l'heureux père; et malgré sa faiblesse il serait descendu de son lit sans l'opposition qu'y mit Ulamalek.

Sa voix fut entendue : Rodrigo se précipita dans la chambre et tomba dans les bras du vieillard qui le pressa convulsivement contre son cœur.

— Mon fils! — Mon père! — Ce furent là les seules paroles que purent échanger pendant quelques instants les auteurs de cette scène touchante.

Après que cette première émotion se fut calmée,

don Fernando voulut savoir de son fils ce qui lui était arrivé.

— Permettez-moi de répondre pour lui, dit le renégat : son cœur ne lui permettrait pas de dire toute la vérité.

— Grâce ! grâce ! mon père, pour votre neveu ! s'écria Rodrigo, en se jetant au pied du lit du vieillard.

— Que veut dire ceci ? demanda don Fernando. Mais voyons, Castro, explique-toi : car c'est toi que je veux entendre.

Ulamalek, que nous continuerons d'appeler ainsi, raconta alors tout ce qu'il avait appris de Canieri.

— Quoi ! reprit le vieillard après avoir longtemps contenu son indignation ; l'ambition a-t-elle pu pousser Luis à un crime aussi horrible !

Rodrigo leva encore une fois ses mains suppliantes vers son père ; mais celui-ci, les yeux fixés avec douleur sur le jeune homme, ne répondait point.

— Mon père ! reprit Rodrigo, en pleurant, voudriez-vous livrer votre neveu, mon cousin, entre les mains de la justice ?

— Mon enfant, il n'appartient qu'à la reine de faire grâce : je te permets de solliciter sa clémence

en faveur du coupable; mais mon devoir à moi est de dévoiler l'infame qui a osé trahir son parent et son pays.

Rodrigo, craignant que des instances trop vives de sa part ne s'opposassent au rétablissement de son père, cessa de parler; et le comte convint avec Ulamalek, qu'aussitôt que sa santé le permettrait, ils se rendraient tous ensemble à Grenade pour porter leur plainte au pied du trône.

CHAPITRE XXI.

—

Mohabed attaque les chrétiens. — Son armée est mise en pièces, et lui-même est fait prisonnier. — Les sujets de Canieri se révoltent contre lui et lui tranchent la tête. — Les Espagnols s'emparent d'Alhauzin.

Pendant qu'Ulamalek attend le rétablissement de don Fernando, nous allons retourner auprès des Maures que nous avons laissés à Alhauzin.

Canieri, se voyant trahi par le renégat, était en proie à la plus violente fureur. On ne l'abordait plus qu'en tremblant, comme si son regard farouche suffisait pour glacer d'effroi tout ce qui l'entourait. Etrange phénomène dans la nature humaine! De tous ces Maures, il n'en était pas un seul qui ne

méprisât l'odieux despote ; et cependant ils tremblaient tous devant lui et ne le redoutaient pas moins que si le pouvoir dont ils l'avaient volontairement investi lui eût été communiqué par une volonté divine.

Un événement auquel tout le monde s'attendait vint faire diversion aux craintes des Maures : les chrétiens s'avançaient ; et Canieri lui-même fut forcé d'oublier ses chagrins particuliers pour ne s'occuper que du danger public.

La ville d'Alhauzin qu'il commandait possédait une forte garnison et des provisions en abondance ; et pourtant il ne pouvait se défendre des plus vives appréhensions. A chaque instant arrivaient des Maures qui fuyaient devant les Espagnols, et qui, dans leur frayeur, représentaient l'armée chrétienne sous l'aspect le plus redoutable. Ces rapports plus ou moins exagérés, ainsi que les noms des officiers qui conduisaient les troupes d'Isabelle, causèrent une alarme générale dans Alhauzin ; et ceux qui une semaine auparavant avaient considéré le triomphe de leur cause comme certain, étaient maintenant les premiers à en désespérer.

Mohabed, descendu de la Sierra, dirigea hardiment sa course vers Grenade ; il rencontra bientôt le petit corps d'armée commandé par Luis. Aussitôt que

les Maures et les chrétiens furent à portée de s'entendre, les premiers laissèrent échapper des acclamations de joie, et les derniers leur répondirent par leur cri de guerre habituel. Mais il y avait dans ce cri quelque chose d'étrange et d'insolite qui fit pâlir Mohabed. Ce n'était pas en effet le seul désir de la gloire qui poussait les Espagnols; un plus noble motif les animait: ils brûlaient de venger la mort de leurs compagnons massacrés dans la Sierra-Bermeja.

Luis vit approcher l'ennemi avec une satisfaction visible. Il lui tardait en effet d'effacer la tache que sa malheureuse expédition contre Canieri avait imprimée à sa réputation ; la discrétion de ce chef n'était rien moins que rassurante pour lui, et il avait lieu de craindre que leur infame trafic n'éclatât au grand jour.

Le chevalier avait fait choix d'une position avantageuse près d'El Rio-Gordo, et il attendait de pied ferme l'ennemi, quand Mohabed se précipita sur les chrétiens avec autant d'imprudence que de fougue. Il n'avait nullement réfléchi à la fatigue que ses troupes avaient eu à supporter dans leur marche rapide, et il s'imaginait que la célérité des mouvements et la vigueur de l'attaque suffiraient pour déconcerter les chrétiens. Mais ceux-ci à leur tour regardaient

les rebelles comme un holocauste qui venait s'offrir à eux en expiation du carnage de la Sierra, et ils étaient résolus à ne faire quartier à qui que ce fût.

Luis commanda à ses gens de soutenir l'assaut des Maures sans faire aucun mouvement, puis de profiter de la confusion qui devait en résulter dans leurs rangs pour les attaquer à leur tour. Ses ordres furent exécutés ponctuellement. Ainsi qu'il s'y attendait, les Maures chargèrent dans le plus grand désordre; les Espagnols résistèrent; mais sans bouger de place; et à un signal donné, ils s'élancèrent sur cette foule tumultueuse, et la terrassèrent pour ainsi dire du premier choc.

Il s'en suivit un affreux carnage; mais ce n'étaient plus les chrétiens qui tombaient; c'étaient les Maures, chez lesquels une terreur panique générale avait tout-à-coup succédé à la plus folle présomption. Mohabed usa de tout son pouvoir pour rallier ses soldats : ce fut en vain. La frayeur l'emporta, et les chrétiens obtinrent un triomphe aussi éclatant que facile. Le plus grand nombre des Maures fut massacré sur le champ de bataille, le reste fut fait prisonnier, ainsi que Mohabed. Quelques-uns seulement parvinrent à s'échapper pour aller raconter leur défaite à leurs compatriotes.

Cette nouvelle jeta les rebelles dans la plus grande

consternation. El Feri de Benastepar, contristé, mais non surpris, des malheureux résultats de la témérité de Mohabed, chercha aussitôt à réparer ce désastre; mais ses forces étaient considérablement diminuées, et il demeura plus que jamais convaincu de la nécessité de resserrer le foyer de la guerre dans les montagnes.

Mais si ce chef ne fut pas plus abattu par la défaite de Mohabed qu'il n'avait été ébloui par ses propres succès, il n'en fut pas de même de Canieri. La déroute d'El Rio-Gordo, qui fut représentée comme un échec irréparable, lui fit concevoir des craintes sérieuses pour sa propre sûreté; et sa frayeur fut augmentée par l'arrivée de l'alcade de los Donceles qui vint presqu'à l'improviste mettre le siége devant Alhauzin.

L'alcade commença par envoyer un parlementaire chargé de sommer les rebelles de mettre bas les armes : une amnistie entière était promise à ceux qui obéiraient et livreraient leur chef; sinon ils seraient tous passés au fil de l'épée, et leur ville réduite en cendres. Le mécontentement de la garnison, que l'orgueil de Canieri avait révoltée, prit alors un tel accroissement que ce chef perdit tout espoir d'opposer aux assiégeants une résistance efficace.

En effet, il se forma bientôt contre lui un com-

plot aussi puissant que nombreux, et les mécontents, voyant que leur position était désespérée, prirent le parti que la crainte des chrétiens devait leur inspirer. Ils se rendirent en foule au palais, et demandèrent insolemment que les portes de la ville fussent ouvertes à l'alcade. Mais Canieri et les autres chefs, qui savaient qu'ils n'étaient point compris dans l'amnistie, désiraient naturellement que l'on se défendît jusqu'à la dernière extrémité, comme un moyen presque sûr d'échapper au sort qui leur était destiné.

Cependant Canieri avait perdu beaucoup de ses prétentions au despotisme. Attéré, comme un vil esclave, par le danger qui le menaçait, il demanda humblement à conférer avec les mutins. C'était un contraste frappant que cette abjection avec le sot orgueil qu'il affichait quelques jours auparavant. Cet homme, naguère la terreur de tous, était devenu si doux, si affable, que ses ennemis ne purent voir ce changement sans surprise. Mais ils ne furent point touchés de son désespoir. Les prières d'un despote, au lieu de calmer, augmentent encore la haine qu'on lui porte; car elles mettent au jour toute la bassesse de ses sentiments; et la honte qu'éprouvent ses sujets de s'être laissés tyranniser par un être aussi méprisable, les rend sourds à ses supplications, insensibles à sa douleur.

Le tumulte fut à son comble quand le délai accordé par l'alcade de los Donceles fut près d'expirer. On n'obéissait plus à aucun ordre de Canieri, qui redoublait en vain ses efforts pour contenir les factieux. Ce fut alors que quelques-uns de ces derniers, voulant s'assurer l'indulgence des assiégeants, proposèrent de mettre ce chef à mort, et d'envoyer sa tête à l'alcade.

La plus grande partie de la garnison adopta cet avis, et bientôt le palais fut entouré d'une foule furieuse qui poussait d'horribles imprécations, menaçant les gardes de les brûler vifs, s'ils ne lui livraient le despote.

Canieri, pâle et tremblant, ressemblait à un coupable que l'on conduit à l'échafaud : il errait dans l'intérieur de sa demeure, le seul lieu qui fut encore soumis à son autorité, cherchant par quels moyens il pourrait se soustraire à la fureur de ses ennemis. La fuite était impossible; car le palais était complètement cerné par les factieux, et la ville par les Espagnols.

Dans cette affreuse position, il jeta un regard douloureux sur les Maures qui lui étaient restés fidèles; mais il frémit en remarquant leur petit nombre. Il s'approcha de la fenêtre et voulut adresser la parole à ses sujets révoltés; il en fut chassé par

une grêle de pierres. Il resta quelques instants dans l'agonie du désespoir, et pendant ce temps, il put voir ses anciens amis déserter un à un à mesure que le danger devenait plus imminent.

La grille extérieure venait de céder avec un horrible craquement aux leviers qu'on y avait appliqués ; et les plus furieux d'entre les mutins se ruèrent dans le palais, traversèrent les corridors sans rencontrer la moindre résistance, et se dirigèrent vers les appartements du chef.

Incapable d'affronter la mort, en essayant de s'ouvrir un passage à travers ses ennemis, Canieri attendait dans une espèce de stupeur le moment où l'orage qui grondait depuis si longtemps, éclaterait enfin sur sa tête. Il tourna encore une fois autour de lui ses yeux hagards ; il fut effrayé de la solitude qui régnait autour de lui. Tous ses gens l'avaient quitté, tous, à l'exception pourtant d'un seul, qui demeurait inébranlable à côté de lui. C'était Ben-Hamet. Ce fidèle serviteur avait le visage tourné vers la porte et tenait son cimeterre à la main, prêt à frapper. On ne distinguait dans ses traits ni surprise, ni effroi ; mais ses yeux respiraient un sombre et morne courage.

— Ben-Hamet, mon meilleur ami ! s'écria enfin Canieri avec angoisse, n'y a-t-il donc plus d'espoir?

— Aucun, dit Ben-Hamet d'une voix triste mais ferme, excepté celui de mourir comme de braves Musulmans. Tirez votre cimeterre, noble Canieri, et sachez faire le sacrifice de votre vie, comme il convient à une homme de votre race.

Canieri tremblant ne répondit à ces terribles paroles que par un sourd gémissement. Les mutins avaient pénétré jusqu'à la porte de l'appartement, et l'ébranlaient avec rage, chacun d'eux voulant frapper le premier l'homme qu'ils regardaient comme le seul auteur de leurs maux. Leur impatience même retarda l'accomplissement de leurs désirs : car en circulant dans ces étroits et sombres passages, quelques-uns furent renversés et formaient ainsi une barrière qui s'opposait à l'entrée des autres.

Suspendu pour ainsi dire entre la vie et la mort, le misérable Canieri entendait les imprécations dont on le chargeait, sans pouvoir se décider à se mettre en état de défense. Enfin la porte céda aux efforts des assaillants, et les regards des rebelles rencontrèrent ceux de leur victime. Canieri vit les armes qui brillaient dans leurs mains ; mais son effroi avait tellement paralysé ses facultés qu'il ne fit aucun mouvement.

Ben-Hamet s'avança alors et se plaça devant son

maître avec le courage désespéré d'un homme déterminé à mourir.

— Ben-Hamet! s'écria un des anciens courtisans de Canieri, qui, après avoir été comblé de ses faveurs, était devenu un de ses ennemis les plus acharnés, Ben-Hamet! mets bas les armes; nous n'en voulons pas à ta vie.

Ben-Hamet ne fit aucune réponse; mais d'un seul coup il terrassa le traître, et, passant sur son corps, il se jeta au milieu des rebelles. Il en renversa encore deux ou trois; mais, frappé lui-même mortellement, il tomba avec la fermeté d'un soldat, avec le calme d'un homme qui meurt en remplissant son devoir.

Rendu furieux par la seule impression de la terreur, et vivement touché de la fidélité de Ben-Hamet, Canieri tira enfin son cimeterre, et frappa plusieurs coups avec une vigueur qui surprit ses ennemis. Il fut néanmoins enveloppé et tomba couvert de mille blessures.

Sa tête fut aussitôt séparée du tronc et fixée au haut d'une pique; et l'on vit les rebelles se rendre en désordre au camp espagnol, portant devant eux ce gage sanglant de leur soumission.

Alhauzin devint alors le théâtre de la plus effroyable confusion. Hommes et femmes, vieillards

et enfants, tous s'agitaient dans les rues, en jetant des cris discordants, et se félicitant les uns les autres d'avoir échappé à la mort dont les Espagnols les avaient menacés. Plusieurs montèrent sur les murs de la ville pour suivre du regard le hideux cortége qui accompagnait l'horrible trophée de leur victoire.

L'alcade de los Donceles refusa de recevoir la tête de Canieri; il renvoya ceux qui l'avaient apportée, et les fit suivre par des forces suffisantes pour tenir les Maures en respect en cas de trahison. Il entra ensuite lui-même en ville, au milieu des acclamations de ceux qui naguère avaient espéré pouvoir le braver. On s'était déjà assuré des chefs, et la garnison, acceptant l'amnistie qu'on lui offrait, évacua la place et se dispersa de tous les côtés.

CHAPITRE XXII.

—

La cour se réunit pour recevoir Luis. — Terrible accusation portée contre le chevalier. — Alamalek présente à la reine la lettre accusatrice. — Douleur de Rodrigo.

La ville de Grenade, naguère séjour de deuil, était devenue encore une fois le théâtre de la joie et de l'allégresse. La victoire éclatante que venait de remporter Luis, avait ranimé les espérances des Espagnols. Mohabed fait prisonnier, le féroce Canieri massacré par les siens révoltés, la prise d'Albauzin, toutes ces circonstances réunies ne leur permettaient plus de douter d'un triomphe assuré sur les rebelles.

On attendait le retour du victorieux Luis. Toute la cour s'était réunie pour le recevoir, et Isabelle, entourée des plus illustres chevaliers de l'époque, voulait lui offrir en personne ses félicitations, et lui accorder des marques éclatantes de sa faveur.

La grande salle de l'Alhambra, où pendant tant de siècles les rois de Grenade avaient donné leurs lois, offrait alors un spectacle différent il est vrai de ceux qu'elle présentait autrefois, mais qui ne leur cédait ni en richesse, ni en magnificence. En effet l'éclat des armes et la somptuosité des vêtements des chevaliers mêlés aux riches toilettes des dames de la cour n'avaient rien à envier aux costumes brillants des favoris des princes maures.

Pendant que toute l'assemblée était dans l'attente, un bruit extraordinaire se fit entendre au dehors.

— Justice ! justice ! répétait une voix suppliante et plaintive: c'est à la reine que je veux parler.... Laissez-moi pénétrer jusqu'à elle.

La reine fut émue de cet appel et ordonna que le suppliant fût introduit. Un instant après, on vit entrer un vénérable vieillard, vêtu en noir et marchant avec peine. Le chagrin était empreint sur ses traits. Il était soutenu par un beau jeune Espagnol

également vêtu de deuil et dont le visage exprimait aussi une profonde douleur. Derrière eux marchaient deux hommes, dont l'un portait le costume maure.

Il régnait un profond silence, chacun désirait connaître la cause de cette scène imprévue. Mais lorsque le vieillard se fut approché du trône, il fut aussitôt reconnu par la reine qui descendit de quelques degrés à sa rencontre, et par tous les assistants qui ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise par une douloureuse exclamation. C'était le comte Fernando de Monte-Calvo, suivi de son fils et accompagné d'Ulamalek et de Pedro.

— Oui, reprit le vieux chevalier en s'agenouillant, c'est moi, le malheureux comte de Monte-Calvo. Avant de descendre dans la tombe, où m'appellent mon âge et mes infirmités, j'ai voulu rassembler mes forces expirantes, pour solliciter de mon auguste souveraine un acte de justice. Que Votre Majesté me pardonne, si je viens dans un jour de gloire et de réjouissance, attrister par le récit public de mes malheurs l'allégresse qui règne autour de vous. Mais prenez en considération l'affliction d'un père qui a été blessé dans la plus chère de ses affections.

— Ce ne sera pas en vain que vous vous serez

adressé à votre reine, seigneur comte, répondit Isabelle, en forçant le vieillard à se relever et le faisant asseoir à côté du trône. Mon devoir est de rendre la justice et tout mon temps appartient à mes sujets. Parlez avec confiance; dites-moi vos douleurs, et soyez assuré qu'aucune considération humaine ne sera capable de me faire dévier de la route sacrée que je me suis tracée.

— Gracieuse souveraine, répliqua le comte, l'espoir que j'ai en votre justice est la seule consolation qui me soit restée dans mes souffrances. J'ai été outrageusement offensé par un homme qui se dit chevalier, mais qui est indigne de ce titre. Je ne veux point rappeler ici les services de ma famille; mais j'avais trois fils, tous dignes du nom dont ils ont hérité. Les deux premiers sont morts en braves soldats sous les murs de cette ville, et ils m'ont laissé seul avec cet enfant, le seul soutien de ma vieillesse.

En disant ces mots, don Fernando jeta un regard attristé sur Rodrigo; après quoi il continua en ces termes :

— Le sort de mes deux premiers fils pouvait tirer des larmes des yeux d'un père; mais ces larmes avaient leur douceur; je me rappelais avec fierté que ceux que je regrettais étaient morts pour leur

Dieu et pour leur pays. Je m'étais donc consolé de leur perte, quand un misérable, honoré dans le monde, fier de sa bravoure et de son crédit, eut la lâcheté de m'enlever mon dernier enfant; et pourquoi? pour le livrer aux Maures et sauver ainsi la brillante renommée qu'il s'était acquise....

Ici le vieillard s'arrêta et un murmure d'indignation s'éleva dans toute l'assemblée.

— Seigneur, dit la reine, l'outrage qui vous a été fait ne restera pas impuni. Le coupable, fût-il le premier chevalier du royaume, le plus ferme soutien de mon trône, bien plus encore, ajouta-t-elle en jetant autour d'elle un regard courroucé, me fût-il lié par le sang, n'échappera point à la rigueur des lois.

Un morne silence suivit ces paroles. Cette brillante assemblée qui s'était réunie pour célébrer une victoire, n'éprouvait plus que des sentiments de terreur. Chacun craignait d'entendre dénoncer comme coupable un parent ou un ami.

— Parlez! continua la reine; que le nom du traître retentisse dans toute l'Espagne. Et s'il n'est point ici, il sera immédiatement sommé de comparaître en notre présence pour répondre à l'accusation portée contre lui.

— Son nom est puissant, répondit le vieillard.

— Pas plus que ma volonté, répliqua Isabelle d'un ton plein de noblesse et de fierté.

Au même instant de bruyantes acclamations annoncèrent l'approche des Espagnols victorieux que conduisait Luis.

— Son nom? demanda Isabelle avec impatience en continuant de s'adresser au comte de Monte-Calvo.

— Vive Luis! vive le vainqueur des Maures! s'écria le peuple qui encombrait les cours de l'Alhambra.

— Ecoutez! écoutez! dit le vieux chevalier avec amertume et comme se parlant à lui-même. Entendez-vous son nom proclamé par la voix des triomphateurs? C'est Luis qui a causé mon infortune, et il vient recevoir la récompense des héros.

— Le seigneur Luis! s'écrièrent à la fois la reine et les courtisans comme frappés de stupeur.

— Lui-même! reprit don Fernando avec autant de fermeté que d'indignation.

Il serait difficile de dépeindre l'émotion douloureuse que cette étrange révélation causa à la reine. Tous les assistants avaient les yeux fixés sur elle avec une craintive curiosité. Ils connaissaient l'impartialité avec laquelle elle rendait la justice; ils

savaient que les prières des hommes les plus puissants du royaume ne seraient point capables de détourner le châtiment de dessus la tête du criminel qui l'avait mérité.

Cependant Luis entra dans la salle, suivi de ses principaux officiers et précédé par Mohabed et les autres chefs captifs. Ils s'avança vers le trône avec toute l'assurance d'un guerrier victorieux; mais tout-à-coup il s'arrêta saisi d'un frisson mortel, comme s'il eût marché sur un serpent. Il venait d'apercevoir le groupe qui était au pied du trône. Une pâleur livide remplaça subitement les couleurs animées de son teint, et sa confusion produisit l'impression la plus défavorable sur l'assemblée. Il leva pourtant ses regards vers la reine; il fut frappé de la sévérité de son visage. La conscience de son crime l'emporta sur l'esprit de dissimulation qui lui était si naturel : il chancela en voulant avancer, et regarda autour de lui d'un œil inquiet, comme pour demander un soutien, un défenseur.

Les cris de joie et de triomphe cessèrent aussitôt : on eût dit qu'un voile funèbre s'était étendu sur toute cette brillante réunion.

Toutefois, faisant un effort sur lui-même, Luis s'approcha d'Isabelle, et avec une apparence de

hardiesse et d'aisance peu en harmonie avec le bouleversement de ses traits :

— Gracieuse souveraine, lui dit-il, voyez à vos pieds le rebelle Mohabed, et daignez recevoir les humbles félicitations de celui qui a eu le bonheur de vous l'amener prisonnier.

— Seigneur Luis, avant que nous reconnaissions vos services, que nous vous recevions avec les honneurs dûs à un brave et vaillant chevalier, vous avez à répondre à une accusation portée contre vous.

Luis jeta un nouveau regard sur le groupe ; mais comme il ne connaissait pas encore le rôle que devait jouer Ulamalek, il espéra qu'il pourrait se justifier facilement au moyen de quelque mensonge : car, quant à Pedro, il savait que le pauvre valet n'aurait ni la volonté ni le courage de déposer contre son ancien maître. Il prit donc le parti de garder le silence jusqu'à ce qu'on le forçât à parler.

— Seigneur Luis, reprit Isabelle après quelques instants de réflexion, votre silence nous paraît être l'aveu tacite de votre culpabilité. Mais écoutons d'abord vos accusateurs.

Don Fernando fit signe à Pedro de parler ; mais, ainsi que l'avait prévu Luis, le valet, voyant le ton sérieux que prenait cette affaire, ne put que

balbutier quelques mots sans liaison, et resta muet. Il ne pouvait se résigner à accuser le chevalier pour lequel il avait toujours conservé un sentiment de respect et d'affection, malgré les mauvais traitements qu'il en avait reçus.

— Et vous, mon jeune ami, dit la reine en s'adressant à Rodrigo, qu'avez-vous à dire contre votre cousin.

— Je ne me suis point porté son accusateur, répondit le jeune homme, tandis que des larmes brûlantes coulaient le long de ses joues. Je suis venu ici pour accompagner mon pauvre père et non pour me plaindre, quoique mon cousin...... Mais mon père lui doit la vie.....

— C'est vrai, interrompit le vieillard, mais que me fait la vie, si l'infame ne me l'a conservée que pour l'abreuver plus tard de honte et d'amertume !

— Ce sera donc moi qui parlerai, s'écria tout-à-coup Hamalek d'une voix vibrante qui frappa toute l'assemblée. Don Luis est coupable de haute trahison, et je me fais fort de le prouver à la face de toute l'Espagne. Au mépris des lois qui interdisent aux chrétiens toute communication avec les Maures rebelles, il a fait avec Canieri un traité honteux.

— Qui es-tu donc ? interrompit Luis, pour oser accuser un chevalier chrétien.

— Homme orgueilleux ! reprit le renégat, ton courroux ne m'effraie point, et l'humble aveu de ton crime te conviendrait mieux que l'arrogance avec laquelle tu cherches à le cacher.

— Vous gardez le silence? dit Isabelle en s'adressant à Luis qui, jetant autour de lui des regards de mépris, dédaignait de répondre à son accusateur.

— Exigerait-on de moi, s'écria enfin le chevalier en rougissant de colère, que je m'abaissasse à me justifier d'une accusation portée contre moi par un vil rebelle, et que je misse en jeu ma réputation, la réputation d'un noble Espagnol, avec les assertions d'un Maure.

— Tu dis vrai : je suis ou plutôt j'ai été un rebelle ; mais mon témoignage n'en est pas moins irrécusable pour cela.

Un sourire de satisfaction parut sur les lèvres de Mohabed. Ce chef connaissait le renégat et il applaudissait intérieurement à l'embarras dans lequel se trouvait Luis.

— Seigneur Luis, reprit Isabelle, votre reine se plaît à reconnaître les obligations qu'elle a envers vous ; mais, comme la reconnaissance, la justice est un devoir sacré pour les princes. Vous êtes

accusé de trahison; cependant nous ne pouvons vous condamner sans preuve.

— C'est juste! s'écria le renégat; et qui serait assez présomptueux pour oser accuser sans preuves le puissant seigneur de los Prados. Eh bien! en voici une que lui-même ne pourra recuser.

En disant ces mots, il fit passer à la reine une lettre décachetée.

Isabelle tressaillit, tandis que les joues de Luis devenaient aussi pâles qu'elles avaient été rouges un instant auparavant. Le chevalier avait reconnu la lettre qu'il avait envoyée à Canieri, et dont le rénegat s'était emparé à Alhauzin.

— Reconnaissez-vous votre écriture? demanda la reine à l'accusé en lui montrant la lettre ouverte sur laquelle tous les regards étaient alors fixés. Avouez-vous que vous avez promis à Canieri de lui livrer votre cousin près de la montagne des Martyrs?

— Je n'ai rien à dire pour ma défense, répondit Luis d'une voix qui trahissait plus de honte et de confusion que de remords.

Un mélange d'étonnement, de pitié et d'horreur se manifesta sur tous les visages. La cour s'était réunie pour complimenter un général sur sa victoire, et le vainqueur était accusé et convaincu

d'avoir traité avec les ennemis de l'État pour accomplir un crime horrible.

Nous n'essayerons pas de décrire les angoisses du malheureux Rodrigo; et cependant il fut encore obligé d'entendre tout ce que le renégat savait de l'odieuse conduite de Luis. Mais quel fut l'effroi du jeune homme quand la reine dit d'une voix solennelle en s'adressant à l'assemblée :

— Chrétiens, je déplore amèrement ce dénouement tragique qui change un jour d'allégresse et de triomphe en un jour de deuil et de tristesse; mais la justice doit avoir son cours. Comte de Tendilla, ajouta-t-elle en se tournant vers le gouverneur de Grenade, vous me répondrez de la personne de don Luis. Qu'il soit gardé de près, avec tous les égards dus à sa naissance et à son rang. Et vous, seigneur Luis, préparez-vous à un procès dont l'issue sera peut-être la peine capitale.

Les yeux de Rodrigo se levèrent vers la reine, humides de larmes, pour implorer sa clémence. Quant à Luis, il écouta les paroles de la reine avec moins de crainte que d'indignation.

— Mes amis, dit-il aux chevaliers qui l'entouraient, servez votre patrie avec zèle; versez pour elle tout votre sang : vous voyez la récompense qui vous est réservée.

— N'accusez point votre pays, répliqua la reine avec chaleur; ne portez point votre insolence jusqu'à faire entendre que je joue légèrement avec la vie de mes sujets. Vous paraîtrez devant vos pairs qui vous jugeront et prononceront l'arrêt.

Le plus profond silence continua de régner dans la salle pendant que la reine et sa suite en sortaient. Mohabed et les autres prisonniers furent emmenés, et Luis suivit le comte de Tendilla dans son palais.

CHAPITRE XXIII.

—

Luis est condamné à mort. — Rodrigo demande sa grâce ; elle lui est refusée. — Pedro fait ses derniers adieux à son maître.

Comme la lettre accusatrice produite par Ulamalek prouvait plus que suffisamment le crime de Luis, ce chevalier avait été condamné comme traître à porter sa tête sur l'échafaud.

Cette sentence remplit les habitants de Grenade de crainte et d'horreur. L'homme qui peu de jours auparavant avait été l'objet de l'admiration générale, et qui semblait destiné aux plus grands honneurs et aux premières charges de l'État, se trou-

vait alors par un subit revers de fortune dépouillé de sa gloire et condamné à un supplice infamant.

Rodrigo, depuis la séance royale, avait perdu tout espoir de sauver son ami. Cependant, lorsqu'il apprit la sentence fatale, il résolut de faire tous ses efforts pour obtenir du moins une commutation de peine.

Déjà plusieurs seigneurs de Grenade avaient vainement intercédé en faveur du coupable. Isabelle leur avait répondu qu'elle ne pouvait rien changer à la décision des juges, sans s'exposer à être taxée d'une injustice partiale: en effet six Espagnols venaient d'être exécutés pour le même crime. Rodrigo se présenta à son tour, et, se jetant aux pieds de la reine, il implora la grâce de son ami avec toute l'éloquence de la douleur et des larmes. Isabelle l'écouta avec bonté, mais ne lui laissa aucune espérance.

— Eh bien! s'écria le suppliant dans le délire de son desespoir, qu'on lui laisse la vie et qu'il soit banni!

Ses pleurs coulaient par torrents; ils joignait ses mains faibles et glacées; tout son corps était agité par un tremblement convulsif. La reine se sentit émue; elle ne pouvait comprendre qu'un cœur qui semblait ne devoir plus connaître que la haine, fût

capable de conserver un si profond attachement ; mais elle ne pouvait calmer la douleur de Rodrigo sans manquer à ce respect dû à la justice qui faisait alors la force et l'ornement du trône d'Espagne. Elle le pria donc d'une voix pleine de douceur de se retirer ; mais il n'était pas au pouvoir du jeune homme d'obéir. Il resta agenouillé espérant toujours qu'il finirait par obtenir la grâce qu'il implorait.

La reine, voulant lui épargner une douleur plus poignante encore, l'invita une seconde fois à se lever ; mais l'objet de cette tendre sollicitude n'en pouvait deviner le motif. Tout-à-coup se présenta un officier envoyé par le gouverneur avec un rouleau de papier qu'il remit à Isabelle. Celle-ci parut vivement agitée, tandis qu'un rayon d'une affreuse lumière éclairait l'esprit de Rodrigo.

— Au nom de la pitié ! s'écria le jeune homme dans l'agonie de son désespoir, au nom de ce Dieu qui est mort en pardonnant à ses bourreaux, ne signez pas !.... Oh ! ne signez pas encore.

Mais il n'était plus temps. Isabelle venait de mettre son nom au bas de la sentence de mort, et l'infortuné Rodrigo tomba sans connaissance sur le parquet.

Il fut porté dans ce triste état chez son père, où

il reprit l'usage de ses sens; mais hélas! loin de pouvoir consoler son fils, le vieillard était lui-même plongé dans la plus violente affliction.

Le jour s'écoula tristement, et les habitants de Grenade, réunis sur la place de Vivarambla, ne voyaient qu'avec horreur les apprêts de l'exécution qui devait retrancher du corps de la chevalerie espagnole l'un de ses membres les plus distingués. On eût dit qu'un deuil universel était répandu sur la ville, comme au jour où Boabdil annonça aux Maures que le lendemain ils passeraient sous la domination des chrétiens. Cependant il ne se trouva personne qui osât improuver l'arrêt porté contre le coupable.

Une forte garde entourait la maison du gouverneur où Luis était détenu. On permit toutefois aux anciens frères d'armes du chevalier de venir lui faire leurs adieux; aussi l'appartement où il se tenait ressemblait moins à une prison qu'à la salle de réception d'un grand que visitent ses amis.

Luis paraissait extrêmement satisfait de ces marques d'estime et d'affection. L'orgueil l'avait jeté dans la position où il se trouvait, et ce même orgueil était flatté de l'intérêt général que sa condamnation avait excité.

On pouvait deviner facilement à sa physionomie

que tout espoir n'était pas encore éteint dans son ame. Il lui semblait en effet impossible que la reine signât l'arrêt qu'avaient porté ses juges. Il se rappelait avec satisfaction la haute faveur dont il avait joui jusqu'alors auprès d'Isabelle et les différentes preuves de considération qu'il avait reçues de sa main royale. A ces agréables souvenirs il ajoutait les démarches qu'il savait être faites pour lui par les plus nobles familles de l'Espagne, et il s'abandonnait parfois aux plus douces illusions.

Il était plongé dans un de ces rêves quand le comte de Tendilla entra dans l'appartement.

— Seigneur Luis, dit le gouverneur, je regrette bien sincèrement de n'être aujourd'hui qu'un messager de malheur ; mais je connais votre fermeté et je ne doute pas que vous ne receviez avec courage la nouvelle que j'ai à vous apporter.

— Achevez, de grâce, répondit Luis avec un sourire plein d'amertume; ne me laissez pas si longtemps en suspens.

— L'arrêt est signé. Il faut vous préparer à mourir.

— A mourir ! répliqua Luis avec émotion. Puis, reprenant son empire sur lui-même, et n'écoutant que les inspirations de son orgueil, il ajouta d'une voix sombre mais calme : Il faut avouer que j'ai lieu

d'être surpris d'un pareil dénouement. Je m'attendais, il est vrai, à être banni de l'Espagne, mais je ne pensais pas que pour le sang que j'ai répandu sur les champs de bataille, la reine consentît à m'en faire verser le reste sur un échafaud.

— Seigneur Luis, reprit le comte, choqué de cette ironie, vous êtes injuste envers la reine. Elle sacrifierait tout pour éloigner de vous le châtiment, mais elle ne saurait sacrifier son devoir.

— Et quand la sentence doit-elle être mise à exécution ?

— Demain; à moins que vous ne désiriez un délai de quelques jours.

— Non ; je serais extrêmement mortifié de tromper l'attente du public, qui, j'en suis persuadé, voit dresser avec impatience l'échafaud où je dois recevoir le prix de mes services.

Alors il croisa ses bras sur sa poitrine, et se promena dans l'appartement en affectant la plus complète indifférence ; mais intérieurement il était fort agité. En effet il n'est point d'homme qui puisse être calme dans une semblable situation. L'orgueil, il est vrai, peut l'aider à déguiser ses impressions, mais non à les maîtriser entièrement.

Le comte de Tendilla l'observait avec inquiétude; à la fin il lui dit :

— En considération de votre rang et de vos services seigneur Luis, la reine est disposée à vous accorder telle faveur que vous désirerez.

— Ah ! c'est une grande bonté de la part de sa Majesté, reprit le condamné avec amertume. Eh bien ! je demande qu'il me soit permis d'aller à la mort sur mon cheval de bataille et escorté d'un détachement de mes braves guerriers.

— Vos vœux seront accomplis ; et moi-même je vous accompagnerai avec ma garde.

Le gouverneur insista sur ces derniers mots d'un ton significatif, afin que Luis pût comprendre que s'il avait l'intention de troubler la tranquillité publique et de chercher à s'évader, il trouverait de la résistance.

— Maintenant, ajouta le gouverneur, je dois vous présenter une personne qui a le plus vif désir de vous voir.

— Et quelle est cette personne charitable ?

— C'est votre jeune cousin Rodrigo.

Luis fit un geste d'impatience et répondit d'un air froid et glacial.

— Je suis convaincu de l'intérêt que me porte mon cousin ; mais je ne puis consentir à le voir. Je ne le puis, ni le veux ; j'ai mes raisons pour cela. Je désire et j'espère qu'il n'insistera pas davantage

pour obtenir une entrevue que je lui ai déjà refusée.

C'était la vérité. Luis avait déjà refusé à plusieurs reprises de recevoir celui qui l'aimait si tendrement. Toutes les prières, toutes les remontrances de ses amis n'avaient pu le faire revenir sur cette résolution si cruelle pour le cœur de Rodrigo. L'éloignement qu'il sentait pour ce jeune homme était peut-être dû à un remords secret dont il ne pouvait se défendre en songeant au passé ; peut-être encore le chevalier voulait-il éviter une scène qui ne pouvait rappeler que de terribles souvenirs.

Il ne témoigna pas la même répugnance à voir Pedro qui avait aussi sollicité la faveur d'être admis. Le pauvre homme entra en tremblant, et dès qu'il aperçut son ancien maître, il se mit à pleurer.

Il se jeta ensuite à ses pieds, et, embrassant ses genoux, il lui dit :

— Mon cher maître, je ne me relèverai point que vous ne m'ayez accordé mon pardon pour la part que l'on m'a forcé de prendre à votre condamnation. Le ciel m'est témoin que ce fut bien malgré moi.

— Lève-toi, Pedro, je te pardonne de tout mon cœur.... Tu avais bien raison, lorsque tu me disais que tu préférais l'obscurité à l'éclat d'un grand

nom. Tu vois où le mien m'a conduit. Va , mon ami, et sois heureux !

— Mais n'avez-vous rien à faire dire à votre pauvre cousin. Il est si triste, si affligé ! ah ! il ne vivra pas longtemps.

— Porte-lui mes vœux , et dis-lui que je le prie de me pardonner. Mes intentions n'étaient pas aussi coupables qu'on a bien voulu le croire.... Mais, adieu , Pedro; mes yeux commencent à s'appesantir: je crois qu'une heure de sommeil me fera du bien.

— Sainte Vierge ! s'écria Pédro stupéfait en voyant le prisonnier se diriger vers son lit. Aurais-je jamais pensé qu'un homme pût dormir sur le bord de la tombe ! ... Il va se reposer ! que le Seigneur lui soit en aide ! je suis persuadé, moi, que je ne fermerais pas l'œil de la nuit. Je ne sais pas même si je dormirais jamais.

En achevant ce monologue, Pedro sortit de la maison , et retourna chez le comte de Monte-Calvo , pleurant et invoquant tous les saints en faveur de son malheureux maître.

CHAPITRE XXIV.

—

Nobles sentiments de Rodrigo. — Marienne lui rend le médaillon de la reine. — Il se présente devant Isabelle, et court sur la Vivarambla avec l'ordre de suspendre l'exécution. — Luis est touché de la générosité de son cousin.

Tout espoir s'était donc évanoui ! on touchait au moment fatal. Rodrigo, l'infortuné Rodrigo, après une nuit sans repos, s'était levé de bonne heure, et, appuyé sur la fenêtre dans une sombre rêverie, il fixait ses yeux hagards sur la foule qui s'agitait dans la rue. La porte s'ouvrit et le comte de Monte-Calvo entra dans la chambre.

— Mon fils, dit-il, mon cher fils, il faut que vous quittiez ces lieux.

— Et où voulez-vous aller, mon père?

— A Murcie.

— O mon père ! laissez-moi ici, je vous prie, jusqu'à demain. Je retournerai auprès de la reine; peut-être serai-je plus heureux que je ne l'ai été jusqu'ici ; peut-être se laissera-t-elle toucher par ma douleur.

— J'en doute, Rodrigo.. . Mais pourquoi t'affliger ainsi sur le sort d'un misérable ?... Oh ! mon fils ! ne déchire pas plus longtemps mon cœur par tes larmes ; celui pour qui tu les répands n'en est point digne.

— Que voulez-vous, mon père , l'attachement que j'ai toujours éprouvé pour Luis est plus fort que ma volonté elle-même. Je conviens qu'il a eu des torts envers moi ; mais songez que , en me sacrifiant, il ne songeait qu'à effacer une tache qu'il croyait imprimée à l'honneur de la chevalerie espagnole. D'ailleurs, ne savait-il pas qu'il ne me serait fait aucun mal par ceux au pouvoir desquels il me livrait. Je devais servir d'ôtage ; et un ôtage est toujours respecté.

— Mon fils , mon cher enfant , que le ciel te bénisse en faveur des nobles sentiments dont ton cœur est rempli ; mais de quelque façon que ton amitié pour Luis interprète la manière dont il a agi

envers toi, il n'en est pas moins coupable, et la justice exige qu'il soit puni.

Rodrigo allait répliquer, quand un jeune Maure demanda à être admis. Il ordonna qu'on le fit entrer.

— Seigneur Rodrigo, dit l'enfant, je viens de la part de Marienne vous prier de passer chez elle sans perdre un instant. Elle est trop fatiguée de la route qu'elle vient de faire pour se présenter elle-même devant vous.

— Je te suis, dit Rodrigo, et il sortit avec l'enfant.

Après avoir tourné plusieurs rues, ils arrivèrent dans le quartier de l'Albaycin, où on les fit entrer dans une maison écartée, qui, à en juger par l'extérieur, servait d'habitation à des gens peu favorisés des biens de la fortune.

Ils traversèrent un long et sombre corridor, et entrèrent enfin dans une chambre basse où ils aperçurent la femme d'Ulamalek étendue sur une chaise longue.

— Pardonnez-moi, seigneur Rodrigo, dit la vieille en se levant avec peine, si je vous ai prié de venir me voir ; mais il m'était impossible d'aller jusque chez vous. Je suis arrivée hier soir de Murcie où j'ai appris que vous étiez déjà parti pour Grenade. Je voulais vous remettre différents objets que vous

m'aviez confiés à Alhacen, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de Canieri.

— Je vous remercie, ma bonne Marienne, de vos intentions, dit Rodrigo.

— Vous me remerciez ; mais savez-vous aussi ce dont vous me remerciez ? Je vois à votre mine que vous n'êtes guère touché de l'empressement que j'ai mis à venir ici malgré la maladie dont je souffre depuis longtemps. Cependant parmi les objets que j'ai apportés avec moi, il s'en trouve un auquel vous paraissez tenir beaucoup.

— Oui, la chaîne que j'ai reçue de la reine, reprit Rodrigo d'un air distrait et indifférent.

— Je vois que la douleur a paralysé toutes vos facultés jusqu'à votre mémoire. Ne m'avez-vous pas dit que la reine en vous remettant son portrait, vous avait promis....

— Eh bien ! interrompit Rodrigo avec un mouvement d'humeur.

— Eh bien ! le moment n'est-il pas arrivé de profiter de sa royale générosité.

— O ciel ! c'est vrai ! s'écria le jeune homme, dont le front se dérida tout-à-coup. Ma bonne Marienne, je vous remercie. Mais donnez, donnez vite : car le temps presse.

— L'exécution ne doit avoir lieu qu'à midi. Cependant il ne faut point tarder.

En disant ces mots, elle tira d'un paquet l'objet précieux et le remit à Rodrigo, qui le pressa avec délire sur son cœur. Mais au moment où il voulait se retirer, Ulamalek entra.

— Écoutez-moi, seigneur Rodrigo, lui dit le renégat ; je sais ce que vous voulez faire et je n'essayerai pas de m'y opposer. Mais songez combien est indigne de l'intérêt que vous lui portez l'homme qui, par orgueil, a osé trahir son pays et livrer son parent à toutes les horreurs, compagnes inséparables de l'esclavage chez les ennemis du nom chrétien.

— Je le sais ; mais si la religion nous commande de pardonner a nos ennemis, combien plus ne devons-nous pas pardonner à nos amis et à nos parents. Vous dites que vous avez rempli un devoir en déposant contre mon cousin ; qu'il me soit permis à mon tour de satisfaire à celui que m'impose l'amitié.

— Allez, seigneur Rodrigo, allez où votre cœur vous appelle ; je ne vous retiendrai plus. La vengeance que vous voulez tirer de votre parent est trop noble, trop magnanime pour ne point la réaliser.

Muni de son précieux talisman, Rodrigo se précipita hors de la maison, et, suivi d'Ulamalek, il courut au palais de la reine.

Pendant ce temps la Vivarambla se remplissait de peuple ; la nouveauté du spectacle que cette place allait offrir avait causé une espèce de fermentation dans toutes les classes de la société. L'histoire d'Espagne ne fournissait pas un seul exemple d'un général qui fût descendu du char de triomphe pour monter les degrés de l'échafaud.

Toute cette foule plaignait le sort de Luis ; cependant dans la basse classe on voyait percer au milieu de ce sentiment de pitié une espèce de satisfaction qui prenait sa source dans la pensée qu'un grand seigneur était devant la loi l'égal du plus pauvre des Espagnols.

Au centre de la place s'élevait l'échafaud, entièrement tendu en noir, ainsi que la plupart des maisons environnantes. Un corps nombreux de vétérans fermait le carré, tandis que des patrouilles de cavalerie parcouraient les rues adjacentes pour prévenir tout désordre.

L'agitation du peuple était extrême ; mais lorsque le glas sonné par la grande cloche de la cathédrale annonça que le cortége funèbre venait de quitter la maison du gouverneur, un silence solennel

succéda tout-à-coup au bruit que faisait la foule.

Luis, qui n'avait encore rien perdu de son calme, descendit d'un pas ferme de son appartement, et alla rejoindre l'escorte qui l'attendait. On n'apercevait sur ses traits qu'une sombre fierté mêlée d'un profond ressentiment. Au moment où il allait monter à cheval, il rencontra la comtesse de Tendilla, qui, toute baignée de larmes, venait lui faire ses adieux. Il remercia cette dame de toutes les bontés qu'elle avait eues pour lui, et s'élança ensuite sur son cheval de bataille. Ce bel animal se mit aussitôt à bondir comme s'il eût dû conduire son maître à une nouvelle victoire.

Luis regarda autour de lui ; et ce ne fut pas sans un vif plaisir qu'il aperçut un détachement que l'on avait formé de ses troupes pour l'escorter, selon son désir. Elles étaient couvertes de vêtements de deuil ainsi que les parents et les amis du condamné. Quant à lui il s'était revêtu de ses habits les plus somptueux, et comme il était résolu à ne montrer aucune faiblesse, il avait pris une contenance martiale et pleine de dignité.

Le cortége marcha lentement au milieu du silence de la multitude qui se pressait sur son passage pour admirer la fermeté de celui qui était le héros de ce drame lugubre. Derrière la troupe venaient des



religieux de différents ordres qui unissaient leurs chants au son des clairons ; de sorte que l'on voyait dans le même tableau tout ce qui peut porter l'ame à des idées d'ambition et de gloire, joint aux emblèmes les plus majestueux de la religion, invitant l'homme à mépriser les pompes du monde, pour diriger toutes ses pensées vers l'éternité.

En arrivant sur la Vivarambla, Luis frémit involontairement ; mais il reprit bientôt son calme et jeta un long regard sur la multitude. Il fut frappé de l'air de consternation répandu sur tous les visages.

Il descendit ensuite de cheval, et après avoir reçu la dernière bénédiction du prêtre qui l'assistait, il s'avança vers l'échafaud. Au même instant un cri perçant fut entendu à l'une des extrémités de la place, et l'on vit arriver un jeune homme à bride abattue.

— Arrêtez! arrêtez! s'écrièrent différentes voix, et aussitôt la foule de s'écarter pour ouvrir un passage au cavalier.

C'était Rodrigo. Il s'approcha du comte de Tendilla et lui remit un papier; puis, montant les degrés de l'échafaud, il s'avança vers Luis qui déjà ne semblait plus appartenir à ce monde, et, le serrant affectueusement entre ses bras :

— Mon cher cousin, lui dit-il, l'espérance vous est de nouveau permise. Si je ne vous apporte pas votre grâce, j'ai du moins la confiance que vous ne l'attendrez pas longtemps. J'ai présenté à la reine le collier qu'elle m'avait donné ; vous allez de nouveau paraître en sa présence.

En parlant ainsi, Rodrigo regardait autour de lui avec un douloureux saisissement, et il se pressait contre cousin comme pour le défendre.

Le gouverneur prit lecture de l'ordre de la reine, et bientôt le peuple apprit avec joie que l'exécution était suspendue. Luis, cet homme dont le cœur était resté jusqu'alors fermé à tout sentiment de reconnaissance, fut attendri quand on lui dit que c'était à la prière de son jeune cousin qu'Isabelle avait ordonné ce sursis, qui ne pouvait être que l'avant-coureur d'une grâce pleine et entière. Pendant qu'il tenait ses regards fixés sur celui qui payait sa cruauté du plus profond dévouement, une larme parut dans ses yeux ; il pressa tendrement Rodrigo contre son cœur, et lui dit d'une voix tremblante d'émotion : — Mon cher Rodrigo, je suis indigne d'être ton cousin : tu te venges trop noblement !

Un instant après, le chevalier, appuyé sur le bras de Rodrigo, descendit les degrés de l'échafaud,

et suivit le gouverneur au palais de la reine, pendant que la foule qu'il traversait faisait retentir l'air de ses cris.

CHAPITRE XXV.

—

Luis reçoit sa grâce. — Il est frappé d'un coup de poignard par un émissaire de Canieri.

Lorsque le cortége arriva au palais, Luis trouva la reine assise dans une vaste salle et entourée des mêmes juges qui avaient prononcé contre lui la sentence de mort. Toutes les places restées vides furent bientôt occupées par les seigneurs qui avaient accompagné le criminel sur la Vivarambla, et par une partie du peuple que la curiosité avait attiré.

La reine, s'adressant aux juges, leur fit part de l'incident qui était venu suspendre l'exécution de l'arrêt porté contre don Luis.

Au moment où le criminel allait expier son crime, son jeune parent Rodrigo de Monte-Calvo est venu, dit Isabelle, me présenter un gage que je lui avais donné lors du dernier tournoi. Vous savez qu'en le lui remettant, je lui fis la promesse sacrée de lui accorder telle faveur qu'il me demanderait. Voyez maintenant si, sans blesser la justice, que l'on ne doit jamais perdre de vue, même quand l'on pardonne, je puis faire remise à don Luis du châtiment qu'il a encouru, ou si, dans le cas où vous ne le jugeriez pas digne d'une grâce complète, je puis commuer la peine de mort en une autre moins sévère et moins infamante.

Les juges allèrent aux voix, et le président au nom de ses collègues déclara que la reine pouvait, sans manquer à la justice, disposer comme elle l'entendrait du droit de grâce que la loi lui accordait.

Isabelle, heureuse d'avoir à pardonner, annonça à Luis qu'elle lui faisait remise de la peine, puis elle ajouta : C'est à la générosité de votre cousin que vous devez la vie. Puissiez-vous reconnaître toute l'étendue de son amitié pour vous ; puissiez-vous apprécier comme elle le mérite, sa conduite si noble et si magnanime. Un autre que lui vous eût poursuivi de sa haine ; il s'est rappelé que vous étiez son parent et son ami ; et, non content de vous par-

donner, il a voulu que je vous pardonne aussi. Vous aviez fait tout ce qu'il était en votre pouvoir de faire pour le forcer à vous haïr ; il n'a écouté que les charitables inspirations de son cœur ; il n'a cessé de vous aimer, et s'il avait pu couvrir votre crime de ténèbres éternelles, il l'aurait fait. Que votre faute soit pour vous une salutaire leçon. Rappelez-vous et n'oubliez jamais que si une légitime ambition enfante presque toujours de glorieux exploits, l'ambition effrénée et sans bornes n'aboutit que trop souvent à l'opprobre et à d'affreuses catastrophes.

Des cris d'approbation se firent entendre dans toute la salle, et ces cris se prolongèrent jusque dans les cours et les avenues du palais, où le peuple attendait avec impatience le résultat de la délibération.

Rodrigo semblait succomber sous le poids de sa joie. Il regardait son cousin avec un indicible sentiment de bonheur : il lui semblait qu'il venait de le tirer de la tombe.

De son côté Luis, subjugué par les douces émotions de bonté et de générosité qui faisaient battre son cœur pour la première fois, avait été incapable jusqu'alors d'exprimer sa gratitude. Il ne pouvait cependant pas garder toujours le silence. Il se dé-

gagea donc doucement des bras de Rodrigo et alla se jeter aux pieds de la reine.

Tous les regards s'étaient portés sur lui, quand tout-à-coup un homme du peuple s'élança en avant. Dans sa main brillait un poignard, et avant qu'on eût eu le temps de parer le coup, il enfonça la lame dans le sein de Luis. Le chevalier chancela et tomba au pied du trône. Rodrigo jeta un cri perçant, et se précipita sur le corps de son cousin, tandis que plusieurs médecins s'empressaient d'accourir, et que la confusion se répandait dans toute la salle.

La reine seule parut conserver sa présence d'esprit : elle ordonna que l'on saisît l'assassin. Il tenait encore dans sa main l'arme ensanglantée, et sur ses traits on voyait le rire infernal du démon qui se réjouit du mal qu'il a fait.

— Dieu soit loué ! s'écria un des hommes de l'art qui examinait la blessure de Luis : le chevalier ne perdra pas la vie.

— Les soins seront superflus, répliqua l'assassin : le poignard est empoisonné.

Un sentiment d'horreur s'empara de toute l'assemblée.

— Misérable ! qui es-tu ? demanda le comte de Tendilla ; es-tu Espagnol ?

— Non, je ne suis point Espagnol. Ulamalek dira qui je suis.

En disant ces mots, il tendit le bras vers le renégat qui, assis à côté de don Fernando, regardait cette scène avec stupeur.

— Je le connais, dit Ulamalek, c'est un émissaire de Canieri.

— Dis plutôt un serviteur dévoué de l'héritier légitime du trône de Grenade.... Espagnols, écoutez-moi : Après la trahison et la fuite d'Ulamalek, sur lequel mon noble maître avait toujours compté, quoique cet homme ne fût jamais sincèrement attaché aux croyances des Maures, je fus envoyé ici pour rappeler à celui que vous voyez là étendu devant vous, les engagements qu'il avait contractés et le sommer derechef de les remplir. Dans le cas où il s'y refuserait, j'étais chargé de révéler aux yeux de tout le monde, l'infamie dont il s'était couvert : car c'est une infamie pour un chrétien de traiter avec les Maures. J'arrivai ici au moment où l'orgueilleux chevalier venait d'être condamné à la peine des traîtres. Trouvant ainsi ma mission remplie, je me bornai au rôle de spectateur et je l'accompagnai sur la Vivarambla. Il est inutile, je pense, de vous dire pourquoi je ne l'ai point quitté, quand il fut

ramené ici. Le meurtre commis sur mon royal maître Canieri demandait une éclatante expiation.

Après avoir ainsi parlé, le Maure reprit son impassibilité ; mais ses yeux qui semblaient ne pouvoir se détacher du corps de sa victime, exprimaient une joie féroce, la joie de la vengeance quand elle est satisfaite.

Cependant Luis approchait de ses derniers moments ; son noble visage ne trahissait aucune faiblesse. Un sang épais coulait de sa blessure, et le sombre voile de la mort s'étendait sur ses traits. Il arrêta son regard à moitié éteint sur son meurtrier et lui dit d'une voix ferme :

— Puisse le ciel te pardonner comme je te pardonne ! Implore la clémence de la reine.....

— Je n'ai de clémence à attendre de personne, interrompit le Maure ; je ne puis me repentir d'une action dont je me fais gloire, quand je vois tant d'indignes Mahométans se livrer honteusement au joug que leur ont offert leurs ennemis. Qu'on me conduise au supplice ; mais qu'on ne me parle pas de soumission.

Il jeta un dernier regard sur Luis, qui bientôt n'allait plus être qu'un cadavre, et d'un pas ferme il suivit les soldats chargés de l'emmener.

Rodrigo, abîmé dans sa douleur, était à genoux auprès de son cousin.

— Rodrigo, lui dit-il, toi que j'ai si cruellement offensé, je ne te demande pas mon pardon; je sais que tu me l'as accordé. Mais ton père....

Le jeune homme ne lui laissa pas le temps d'achever; il alla chercher son vieux père, et lui prenant la main, il la mit dans celle de Luis.

— Mon oncle, reprit le mourant, que ne m'est-il donné de vivre pour vous prouver le regret que j'éprouve de ma conduite envers vous et envers votre fils. Me pardonnez-vous?

Don Fernando était trop ému pour répondre; mais ses larmes parlaient pour lui. Il continua de tenir la main de son neveu, jusqu'à ce que celui-ci, les yeux tendrement fixés sur son cousin, rendit le dernier soupir.

Il serait difficile de décrire la douleur de Rodrigo; ses cris tiraient les larmes des yeux de tous les assistants, et la reine fut obligée de le faire conduire dans l'intérieur du palais pour lui ôter la vue des restes inanimés de son parent. Le comte de Monte-Calvo voulut suivre son fils; Isabelle insista pour qu'il consentît à rester.

CHAPITRE XXVI.

—

Isabelle se propose de faire arrêter Ulamalek; elle est détournée de son projet par don Roque Valadez qui lui raconte l'histoire du siége de Lanjaron, à l'issue duquel il fut délivré par le renégat.

Après que le corps de don Luis eût été porté à son hôtel pour y être exposé sur un lit de parade, ainsi que cela se pratiquait pour les personnes de son rang, Isabelle rentra dans son palais, et fit mander le comte de Tendilla.

Le comte s'empressa de se rendre aux ordres de sa souveraine; mais au lieu de venir seul, il emmena avec lui son fils unique don Roque Valadez, qui, fait prisonnier au siége de Lanjaron, était enfin par-

venu à rentrer dans Grenade, et désirait être présenté à la reine.

— Seigneur comte, dit Isabelle en s'adressant au gouverneur, cet Ulamalek, dont la déposition devait faire mourir don Luis sur l'échafaud, ne vous semble-t-il pas ainsi qu'à moi un homme suspect et dangereux? Ses attentats contre notre pouvoir, les maux qu'il a causés aux Espagnols, n'exigent-ils pas un jugement public, avant qu'il soit admis à jouir des bienfaits de l'amnistie? Ne serait-il pas convenable de s'assurer de sa personne?

— Je l'aurais déjà fait, répondit le gouverneur, sans l'assurance qui m'a été donnée par le comte de Monte-Calvo, qu'il se faisait fort de disculper lui-même l'accusateur de son neveu, le sauveur de son fils.

— Votre Majesté, ajouta don Roque, me permettra-t-elle aussi de prendre sa défense; car je lui dois la vie?

— Volontiers, seigneur chevalier, reprit la reine avec cet aimable sourire qui paraissait sur ses lèvres toutes les fois qu'il s'agissait de clémence et de pardon. Mais voudriez-vous dès aujourd'hui satisfaire ma curiosité et me dire ce que vous savez sur le compte de cet homme extraordinaire, qu'on ne sait si l'on doit haïr ou admirer.

— Votre Majesté connaît déjà les particularités du siége de Lanjaron...

— Racontez toujours, interrompit la reine; je ne me suis pas encore ennuyée d'entendre le récit des exploits des armes espagnoles. D'ailleurs, ajouta-t-elle en s'adressant au fils du gouverneur, mon filleul, qui vient d'arriver de Tolède, apprendra avec plaisir l'histoire de ce siége mémorable.

— Chargé par l'alcade de los Donceles de reconnaître les défenses de Lanjaron avant qu'on entreprît l'attaque de cette place si importante pour les rebelles, j'eus l'imprudence de m'avancer trop loin, et je tombai dans une embuscade avec trois cavaliers qui m'accompagnaient.

Emmené devant El Négro, qui commandait la forteresse, je fus chargé de chaînes; mais au lieu d'être renfermé dans un cachot, je fus condamné à suivre le commandant partout où il allait. Quelles étaient ses intentions en agissant ainsi, c'est ce que je ne saurais dire.

El Negro était de basse origine; mais ses qualités et les services qu'il avait rendus à l'Islamisme dans les guerres de Grenade lui avaient mérité la confiance de ses compatriotes, et il avait été nommé au poste éminent qu'il occupait alors. Ses manières n'avaient

rien de recherché, aussi se serait-il fait aimer de tous ses soldats, s'il ne s'était fait craindre par sa trop grande sévérité.

Cependant les troupes de l'alcade avaient complètement cerné Lanjaron, et en coupant ainsi toute communication entre cette place et les rebelles des montagnes, elles avaient fini par la réduire à toutes les affreuses conséquences d'un tel isolement.

Dans cette extrémité, El Negro, que j'étais obligé de suivre en tous lieux comme son ombre, assembla la garnison, et, par un discours laconique mais plein d'enthousiasme, il chercha à faire comprendre à ses soldats l'importance qu'il y avait à se maintenir en possession de Lanjaron, jusqu'à ce que les autres chefs maures eussent concerté leurs moyens de défense et d'attaque.

Cette harangue eut tout l'effet que l'orateur en attendait. On y répondit par des acclamations; et pendant quelque temps les assiégés rivalisèrent à qui donnerait les plus grandes preuves de courage et de persévérance.

Bientôt, poussés à bout par la famine, ils crurent devoir tenter un dernier effort. Ils firent une sortie et se battirent en désespérés; mais ils furent repoussés avec perte, et ce revers ébranla les plus

intrépides, tandis que la population commençait à murmurer hautement contre la vaine opiniâtreté de leur chef.

Attristé, mais non effrayé de ces symptômes de discorde, El Negro conserva son calme, et ne renonça pas à ses projets. Il employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour s'assurer de la fidélité de ses troupes : il apaisa les uns par des promesses et des espérances, et sévit contre les autres avec une rigueur qui approchait de la cruauté d'une bête féroce.

En effet, trois têtes hideuses et souillées de sang parurent fixées sur les créneaux ; mais ce châtiment infligé aux principaux meneurs de la révolte, tout en effrayant les mécontents, ne fut pas capable de ranimer leur courage.

La garnison diminuait de jour en jour, et ceux que la famine ou le fer des chrétiens avait épargnés, ne songeaient plus qu'à capituler. Quelques-uns des habitants avaient déjà envoyé secrètement un messager au camp espagnol, et, s'étant réunis, ils attendaient son retour, quand El Negro parut tout-à-coup au milieu d'eux.

— Traîtres! s'écria-t-il avec fureur, que signifie cette assemblée? Quel est votre projet?

— De nous rendre aux chrétiens, répondit le

chef de l'assemblée, qui croyait ne plus rien avoir à craindre d'El Negro.

— Infame ! reprit le commandant, toi du moins, tu ne jouiras pas du fruit de ta lâcheté.

Et, tirant son redoutable cimeterre, il en fendit jusqu'aux épaules la tête du malheureux, dont le corps vint rouler à mes pieds. L'assemblée, aussi terrifiée que moi, gardait un morne silence, tandis qu'El Negro, dont les lèvres tremblantes écumaient de rage, promenait autour de lui des regards menaçants.

— Retirez-vous, continua-t-il ; laissez là une cause que vous êtes aussi indignes qu'incapables de soutenir. Allez vivre comme des esclaves, puisque vous ne savez point mourir comme des hommes libres ! Allez, et acceptez le honteux pardon que vous offrent vos ennemis. Seul je resterai ici, pour montrer à la postérité ce que peut faire un Maure digne de porter ce nom, un Maure resté fidèle au poste que lui ont assigné l'honneur et l'amour de son pays.

Ayant dit ces mots, il alla chercher l'étendard et montant rapidement sur le haut de la forteresse, il se plaça sous les trois têtes, dont les chairs noircies, exposées au soleil, commençaient déjà à se décomposer.

La garnison, révoltée à la vue de ce dégoûtant

spectacle, courut aussitôt ouvrir les portes aux chrétiens, tandis que son chef se promenait tristement sur la plate-forme. Les chrétiens, admirant son courage, et, voulant sauver sa vie, lui envoyèrent un hérault pour l'inviter à poser les armes. El Negro reçut ce message avec un sourire dans lequel il y avait autant de mépris que de désespoir; et, jetant à terre le bouclier qu'on lui offrait, suivant l'usage, en signe de paix, il le foula aux pieds.

— Va, dit-il au parlementaire espagnol, va porter cette réponse à ceux qui t'ont envoyé.

Et, croisant ses bras sur sa poitrine, il reprit sa mélancolique promenade.

L'alcade s'avança alors au pied des murs.

— Rends-toi, Maure, cria-t-il à El Negro; tu as fait ton devoir; tes compatriotes ne peuvent exiger davantage de ta bravoure. Rends-toi et accepte ta grâce.

— Jamais, répondit fièrement El Negro; jamais je ne me rendrai aux chrétiens. Ne te glorifie pas trop de ta victoire, car si j'ai été vaincu, ce n'est pas par tes armes, mais par la trahison des miens. Je laisse à El Feri le soin de venger ma mort.

Il dit, et, serrant l'étendard dans ses mains, il s'élança du sommet de la tour. Son corps tomba sur les arêtes du rocher et fut mis en pièces.

Debout à une fenêtre voisine, j'avais été témoin de tout ce qui venait de se passer, et j'avais entendu les paroles prononcées par El Negro, lorsque les deux gardiens qui m'avaient été donnés au commencement du siége, m'entraînèrent de vive force et me firent descendre dans un souterrain situé au-dessous du château. Après l'avoir suivi pendant près d'un quart-d'heure, nous en sortîmes par une ouverture qui ressemblait à un puits, et nous nous trouvâmes au milieu d'une forêt épaisse que les broussailles qui l'encombraient, rendaient presque impraticable.

Après avoir marché jusqu'à la chute du jour, nous rencontrâmes Ulamalek.

— Vous allez lui rendre la liberté, dit-il d'un ton de commandement aux gardiens ; ôtez-lui ses chaînes.

— Nous ne recevons d'ordre de personne, pas même de toi, Ulamalek, quand ils sont contraires aux intérêts de notre cause.

Ulamalek insista ; et mes gardiens se mirent en devoir de se servir de leurs armes. Mais quelque forts qu'ils fussent, leur adversaire n'eut pas de peine à les terrasser. Aussitôt qu'il les vit étendus morts sur la place, il m'ôta mes chaînes et me conduisit chez des paysans maures qui habitaient une chaumière voisine. Il me recommanda à leurs soins et, après

m'avoir répété plusieurs fois que je ne devais pas m'exposer à sortir de sitôt, il me quitta, et je ne le revis plus.

Je fus traité par mes hôtes avec tous les égards possibles, et j'espérais pouvoir retourner bientôt auprès des miens, quand une maladie grave, causée par mes blessures, me cloua sur le grabat. Les bons paysans eurent pour moi toutes les attentions possibles, et s'il n'avait tenu qu'à eux, je n'aurais pas langui si longtemps loin de ma famille, loin de mon pays. Enfin mes plaies se fermèrent, ma santé se rétablit, et je crus avoir assez de force pour entreprendre un voyage qui du reste n'était pas long. Ce furent mes hôtes eux-mêmes qui me conduisirent jusqu'aux portes de Grenade. Je voulus leur faire accepter quelque argent; ils le refusèrent, disant qu'ils ne recevraient jamais rien d'un homme qui leur avait été recommandé par Ulamaleck.

Ce récit parut toucher profondément la reine, et elle résolut de faire venir Ulamalek, pour apprendre de lui-même son histoire.

CHAPITRE XXVII.

—

Impression causée par la mort de don Luis sur l'esprit des habitants de Grenade. — El Feri paraît encore un moment sur la scène. — Isabelle reçoit Ulamalek et Marienne. — Le renégat raconte son histoire à la reine qui lui accorde son pardon. — Funérailles de don Luis.

Pendant les trois jours que dura l'exposition de la dépouille mortelle de don Luis, la chapelle funèbre où elle avait été déposée en grande pompe ne désemplit pas. On y voyait arriver à chaque instant des chevaliers et des dames de la plus haute qualité ; on y voyait aussi affluer une foule nombreuse d'Espagnols de toutes les classes de la société. Cependant ce n'était pas une vaine curiosité qui attirait tout ce monde, c'était l'impression profonde qu'avait causée sur les habitants la fin tragique du

vaillant seigneur de los Prados que l'on avait vu en peu de jours triomphant, accusé, condamné à la peine des traîtres, reçu en grâce, puis enfin succombant sous le fer d'un infame assassin.

A la vue de ce corps autrefois si beau, alors couvert d'une pâleur livide, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître la main de la justice divine qui avait frappé le parjure au moment même où il venait d'échapper à la justice des hommes; et ce sentiment n'était pas seulement commun aux chrétiens, il était encore partagé par les Maures. Eux aussi voyaient la main de Dieu dans le coup fatal qui avait tranché si subitement la vie glorieuse du héros espagnol.

Ne pouvant entrer dans le palais, les Maures se réunissaient en groupes dans la rue, et causaient vivement entre eux, mais toujours d'une voix assez basse pour ne pas éveiller les soupçons des chrétiens.

Un de ces groupes n'était composé que de jeunes gens. Animés de ce zèle irréfléchi que l'on rencontre chez les personnes sans expérience, ils prétendaient que la mort de don Luis était un avertissement donné par le ciel aux Maures qu'ils ne se laissassent pas décourager par les échecs successifs qu'ils avaient éprouvés.

— Dieu est grand! dit l'un d'eux, qui appartenait à une classe de moines mahométans appelés

Santons, et qui jouissait déjà parmi les Maures d'une grande réputation de piété. S'il nous a livrés à la merci des chrétiens, ce n'est que pour nous punir de nos péchés, ainsi que le disait notre malheureux roi Boabdil ; mais sa colère ne durera pas éternellement. Pourquoi s'est-il servi de la main d'un Maure pour punir un chevalier félon, si ce n'est pour nous faire voir qu'il ne tient qu'à nous de châtier à notre tour les misérables qui ont osé profaner nos mosquées et nous chasser de nos demeures ?....

Il allait continuer sur ce ton, quand il fut soudain interrompu par le regard que lui lançait un Maure d'une haute taille et qui s'était arrêté à quelque distance de là pour l'écouter. Ce Maure avait le turban profondément enfoncé sur son front, et autour de son cou était roulé un châle qui lui couvrait toute la partie inférieure du visage, de sorte que l'on ne lui voyait pour ainsi dire que les yeux.

— Tu raisonnes en jeune homme, dit-il au Santon d'une voix sourde et qui paraissait déguisée. Que nos péchés nous aient attiré les maux qui nous ont accablés depuis le commencement de cette guerre, je ne le nierai pas. Mais que les Maures n'espèrent plus de voir le trône de Grenade se relever. Le règne du Croissant a fini en Espagne ; la Croix doit le rem-

placer sur le front des dominateurs de ce pays. Dieu ne veut plus que ses serviteurs l'honorent sur la terre d'Europe : c'est sur le sol africain qu'il attend les hommages de tous ceux qui méritent le titre de croyants.

Les jeunes gens se regardèrent quelque temps avec une surprise mêlée de frayeur. Ils se retournèrent une seconde fois pour tâcher de découvrir quel était l'homme mystérieux qui venait de leur parler ; mais déjà il avait disparu.

— C'est El Feri ! dit le jeune Santon qui était devenu tout-à-coup pâle comme un linceul.

Mais le nom d'El Feri avait été entendu par le commandant d'une patrouille qui passait à l'instant même, et les jeunes maures voyant les yeux des soldats tournés de leur côté, jugèrent à propos de se séparer.

Bientôt après on vit arriver un carrosse traîné par huit mules et portant la livrée de deuil de la famille royale. La foule s'écarta, et la voiture s'étant arrêtée devant le portail de l'hôtel, on en vit descendre don Juan, le fils du roi, qui, lui aussi, venait prier pour le repos de l'âme de don Luis.

Quand il fut remonté dans sa voiture, don Juan se dirigea vers l'hôtel qu'occupait don Fernando. En entrant chez le comte, il aperçut Rodrigo accoudé

sur une table, la tête appuyée dans ses mains, et les joues humides de larmes.

Après avoir salué don Fernando, il s'avança vers le jeune homme qui venait de se lever, et, lui prenant la main, il lui dit :

— Mon pauvre ami, arrivé depuis hier de l'Italie, j'ai appris les cruelles épreuves qu'il a plu au ciel de vous envoyer. Je n'essayerai point par de vaines paroles de calmer votre douleur, que la religion seule est capable de soulager ; mais vous me permettrez de la distraire en vous priant de nous amener Ulamalek, dont ma mère désire connaître l'histoire.

Il fut impossible à Rodrigo de prononcer une parole. Don Fernando fut obligé de répondre pour son fils.

— Nous suivrons de près votre seigneurie, dit-il à don Juan ; le désir exprimé par Sa Majesté s'accorde trop avec les miens pour que je ne me rende pas avec empressement à ses ordres.

Une heure après, don Fernando et son fils, accompagnés d'Ulamalek et de Marienne, furent introduits par don Juan dans l'appartement d'Isabelle.

A peine Marienne eut-elle aperçu la reine, qu'elle tomba affaissée sous le poids de sa douleur. Ulamalek essaya de la relever ; il lui fut impossible de se tenir sur ses jambes. Isabelle, émue de ce spectacle,

oublia qu'elle avait des femmes à son service, et avança elle-même un siége pour la renégate.

— Tranquillisez-vous, ma bonne mère, lui dit-elle d'une voix tremblante; ce n'est pas pour vous faire des reproches que je vous ai fait venir ici; et de quel droit, moi, pauvre pécheresse, oserai-je vous adresser des paroles de blâme?

— Notre crime a été bien grand! s'écria Marienne avec des sanglots qui lui permettaient à peine d'articuler une syllabe.

— Mes amis, interrompit la reine, si Dieu *ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*, comment une faible créature comme moi pourrait-elle vous refuser merci? Réconciliez-vous avec votre Dieu que vous avez renié, rentrez en grâce avec notre sainte mère l'Église dont vous avez eu le malheur de vous séparer, et je ne me souviendrai plus que vous avez été traîtres à vos souverains, à votre pays. En vous appelant devant moi, je désirais seulement de connaître l'histoire de votre chute, la cause de votre repentir. Parlez, Ulamalek; je vous écoute.

Le renégat s'essuya les yeux : car, pas plus que sa femme, il n'avait pu retenir ses larmes en voyant la bonté affectueuse de la reine, et il commença ainsi :

— Je servais comme intendant dans la maison

du comte de Monte-Calvo, quand dona Inès son épouse mit au monde son premier fils Rodrigo. La pauvre dame mourut peu de jours après, laissant son enfant dans un tel état de faiblesse que le malheureux père n'avait plus aucun espoir de le conserver à la vie. Marienne fut chargée d'élever Rodrigo, et ses soins assidus parvinrent à le ramener des bords de la fosse, où l'on s'attendait à chaque instant à le voir tomber.

Voulant nous témoigner sa reconnaissance pour le service que lui avait rendu Marienne en lui conservant l'unique héritier de son nom, don Fernando nous acheta un fonds de commerce dans la ville de Zahara, où Marienne et moi nous avions vu le jour. Nos affaires prospérèrent au-delà de nos vœux ; mais en même temps nos succès éveillèrent la jalousie de quelques négociants de la même ville qui se rappelaient la condition obscure où nous avions vécu avant de nous rendre à Murcie. Ils cherchèrent à me nuire en faisant courir sur mon compte mille bruits calomnieux auxquels je dedaignai de répondre. Bientôt je commençai à sentir les funestes effets de ces odieuses machinations, et je résolus de tirer de mes ennemis une vengeance éclatante. L'occasion malheureusement ne tarda pas à se présenter.

Muley-Aben-Hassan, qui occupait alors le trône de Grenade, ayant appris la négligence avec laquelle le gouvernement espagnol veillait à la garde de la forteresse de Zahara, avait, pendant la nuit, traversé les montagnes sans être aperçu. Il trouva les murs de la ville et du château dégarnis de leurs défenseurs, qu'une tempête dont lui-même avait su profiter, avait éloignés de leurs postes ; et les ayant escaladés sans peine, il commença le massacre des habitants avant que ceux-ci eussent seulement soupçonné le danger qui les menaçait.

Éveillé l'un des premiers par le cri d'alarme : Les Maures ! les Maures ! je demandai à être présenté au chef des Infidèles. Ce fut Muley qui me reçut. Je lui fis promettre qu'on ne toucherait pas à mes biens, et je lui dévoilai le lieu, où, depuis la déclaration de guerre, plusieurs de mes rivaux, dans la crainte d'une attaque de la part des Maures, avaient caché leurs trésors. Muley pensa que la crainte seule et l'intérêt m'avaient inspiré cette démarche, et je le laissai dans cette persuasion. Peu de temps après, je partis avec lui pour Grenade emportant avec moi toutes mes richesses qui étaient restées intactes.

Je reconnus alors la profondeur de l'abîme où m'avait précipité la soif de la vengeance. Non

contents des trésors que je leur avais fait trouver, les Maures exigèrent encore de moi que je renonçasse à la foi de mes pères. Mais, par un juste châtiment de Dieu, mon entendement était obscurci, et malgré les pleurs et les prières de ma femme, je consentis à tout ce que l'on demandait de moi. C'est devant la principale mosquée de Grenade que je foulai aux pieds la croix du Sauveur du monde. Quand ce fut au tour de Marienne de prononcer les paroles impies : car j'avais eu la lâcheté de la menacer de ma colère si elle ne suivait mon exemple, elle chancela et tomba à la renverse. Les Maures n'insistèrent pas à ce qu'elle renouvelât cette terrible épreuve ; et on nous laissa en paix.

Mais au dedans de moi je sentais un ver rongeur qui me dévorait sans relâche, c'était la voix de la conscience que je cherchais en vain à étouffer. Les richesses que je croyais avoir sauvées par mon apostasie, me furent enlevées au milieu des dissensions qui agitaient alors le royaume de Grenade et qui annonçaient sa fin prochaine. Au lieu d'ouvrir les yeux, je m'efforçai de me plonger de plus en plus dans les ténèbres ; je ne sais quelle haine contre le nom chrétien avait remplacé en moi une première indifférence, et par des serments qui ne pouvaient m'être inspirés que par le malin esprit, je m'enga-

geai à soutenir la cause des Maures quelle que dût être l'issue des efforts qu'ils devaient tenter pour recouvrer leur indépendance.

Pendant ce temps ma pauvre femme ne cessait de prier pour moi ; et quand elle me voyait disposé à l'écouter, elle me reprochait avec tant de douceur et des larmes si abondantes le crime que j'avais commis, que sans la crainte de passer pour un lâche aux yeux des Maures, je n'aurais pas tardé si longtemps à demander mon pardon. C'est à ses instances réitérées que je dois de n'avoir jamais répandu le sang chrétien que sur les champs de bataille et d'avoir au contraire pris toujours la défense des prisonniers qui étaient tombés en nos mains.

Je rencontrai don Rodrigo à Alhacen. Sa vue me rappela les bienfaits dont son père m'avait comblé ; aussi n'eus-je point de peine à le tirer de la captivité aussitôt que l'occasion se fût présentée. Je le trouvai une seconde fois à Alhauzin et j'appris en même temps l'odieux traité passé entre don Luis et Canieri, traité dont l'infortuné jeune homme devait servir de gage. Le ressentiment que j'éprouvai d'une telle infamie donna une force nouvelle aux remords qui m'agitaient ; j'eus honte d'avoir prêté mon bras à un misérable tel que Canieri, et je le quittai, emmenant avec moi le fils de mon bienfaiteur, et uniquement

occupé de la pensée de demander publiquement pardon à Dieu et aux hommes de tous les crimes dont je m'étais souillé.

Quand Ulamalek eut cessé de parler, Isabelle se leva, et s'adressant aux deux renégats, elle leur dit avec larmes :

— Je vous accorde le pardon que vous sollicitez de votre reine ; le Seigneur ne vous refusera pas non plus le sien : sa miséricorde vous attend. De mon côté je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous faire oublier les malheurs dont vous avez été frappés.

Pénétrés de la plus vive reconnaissance, Ulamalek et Marienne se précipitèrent aux genoux de la reine et baisèrent le bas de sa robe, mais sans pouvoir exprimer autrement que par leurs larmes la douce joie qui inondait leur cœur. Ils se retirèrent ensuite avec don Fernando : car la reine voulut garder encore quelque temps auprès d'elle Rodrigo, dont l'affliction ne l'avait pas moins touchée que le repentir de Marienne et de son époux.

Le surlendemain eurent lieu les funérailles de don Luis. Toute la noblesse de l'Andalousie, que le bruit de sa mort avait attirée à Grenade, voulut l'accompagner à la cathédrale où devaient se faire les obsèques. L'intérieur de cette église avait été orné dans toute

son étendue de draperies noires rehaussées d'or et d'argent, et au milieu l'on avait dressé un magnifique catafalque au-dessus duquel brillaient les armes de la famille de los Prados. Plus de deux mille cierges brûlaient sur l'autel, sur les corniches et autour du catafalque.

Ce fut sur un char décoré de tous les attributs d'un chevalier que le cercueil renfermant la dépouille du défunt fut porté à la cathédrale. Précédé des mêmes troupes qui avaient conduit don Luis à l'échafaud, le char était suivi par tous les membres de la famille de los Prados. Au milieu d'eux l'on voyait le comte de Monte-Calvo appuyé sur le bras de don Juan. La tristesse peinte sur sa figure, sa marche chancelante, sa tête penchée vers la terre, tout en lui inspirait la pitié, et l'on ne pouvait le regarder longtemps sans être touché jusqu'aux larmes. Mais Rodrigo ne l'accompagnait pas. La reine avait exigé qu'il restât auprès d'elle jusqu'à la fin du service funèbre.

Après qu'on eût achevé les prières, le cortége retourna dans le même ordre à l'hôtel du défunt. On descendit le cercueil dans le caveau destiné aux inhumations de la famille. Quelques prières furent encore récitées, et toute l'assemblée se sépara en silence à travers les flots de Maures et de chrétiens qui obstruaient les rues voisines.

CHAPITRE XXVIII.

—

Zèle apostolique du P. Miguel. — Il reçoit la confession d'Ulamalek et de sa femme. — Les deux renégats sont réconciliés avec l'Église. — Marienne meurt, Ulamalek se retire dans la solitude.

Nos lecteurs doivent se rappeler que quelques jours après l'arrivée de Rodrigo à Albacen, un religieux franciscain fut arraché par Ulamalek des mains d'une populace furieuse, au moment où, du consentement même de Canieri, il allait périr victime de son zèle et de sa charité. Le P. Miguel, ainsi s'appelait le vénérable religieux, avait été promu depuis à l'une des premières dignités de son ordre dans la nouvelle province de Grenade, mais il n'en continuait pas

moins à travailler avec une ardeur que rien ne pouvait ralentir, à la conversion des Infidèles.

Sans aucune autre escorte que celle d'un de ses confrères, il parcourait les bourgs et les villages de la Sierra-Nevada, annonçant partout la parole de Dieu, et invitant surtout les renégats à la pénitence. A sa voix, les Maures se rassemblaient autour de lui, et il leur exposait avec une si chaleureuse éloquence les sublimes beautés de la religion chrétienne qu'il ne se retirait jamais sans avoir forcé quelques-uns de ses auditeurs à demander le baptême. Il est vrai aussi que depuis la conquête de Grenade par l'armée espagnole, et particulièrement depuis l'insuccès de la levée de boucliers organisée dans les Alpuxarras, la foi des mahométans dans l'éternelle durée promise à leur empire avait été fortement ébranlée, et qu'ainsi il était plus facile que jamais de leur faire sentir ce qu'il y avait d'absurde dans leurs croyances.

Le P. Miguel revenait d'une de ces courses apostoliques sur les bords du Douro, quand il arriva devant l'hôtel de los Prados, au moment où l'assemblée qui venait de rendre les derniers devoirs à don Luis, en sortait silencieuse et consternée ; il s'arrêta pour demander ce que cela signifiait, quand tout-à-coup il vit tomber à ses pieds Ulamalek et sa femme qui l'avaient reconnu.

Le franciscain se rappela alors les traits du renégat, et devinant ce qui se passait dans son ame, il le releva en lui disant :

— Mon fils, ce n'est pas à mes pieds qu'est votre place, c'est contre mon cœur. Ne vous avais-je pas bien dit que Dieu ne laisserait pas sans récompense le service que vous avez rendu à son indigne serviteur. Je n'ai cessé de prier pour vous depuis ce jour, et je remercie aujourd'hui le ciel d'avoir comblé mes vœux.

Puis, se tournant vers Marienne qui sanglotait, il ajouta :

— Vous aussi, ma fille, vous avez péché ; mais prenez courage : car de vous l'on pourra dire ce que le Sauveur du monde a dit de la femme pécheresse : *Il lui sera pardonné beaucoup, parce qu'elle a beaucoup aimé*... Venez, mes enfants, venez, le Seigneur vous attend. Sa bonté est infiniment plus grande que n'a pu l'être votre malice ; il a annoncé solennellement par la bouche de son prophète *qu'aussitôt que l'impie ferait pénitence, il ne se souviendrait plus de ses péchés.*

Encouragés par ces douces paroles, Ulamalek et Marienne se levèrent et suivirent le P. Miguel dans l'église du couvent où il avait fixé sa résidence. Là, agenouillés devant celui qu'ils regardaient comme

le ministre de la divine justice, ils firent l'aveu de leur crime ; et cet aveu fut accompagné de marques si évidentes de repentir que le P. Miguel, qui en qualité de pénitencier avait le pouvoir d'absoudre les cas réservés, ne voulut pas différer d'un instant l'absolution qu'ils n'avaient pas même encore osé espérer.

Quant à leur réconciliation publique avec l'Eglise, le P. Miguel crut devoir d'abord en conférer avec l'évêque de Grenade. Mais déjà celui-ci avait été prévenu des intentions de la reine.

— Je désire, avait dit Isabelle au prélat, que l'on donne à cette cérémonie tout l'éclat possible. Ulamalek a occupé un rang trop élevé parmi les chefs maures pour qu'il soit considéré comme un apostat ordinaire. Moi-même je veux assister avec la cour à son abjuration.

Pour se conformer aux pieuses volontés de la reine, dès que les draperies funèbres dont on avait couvert les murs de la cathédrale pour les obsèques de don Luis eurent été enlevées, on orna cette église avec toute la pompe usitée dans les grandes solennités.

Le soleil du lendemain ne s'était pas encore montré au-dessus des cimes neigeuses de la Sierra, que déjà le temple était rempli de fidèles, tandis que sur

la place située devant l'entrée affluaient des Maures de tous les rangs, que la cérémonie semblait intéresser aussi vivement que les chrétiens.

Pour faire plus d'impression sur leurs esprits grossiers, puisqu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'enceinte sacrée, on avait tendu le portique des plus riches étoffes, sur lesquelles couraient des guirlandes de fleurs; et on y avait ajouté des branches d'orangers et de myrthes, dont le parfum se mêlant à celui de l'encens, embaumait l'atmosphère. Un détachement de troupes commandé par de nobles chevaliers stationnait sur les marches; mais à leur tenue, il était facile de voir qu'ils étaient là pour un tout autre motif que celui de maintenir l'ordre et la police.

Aussitôt qu'Isabelle et sa suite eurent pris place sur l'estrade qu'on avait dressée dans l'intérieur de l'église, on vit arriver une longue procession entièrement composée de religieux. A la suite venaient Ulamalek et Marienne, encore vêtus de leur costume maure. Marienne paraissait marcher avec peine, elle s'appuyait sur les bras de la comtesse de Tendilla et d'une autre dame de la cour, tandis que son mari avait à côté de lui le P. Miguel, Rodrigo et le comte de Monte-Calvo.

Arrivés sous le portail, les deux renégats se mirent

à genoux. L'évêque s'avança alors au devant d'eux et leur demanda ce qu'ils désiraient.

Uiamalek répondit pour lui et pour sa femme.

— Nous demandons humblement à rentrer dans le sein de l'Église, à laquelle nous avons eu la lâcheté de renoncer.

— Votre repentir est-il sincère? reprit l'évêque. Vous sentez-vous disposés à adorer de nouveau ce Dieu dont vous avez foulé l'image à vos pieds?

— Oui : nous en prenons le ciel à témoin. Nous n'avons d'autre désir que celui d'être réconciliés avec Jésus-Christ que nous reconnaissons comme le fils de Dieu et le sauveur du monde.

Ulamalek fit ensuite son abjuration ; mais se rappelant que c'était à la même place qu'il avait fait ces serments terribles qui devaient l'attacher pour la vie à la cause de l'Islamisme, il fit cette abjuration d'une voix si forte qu'elle retentit sur toute la place où régnait alors un recueillement égal à celui qui régnait dans l'intérieur même du sanctuaire.

Après que Marienne eut récité la même formule, on la revêtit, ainsi que son époux, de la tunique blanche qu'on donnait aux catéchumènes, quand ils se présentaient aux fonts baptismaux.

En voyant l'impression que cette cérémonie avait faite sur les Mahométans, le P. Miguel ne crut pas

devoir négliger l'occasion qu'il avait de leur parler du Dieu des chrétiens et de la morale sublime qu'il a léguée aux hommes. Mais ce n'était pas encore assez pour son zèle : après s'être adressé aux Infidèles, il voulut encore s'adresser aux chrétiens ; et étant entré dans le temple avec Ulamalek et Marienne, il monta en chaire. Là il parla avec tant de feu du bonheur de ceux qui, élevés dans la vraie foi, s'efforcent d'y conformer leur conduite, qu'il tira les larmes des yeux de tous ses auditeurs.

L'évêque monta ensuite à l'autel pour offrir l'auguste sacrifice. Après avoir communié, il en descendit avec la sainte hostie, et la présentant à ceux dont il venait de recevoir l'abjuration :

— Recevez, leur dit-il, le corps et le sang de ce Dieu que vous avez pris à témoin de la sincérité de votre retour à la foi. Puissiez-vous ne jamais oublier tout ce que vous lui devez de reconnaissance et d'amour pour la grâce qu'il vous a faite !

Des larmes brûlantes sillonnaient en ce moment les joues d'Ulamalek et de Marienne ; dans leurs regards on voyait briller la joie et l'espérance qui se partageaient leur cœur.

Après le *Te Deum* qui termina la cérémonie, le comte de Monte-Calvo amena avec lui les deux convertis dans son palais. Mais bientôt un changement

visible s'opéra dans la physionomie de Marienne ; les douces émotions de la journée avaient achevé d'épuiser ses forces que le remords et le chagrin avaient depuis longtemps minées. Son cœur battait avec force et sa respiration était gênée.

— Mon bon époux, dit-elle à Ulamalek, mes pressentiments ne m'ont point trompée : je vais mourir. Béni soit le ciel qui n'a pas rejeté ma prière !

Puis, d'une voix ferme et qui semblait avoir quelque chose de surnaturel, elle se mit à réciter le cantique de St-Siméon : *Nunc dimittis*.... A peine l'ent-elle achevé qu'elle ferma les yeux et rendit le dernier soupir.

Ulamalek pleura sincèrement la mort de sa femme ; cependant dans sa douleur perçait cette douce tranquillité du chrétien qui ne voit dans la mort du juste que le passage d'une vie pleine de misères à une vie éternelle de bonheur.

Peu de temps après arriva le comte de Tendilla que la reine avait chargé d'offrir à Ulamalek la charge d'intendant d'un de ses châteaux.

— Je suis extrêmement reconnaissant de la faveur dont veut m'honorer Sa Majesté ; mais je croirais être ingrat envers Dieu, si je refusais de consacrer entièrement à son service le peu de jours

qui me restent encore à vivre. Il a appelé à lui celle qui a partagé mon crime et mon repentir, ajouta Ulamalek en montrant la bière dans laquelle gisait le corps de Marienne ; il m'a affranchi ainsi des liens qui m'attachaient à ce monde pour me faire sentir que je ne devais plus appartenir qu'à lui seul. J'ose croire que Sa Majesté ne s'opposera pas à mon dessein.

— Loin de s'y opposer, reprit le gouverneur, elle vous en félicitera, j'en suis persuadé. Elle n'a jamais désapprouvé qu'on quittât son service pour s'attacher à celui d'un maître dont elle se reconnaît elle-même l'humble servante.

Le jour suivant, Ulamalek, après avoir fait rendre à sa femme les derniers devoirs, se présenta devant l'évêque pour lui demander l'autorisation de vivre dans la solitude, en se conformant à la règle de Saint-François.

— Votre demande, dit le prélat, est dictée par des sentiments trop nobles, pour qu'elle puisse être rejetée. Et comme dans votre jeunesse vous avez fait toutes les études requises pour l'admission aux ordres sacrés, si plus tard vous désirez...

— Oh ! non, interrompit Ulamalek ; ces mains ont été trop souvent teintes du sang de mes semblables pour qu'elles deviennent jamais dignes de tenir

le corps d'un Dieu de pureté et de charité. Le Seigneur m'a déjà témoigné trop de bonté en m'admettant à la sainte table avec le commun des fidèles.

L'évêque n'insista pas, et Ulamalek alla s'enfermer dans le couvent des Franciscains. Après y avoir pris l'habit de l'ordre, il se retira dans la montagne des Martyrs, où nous avons vu Rodrigo livré pour la seconde fois entre les mains de Canieri.

L'histoire ne rapporte pas l'année de sa mort, mais on dit que sur la fin de sa vie, il redoubla ses austérités. Semblable à un homme qui court pour remporter un prix, il faisait de nouveaux efforts à mesure qu'il approchait du but, tant la vue de l'éternité, vers laquelle il s'avançait, ranimait son courage et sa ferveur.

CHAPITRE XXIX.

—

Les Maures rebelles se soumettent et acceptent l'amnistie. — Le chagrin mine les forces de Rodrigo. — Il assiste au service funèbre de don Alonzo. — Le lendemain son père le trouve mort dans son jardin.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la mort de don Luis ; et les chrétiens de Grenade se réjouissaient de nouveau du succès des armes espagnoles. L'insurrection des Maures était alors entièrement apaisée, grâce à la conduite sage et prudente d'Isabelle, qui avait sauvé le pays des horreurs de la guerre civile.

Les personnes admises au conseil de la reine étaient en général des hommes de cœur et d'intelli-

gence, animés de cet esprit de charité qui sied surtout à ceux qui sont appelés à gouverner les nations, et bien que quelques voix peu nombreuses combattissent les mesures libérales proposées par Isabelle, leurs objections ne furent point écoutées, et l'on adopta les résolutions les plus modérées et les plus propres à vaincre l'opiniâtreté des Maures encore rebelles. Une amnistie sans restriction fut offerte à ceux-ci; bien plus, on leur accorda les mêmes priviléges qu'aux Espagnols, et on s'engagea solennellement à n'user d'aucun moyen de rigueur pour leur faire embrasser la religion chrétienne. Pleine liberté fut donnée aux Maures de passer en Afrique si tel était leur désir, ou de rester en Espagne avec la garantie que leurs familles et leurs propriétés seraient respectées comme celles des chrétiens.

Ces offres produisirent l'effet qu'en attendait la reine. Les Maures les acceptèrent avec empressement, et la plus grande partie d'entre eux vinrent immédiatement déposer les armes aux pieds de l'alcade de Los Donceles, qui continuait encore la guerre. Cependant, quelques Maures d'un haut rang, qui ne croyaient pas pouvoir se soumettre au gouvernement espagnol se retirèrent en Afrique. Dans ce nombre nous devons compter le fameux El Feri de Benastepar, car comme les historiens se

taisent sur l'époque et le lieu de sa mort, il faut supposer qu'il avait quitté l'Espagne.

La tranquillité était ainsi rétablie, la ville de Grenade connut encore une fois le bonheur dont elle avait joui autrefois sous les rois maures. Mais au milieu de l'allégresse générale, Rodrigo était en proie à la douleur.

Lorsque le corps de Luis eut été déposé dans la tombe, don Fernando voulut persuader à son fils d'abandonner une ville pleine de si cruels souvenirs; mais Rodrigo le supplia de retarder son départ, ajoutant qu'il pensait n'avoir plus pour longtemps à vivre.

En effet il avait passé si subitement et dans le même jour, de la douleur à la joie la plus vive, et de la joie à la plus profonde douleur, que sa constitution quelque forte qu'elle fût, devait succomber à des chocs si violents. Le chagrin qui le rongeait était comme un poison mortel qui ne pouvait manquer de le conduire à une mort prématurée.

Il était tombé dans une si sombre mélancolie, que ni les attentions affectueuses de ses amis, ni la tendre sollicitude de son père, ne purent écarter, même momentanément, de son esprit, le sujet de ses douloureuses pensées. Les preuves d'attachement

qui lui étaient prodiguées de toutes parts faisaient naître quelquefois un faible sourire sur ses lèvres ; mais hélas ! ce sourire était bientôt remplacé par les larmes , et le jeune infortuné retombait dans cette espèce de stupeur qui est la suite ordinaire des grandes émotions.

Pendant le jour on le voyait errer dans la maison qu'occupait son père, comme une âme fatiguée qui n'a plus aucun lieu qui le retienne à la vie ; et souvent dans le calme de la nuit on entendait de sourds gémissements sortir de son appartement.

Don Fernando ne cessait de surveiller les progrès de la maladie de son fils. Les traits du jeune homme s'altéraient à vue d'œil , et les facultés de son esprit semblaient décliner dans la même proportion. Rien n'était plus capable de rompre la sombre monotonie de ses pensées ; quelquefois , le soir , à la faveur des ténèbres, il se glissait comme un fantôme à travers les arbres du jardin, afin d'être seul , et là , il se livrait entièrement à sa douleur.

Cet état durait depuis longtemps, quand un jour le comte de Monte-Calvo invita son fils à assister avec lui au service funèbre que l'on devait célébrer pour le repos de l'âme de don Alonzo d'Aguilar.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce chef illustre avait été enterré sur la Sierra-Bermeja , par

ordre d'El Feri. Après la pacification du royaume, les Maures qui seuls connaissaient le lieu de sa sépulture, en donnèrent connaissance aux ministres d'Isabelle ; et ceux-ci s'empressèrent aussitôt de faire lever le corps pour le transporter à Grenade, et de là à Cordoue où il devait être déposé dans le caveau de sa famille.

Quand le convoi funèbre entra dans la ville de Grenade, quand les chrétiens virent le cercueil qui renfermait les restes de leur héros favori et le cheval de bataille sur lequel ils l'avaient vu partir pour la Sierra, il n'y eut qu'un cri de douleur et de désespoir. On porta le corps avec beaucoup de solennité à la cathédrale, et la reine voulut assister aux offices avec toute sa cour.

Mais ce spectacle, loin de distraire Rodrigo, ainsi que l'avait espéré son père, du souvenir de Luis, ne fit qu'augmenter le mal qui le consumait. Il rentra chez lui plus triste, plus abattu que jamais.

Cependant le lendemain matin, don Fernando fut agréablement surpris de voir son fils avec un visage calme. La mélancolie qui régnait habituellement sur son front avait disparu ; un doux sourire se montrait sur sa bouche.

Le vieillard considérait avec joie ce changement

comme un heureux symptôme, et il ne put s'empêcher de témoigner à son fils l'espoir qu'il avait de le voir bientôt rendu à la santé, à la vie.

— Je ne sais ce que j'éprouve, répondit Rodrigo; mais il me semble que je touche à ma dernière heure.

— Allons, tu ne deviendras donc jamais raisonnable, mon fils, reprit don Fernando. Pourquoi te forger ainsi des chimères ?

— Pardonnez-moi mon père ; mais je sens que je vous quitterai bientôt. Ce qui me console, c'est que notre séparation ne sera pas éternelle. Nous nous reverrons dans le sein de la divinité.

Ces paroles affligèrent profondément le vieillard. Il embrassa son fils en pleurant, et sortit pour aller consulter le médecin sur ce qui venait de se passer ; le médecin essaya de calmer ses inquiétudes ; mais il était facile de voir que lui-même avait déjà renoncé à toute espérance.

La nuit vint et don Fernando ne vit pas son fils près de lui. Il attendit pendant quelques instants ; et comme Rodrigo ne paraissait point, il se rendit dans le jardin où il savait que le jeune homme aimait à se promener.

Pedro, qui depuis la mort de son ancien maître

s'était attaché au service de la famille de Monte-Calvo, prit une torche et accompagna le comte dans le jardin.

— Rodrigo, mon enfant ! où es-tu ? demanda le vieillard ; mais l'écho seul répondit à sa voix plaintive.

Il s'alarma et se rendit précipitamment dans le bosquet situé à l'extrémité du jardin. Là il aperçut Rodrigo couché sur un banc et en apparence endormi. Il s'approcha de lui et le gronda tendrement de son absence.

— Éveille-toi , mon enfant, éveille-toi ! dit-il. Pourquoi dors-tu ainsi à l'air ! La fraîcheur de la nuit peut être fatale à ta faible santé.

Mais Rodrigo ne bougeait point. Don Fernando lui prit la main, et s'adressant à Pedro :

— Approche, lui dit-il , approche la lumière.

Pedro obéit en pleurant : il se doutait déjà de l'affreuse vérité.

En voyant la figure pâle et inanimée de son fils, en touchant ses membres glacés, l'infortuné père fut frappé de consternation. Il releva la tête du jeune homme, la pressa contre son sein et voulut la rechauffer de ses caresses.

— Mon enfant !... Rodrigo !... criait-il d'une

voix lamentable. Éveille-toi, je t'en prie.... réponds à ton père.

Rodrigo ne répondit point : il dormait du dernier sommeil ; l'ange de la mort avait passé près de lui et fermé ses yeux pour toujours.

Lorsque Pedro essaya de le soulever, don Fernando vit tomber de ses mains froides le collier que portait Luis le jour de sa mort. Ce témoin muet prouva que Rodrigo avait depuis peu cessé de vivre : car il était encore humide des larmes qu'il avait versées sur le sort de son cousin, dernier effort de son âme expirante, dernière preuve de son amitié pour un homme qui s'en était montré si peu digne.

Comme cette flamme dont parle Pétrarque, qui se consume elle-même, sans qu'une main étrangère vienne l'éteindre, ainsi s'était exhalée doucement l'âme de Rodrigo pour s'envoler vers un monde meilleur.

> Non come fiamma che per forza è spenta,
> Ma che per se medesma si consuma
> Se n'andò in pace l'anima contenta.

Mais sur le beau visage du jeune homme, la mort elle-même paraissait belle.

> Morte bella parea nel suo bel viso.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

Tours, Imp. de R. PORNIN et C.ie.

